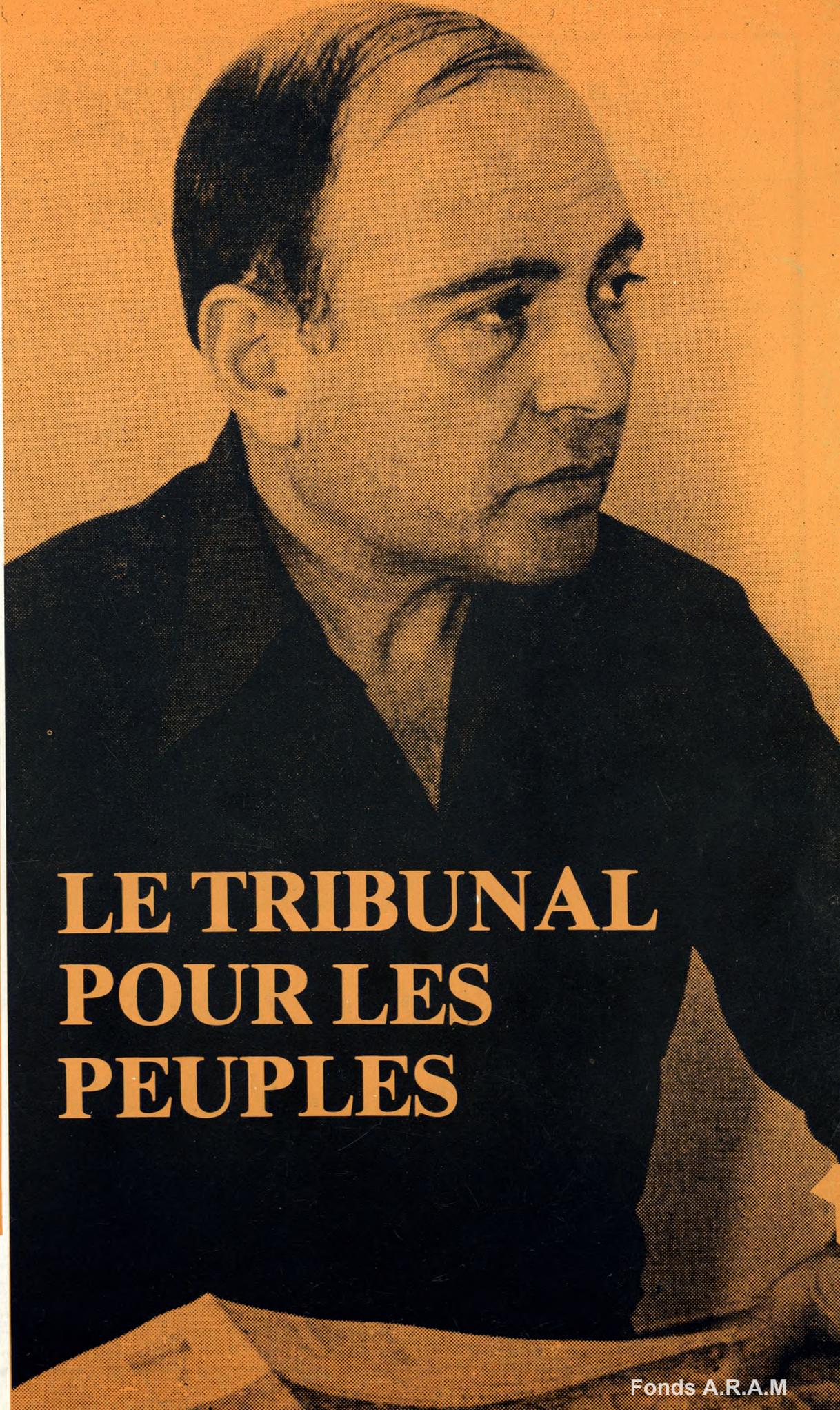


l'Amérique



**LE TRIBUNAL
POUR LES
PEUPLES**

N° 83

MAI 84

17 F

Fonds A.R.A.M

MOTEL MONT ARARAT

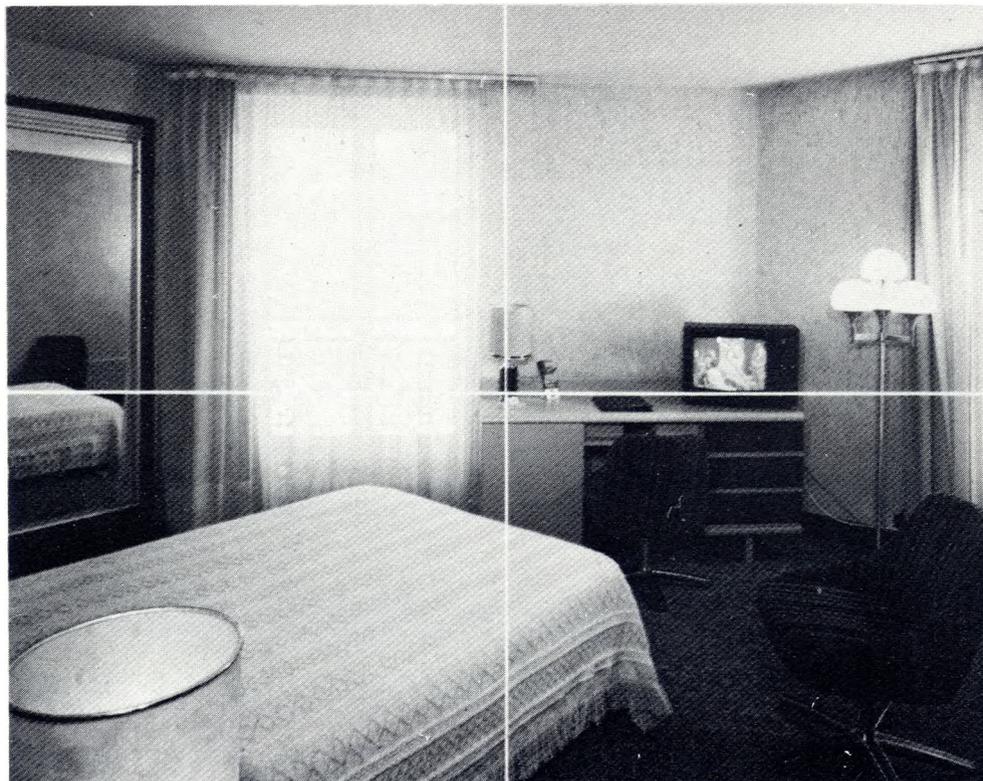
Situé sur l'Autoroute de l'Aéroport

Mr YEZEGUELIAN

ABIDJAN COTE D'IVOIRE

LOCATIONS MEUBLEES AU MOIS

avec: Refrigerateur Televiseur Climatiseur Kitchnette Mobilier moderne Telephone



Appartement: 3500 F (PAR MOIS)

Studios: 2800 F

Electricité comprise

**2 Restaurants - Night Club -
Banque - Pharmacie**

TEL direct (225)35 26 13-35 49 94

NOMBREUX VOLS QUOTIDIENS : AIR AFRIQUE - UTA - SWISSAIR - SABENA - ALITALIA

ABIDJAN LA PERLE DE L'AFRIQUE NOIRE

Fonds A.R.A.M

sommaire



page 8



page 24



page 40

Réflexion	5
Alfortville : la Turquie se réveille... les Arméniens aussi	6
Le 24 Avril	10
Discours du Comité du 24 Avril de Paris	12
A propos du 24 Avril, par R. Assadourian	
Le Tribunal pour les Peuples	16
Hoviv	17
En Iran : les Kurdes et la question kurde	20
Le cauchemar cambodgien	24
La victoire de Sardarabad	28
A travers la presse arménienne	32
Nouvelle d'Arménie Soviétique	34
La chorale Sipan-Komitas	36
Atlas d'Arménie : Sébastia	38
Archag Tchobanian (suite et fin)	42
Erevan et son urbanisation	44
Sur le « Que sais-je » intitulé <i>La Géorgie</i>	49
Les mémoires d'Armen Garo : la Banque ottomane (3)	52
La langue arménienne à Bruxelles avec le CRDA	55
Livres	56
Communauté	57



bulletin d'abonnement

A découper et à retourner à : ARMENIA — BP 2116 — 13204 Marseille Cédex 01

Je désire recevoir 10 numéros d'Arménia pendant 1 an

NOM _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____

France et DOM-TOM : _____ 170,00 F.

Etranger : _____ 250,00 FF. par avion

Ci-joint mon règlement par
chèque bancaire * ou postal *
à l'ordre d'Arménia.

* Rayer les mentions inutiles

MOTOS

AZNAVOURIAN Roger & André PEREZ

CENTRAL SPORT

SARL cap. 100.000 F

Kawasaki



HONDA

SERVICE APRÈS-VENTE & TECHNIQUE

Agreeé par HONDA-FRANCE
Etablissement agreeé par la MAIF

65 et 132, cours Lieutaud. 13006 MARSEILLE. ☎ (91) 48.48.10

jean
philippe
ARABIKIAN

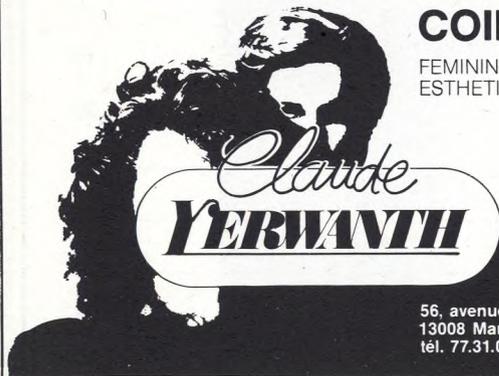
boutique
d'enfants

tailleur
chemisier

69, 75, 77, rue montaigne
ST-BARNABÉ - 13012 MARSEILLE - TÉL. 49.30.43

COIFFURE

FEMININ-MASCULIN
ESTHETIQUE



Claude
YERWANTH

56, avenue de Mazargues
13008 Marseille
tél. 77.31.08

LE BOSPHORE



FABRICANT
DE CONFISERIE
ORIENTALE

Halva
Rahat-Lokoum
Tahin
Graines de Sésame

16, rue Louis-Astouin. 13002 Marseille. Tél. (91) 90.23.83

Ponte Vecchio

Centre Commercial Bonneveine. Marseille

Tél. (91) 72.24.72

Citroën Blancarde

JOSEPH NOURIAN



VENTES - ACHATS
VOITURES NEUVES ET OCCASIONS

15-17, rue Jeanne-de-Chantal. 13004 Marseille

☎ 49.16.35

Boulangerie - Pâtisserie Orientale



TOUS LES JOURS CHAUD

Pain Oriental • Manakiche au Thym • Lahme Biajine
Pâtisserie Orientale • Produits Orientaux

OUVERT TOUS LES JOURS SAUF DIMANCHE

6, bd de Maillane - 13008 Marseille
Tél. (91) 80.03.00 - Télex 430.879 F

chaussures création

kaplan

S.A.R.L. KAPLANIAN
SOCIETE A RESPONSABILITE LIMITEE
AU CAPITAL DE 20.000 FRANCS

1, traverse Bastide-Longue
13013 MARSEILLE

Tél. (91) 66.60.62

SIREN 073 801 060 00028

ventes au détail • prix d'usines

Fonds A.R.A.M

DES ELECTIONS !

Cette année 84 aura sans doute été l'une des plus chargées en événements de ces dix dernières années. Ne citons que le procès Van, celui d'Elbekian et Levonian, le Tribunal des Peuples, le 24 avril unitaire, la résolution du Parlement européen, les attentats de Marseille et d'Alfortville. Et l'année n'est pas terminée. Reste encore six mois.

Face à cela, une communauté toujours divisée en tendances, sans plateforme commune, muette d'avoir trop de voix, paralysée pour avoir trop de bras, alors que se posent des problèmes de justice, de sécurité, de droit et de politique. A l'heure où l'Etat turc se réveille et se prépare à riposter sur tous les plans, nous conservons des structures désuètes, vieillotes et inefficaces. Nous n'avons pas compris qu'une communauté qui veut discuter avec des Etats doit se comporter comme un Etat. Alors que faire ?

Une représentation nationale

Toute nation civilisée commence par se donner une représentation nationale, constituée sur la base d'un choix explicite de ses membres. Dans une telle assemblée, la représentation est fondée sur un vote et non pas sur le sentiment plus ou moins flou d'une zone d'influence plus ou moins réelle.

Dans une nation civilisée, une assemblée représentative réunit les principales tendances et les décisions toutes prises à la majorité des voix et non pas sur cette impression, au demeurant partagée par tous, que l'on a toujours raison et que l'histoire est avec nous.

Dans une nation civilisée, on élit démocratiquement un groupe de personnes chargées d'assurer la permanence de l'institution et l'on n'accepte pas des porte-parole de la communauté dont on ne sait jamais de qui ils portent la parole et de quelle communauté il s'agit.

Dans une nation civilisée, enfin, on refuse le système des notables, aussi méritants soient-ils, pour adopter le système de l'élu.

En bref, lorsqu'on a la prétention de dialoguer avec des Etats, on se comporte comme un Etat.

Des élections

Nous avons besoin, aujourd'hui, de véritables représentants. La communauté les attend, les pouvoirs publics les attendent, les événements mêmes les interpellent. Chaque ville, chaque région doit avoir sa représentation et son conseil, habilités à s'exprimer au nom de la communauté qu'ils représentent. L'ensemble de ces représentations et de ces conseils doit pouvoir constituer une représentation nationale et un conseil national arménien, capable de se prononcer au plus haut niveau, et explicitement autorisé à le faire par les membres de la communauté.

Nous devons aujourd'hui entrer dans le système de la véritable représentation et de la véritable démocratie. Pour cela, qu'on le veuille ou non, il n'y a qu'un moyen : organiser dans chaque région de France des élections pour une assemblée représentative. Si nous parvenons à faire cela, nous aurons accompli un fait unique dans notre Histoire.

R. DZAGOYAN

réflexions
REFLEXIONS?

armenia
Fondateur 1ère série
André GUIRRONNET
Fondateur 2ème série
M E L C A (Mouvement
pour l'Enseignement de
la Langue et de la Culture
Arménienne)
Association régie
par la loi de 1901
Bouches du Rhône
N° 4 943
Président :
Grégoire TAVITIAN
Directeur de la publication
Ohan HEKIMIAN
ABONNEMENTS :
B. P. 2 116
Marseille Cédex 1
Tél. 67 46 74
C. C. P. 1166-59 T Marseille
Commission paritaire :
CPPAP 59 029
IMPRIMERIE J. ARAKEL
103, Av. Roger Salengro
13003 Marseille

ALFORTVILLE

LA TURQUIE SE REVEILLE...

LES ARMÉNIENS AUSSI

Après celui de Marseille, le triple attentat d'Alfortville dévoile une fois de plus l'intention première de l'Etat turc : semer la crainte dans la communauté arménienne afin de la démobiliser. Largement signalé et commenté par la presse, ce triple attentat a été l'occasion d'un étrange ballet où les options des pouvoirs municipaux d'Alfortville n'ont cessé de varier avec le temps. Nous retraçons ici le film des événements.

Dimanche 29 avril

11 h 30 - Coïncée entre des HLM de fin de ville, l'église Saints-Pierre-et-Paul avait pris des airs de Pâques. Deux à trois cents personnes attendaient la fin de l'office en commentant les dernières hausses de prix ou l'unité du 24 avril. Plus qu'une demi-heure avant l'arrivée du catholicos.

11 h 45 - Les tireurs d'élite placés sur le toit des immeubles se mettent aux aguets. M. Franceschi, escorté de sa municipalité, arrive sur les lieux, fait acte de présence à l'intérieur de l'église et en ressort. Il est 12 h.

12 h 05 - Escorté d'une paire de motards une CX débouche dans la rue Komitas. En descend S.S. Vasken que la communauté accueille d'une ovation nourrie. Le catholicos, accompagné des membres de la municipalité, pénètre dans l'église. L'office se termine.

12 h 35 - La foule, grossie par de nouveaux arrivants, se dirige vers l'emplacement du monument. Dans le cortège, Mgr Kud Nakachian, le père Raphaël des mekhitaristes de Sèvres, Henri Verneuil.

Un millier de personnes environ s'apprêtent à découvrir ce qui est le premier mouvement arménien dans la région parisienne.

12 h 45 - C'est le maire de la ville, M. Franceschi, qui ouvre l'inauguration par un discours — programme où l'on distingue à peine le maire du ministre. Discours-programme où tous les thèmes abordés par le président Mitterrand à Vienne furent repris : amitié pour les Arméniens, droit à la différence, regrets sur le silence des instances internationa-

les et enfin la sempiternelle condamnation des actions armées, dans le style « nous refusons la violence comme instrument de justice ». L'accueil de l'assistance aux déclarations du maire-ministre fut, pour le moins, réservée.

13 h 15 - Le catholicos prend la parole, d'abord pour remercier la population d'Alfortville pour son accueil, ensuite pour rendre hommage à la France. Enfin, vient l'explication du symbole. Le moment sera « le témoignage de la juste cause du peuple arménien », de ses deux millions de martyrs d'Arménie Occidentale, d'un peuple chassé de ses terres natales.

13 h 30 - Sa sainteté découvre le monument : un khatchkar de 900 kg, monté sur un socle portant les mots : « A la mémoire de 1.500.000 Arméniens victimes du génocide ordonné par le gouvernement turc en 1915. »

C'est par le classique Zartir Lao entonné par les enfants de l'école arménienne que se termine la cérémonie. Dès la fin du chant fuse de l'assistance le non moins classique slogan « Libérez les prisonniers politiques arméniens ». Mais M. Franceschi n'entend pas.

Jeudi 3 mai 1984

17 h 45 - Place Carnot, Alfortville. Deux cafés se font face. Le Club Philippe, rendez-vous de la communauté, et le Tomtip, un café comme les autres. Le Club Philippe est fermé ce jour-là. Le Tomtip est ouvert. C'est lui qui verra en quelques instants son intérieur dévasté par une explosion. Bilan : onze personnes blessées dont deux grièvement.

Quelques minutes plus tard. Une

charge explosive, placée au pied du monument, explose. La plaque commémorative se désintègre, mais le khatchkar reste intact. M. Ara Krikorian, porte-parole du CDCA parlera de « miracle ». Si miracle il y a, il tient au fait qu'à quelques minutes près la bombe touchait des enfants sortant d'une école proche...

Quelques minutes plus tard. Une troisième bombe explose au gymnase Léo-Lagrange. Deux passants sont atteints, mais leur vie n'est pas en danger.

18 h 30 - De Paris comme d'Alfortville, la communauté se rassemble autour du monument. Absente lors de l'inauguration, la presse, caméras et micros au poing, interroge les locaux. On cherche un représentant de la communauté. Arrivé sur les lieux quelques instants plus tôt, Ara Toranian est pris d'assaut. Le porte-parole du MNA appelle à une manifestation de masse pour le lendemain. L'appel sera repris sur les trois chaînes.

20 h - Le comité unitaire du 24 avril est réuni d'urgence à la maison de la Culture. Y sont présents des membres de la communauté d'Issy-les-Moulineaux, de Clamart et de Paris. A l'ordre du jour, l'organisation de la manifestation du lendemain. En une nuit, des milliers de tracts seront imprimés.

Paris, rue Jean-Goujon - 22 h - réunion du Comité unitaire du 24 avril. A l'ordre du jour : le triple attentat. Sont présents des membres du comité d'Alfortville, arrivés en délégation. Le comité de Paris décide à l'unanimité d'organiser un rassemblement pour le





dimanche 6 mai devant l'église arménienne.

Vendredi 18 h 30 - Alfortville. Deux à trois mille personnes sont rassemblées autour du monument. On reconnaît les membres des trois églises et les principaux leaders de la communauté. Patrick Devedjian est là. Non loin, M. Hadjenberg, représentant la communauté juive. Le discours est prononcé par M. Ara Krikorian, porte-parole du CDCA et habitant d'Alfortville. Un discours dont la tonalité faisait peu apparaître l'importance politique de l'événement. D'autant que cette manifestation comportait un grand absent : M. Franceschi lui-même, qui refusa de se joindre à la manifestation sous prétexte que l'appel au rassemblement avait été lancé par Ara Toranian. Une manière comme une autre de diviser la communauté et de distinguer les bons des méchants.

Vendredi 20 h : La manifestation se dissout. Réunion du comité du 24 avril à la maison de la Culture. la séance est présidée par Mgr Kud Nakachian, de Paris. A l'ordre du jour : le bilan. Un membre du comité unitaire de Marseille informe le comité d'Alfortville qu'une manifestation sera organisée à Marseille après celle de Paris. L'information est accueillie par une ovation. Le processus unitaire et la coordination donnent leurs premiers fruits.

Dimanche 6 Mai.

Rue Jean Goujon à Paris.

13 heures - Après l'office dominical,



une foule de cinq cents à mille personnes se rassemble devant l'église. Premier constat : le bouche à oreille a mal fonctionné, nombreux tout ceux qui n'ont pu être informés du rassemblement. Trois personnes ont été prévues pour les prises de parole : le pasteur René Léonien d'Issy-les-Moulineaux, Ardavazt Berberian, concepteur du monument et co-président de l'UCFAF et M. Toufanian du CDCA. Discours dont le ton aussi bien que la substance se résumait à des appels au calme. Le rassemblement se dissout après les déclarations. Règne une certaine déception. On ne s'attendait pas à si peu de choses.

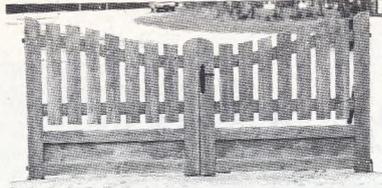
Mercredi 9 mai - Marseille. Un mil-

lier de personnes se rassemblent devant le consulat de Turquie. Une répétition du 24 avril. Fusent les « Turquie assassin ! » et les « Turquie fasciste ! ». Une autre ambiance, un autre tour. Un autre tempérament. L'attentat contre les locaux de la JAF a laissé des traces. Sont repris les thèmes de la sécurité pour les institutions arméniennes. On se quitte en sachant qu'on se retrouvera bientôt.

Au terme de tout cela, une certitude partagée pour beaucoup : l'attentat d'Alfortville n'est pas le premier, mais il n'est pas le dernier non plus. Alors, au prochain, que fera-t-on ?

B.Z.

FRANCE PORTAIL



La plus belle expo de la région

- Porte de garage
- Portail sur mesure
- Portail fer
- Portail bois
- Protection fenêtre
- Balcon - rampe
- Clôture bois et métallique
- Piliers pierre reconstituée
- AUTOMATISATION

**SALON
DE JARDIN
CHEMINÉE
SUPRA
RECUPERATEUR
DE CALORIES**

EXPOBAT. Centre Commercial Barnéoud
Plan-de-Campagne. 13480 CABRIES. Tél. (42) 02.72.98

Je désire recevoir, sans engagement de ma part, une documentation gratuite sur les articles cochés ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Portails bois | <input type="checkbox"/> Barbecues |
| <input type="checkbox"/> Portails fer forgé | <input type="checkbox"/> Cheminées |
| <input type="checkbox"/> Portails plastique | <input type="checkbox"/> Luminaires de jardin |
| <input type="checkbox"/> Salons de jardin | <input type="checkbox"/> Automatisme portail |
| <input type="checkbox"/> Chalets bois | <input type="checkbox"/> Automatisme porte de garage |
| <input type="checkbox"/> Abris, hangars tôle | <input type="checkbox"/> Répupérateurs de chaleur |

Nom Prénom

Adresse

Code postal Ville

SUGAR

PRODUCTS

41, bd de la Fédération
13004 MARSEILLE

Tél. (91) 49.59.98
Télex 401088

Automobiles

Mazda

626 - 1600 cm³
7 CV - 5 V

67.566 F TTC
clés en main



3 ans garantie
+ assistance

Garage Express

22, av. d'Aix. Tél. (42) 58.33.67. GARDANNE



RESTAURANT L'ARARAT

**GRILL
SPÉCIALITÉS ARMÉNIENNES**

MENU VIN COMPRIS : 95 F

25, rue Henri-Tasso
13002 MARSEILLE

Place de Lenche (Panier)
au bas des escaliers

POUR RÉSERVER : 91.24.99
(FERMÉ LE DIMANCHE ET LE LUNDI MATIN)

RENAULT Plan-de-Campagne

NEUF
OCCASION



Exposition
V.N. et V.O.

Mécanique • Carrosserie • Peinture

REMORQUAGE

LOCATION TOURISME et UTILITAIRE

AUTOMARCHÉ CAVA

Centre Commercial Barnéoud. Plan-de-Campagne
13170 LES PENNES - Tél. 02.63.44



Ets
GARIBIAN

TRAITEMENT DES EAUX

PARC EXPOBAT
PLAN-DE-CAMPAGNE
13480 CABRIES

☎ (42) 02.68.83
(42) 22.98.90 poste 614

problème de conformité
construction de piscine
matériel, accessoires, produit de piscine
dépannage - livraison à domicile
adoucissement - potabilité - filtration
pompes de surface ou immergées

4, place de l'Eglise
LA PENNE-SUR-HUVEAUNE
13400 FUMAS **A.R.A.M.**

Jeune homme sérieux cherche emploi cariste avec licence, manutentionnaire ou chauffeur-livreur. Région Marseille - Aubagne. Tél. (91) 74.01.62

Jeune fille B.E.P. Agent administratif cherche emploi bureau. Région Marseille-Est - Aubagne - La Ciotat. Tél. (42) 08.68.11.

CÉRÉMONIE DU 24 AVRIL

L'UNION

Le 24 avril 1984, date anniversaire du génocide perpétré contre le peuple arménien en 1915, un soleil chaud accueillait les manifestants réunis devant l'église de la rue Jean-Goujon.



Sur le tombeau du soldat inconnu (Photo Axel Duroi)

Pour la première fois en effet, la communauté s'était décidée à défiler derrière les mêmes banderoles à Marseille comme à Paris avec à la bouche les mêmes slogans et à la main les mêmes tracts.

Certains débarquaient d'Amsterdam, tel Edvard, un Arménien de Tigranaker : « Défiler, c'est exister, dira-t-il, c'est surtout remettre à l'heure les pendules de la justice du monde ».

Peut-être était-ce pour cette raison que certains se retrouvaient là après le procès des quatre auteurs de la prise d'otages de septembre 1981 passés en cour d'Assises en janvier dernier.

« Depuis qu'ils se sont succédé à la barre pour défendre les soldats de l'ASALA, ils ont appris à distinguer le principal du secondaire », dit Ara Toranian, le leader du MNA.

Le principal, en l'occurrence, c'est l'unité du peuple « crucifié et mystique », comme le qualifiait dans son discours M. Jacques Chérioux, adjoint au Maire de Paris. Mystique sûrement puisqu'on se retrouvait tous aux portes de l'église, les uns arborant une cravate noire en signe de deuil, des médailles en signe de leurs services rendus à la France, les autres égrenant un chapelet à la mode orientale ou promenant des landaus. Les pères rencontraient leurs fils des tracts à la main. Mgr Kud Nakachian célébra un office de requiem et bénit le groupe qui se dirigeait vers la place du Canada. Là, on apprit qu'un mémorial serait édifié à la mémoire des victimes du génocide. Des applaudissements suivirent cette déclaration pendant que le cortège empruntait le cours Albert 1^{er} vers l'Arc de Triomphe.

Au premier rang de la colonne, se tenant par le bras, les hommes d'église, les représentants du MNA, les conser-

*Vue générale du défilé.
Les ecclésiastiques sont en tête
(Photo Axel Duroi)*



Vers le consulat de Turquie



LÉGION D'HONNEUR

C'est avec un vif plaisir que nous avons appris que Henri Verneuil (Achod Malakian) et Charles Aznavour viennent d'être faits respectivement officier et chevalier dans l'Ordre national de la Légion d'Honneur. Cette distinction leur a été décernée au titre du ministère de la Culture.

vateurs, les communistes, en tout une trentaine de représentants de partis ou organisations. Derrière, 2 à 3000 personnes qui se dirigeaient vers le Consulat de Turquie.

« Turquie assassin ! Justice pour les prisonniers politiques ! Le génocide est un crime imprescriptible », proclamaient les banderoles.

Place des Ternes, les slogans se firent plus forts : « Le Terrorisme c'est l'Etat turc, la résistance c'est le peuple arménien ! » Des enfants s'endormaient sur l'épaule de leur mère, des amis se retrouvaient : Mesrop, Aram, Jean-Pierre, René.

— Dis, on se retrouve toujours entre nous, me dit Jean-Pierre... toujours les mêmes...

— Oui, mais tant que nous serons là et aussi fervents, c'est important, répondit celui qui s'était chargé de réparer la sono défectueuse.

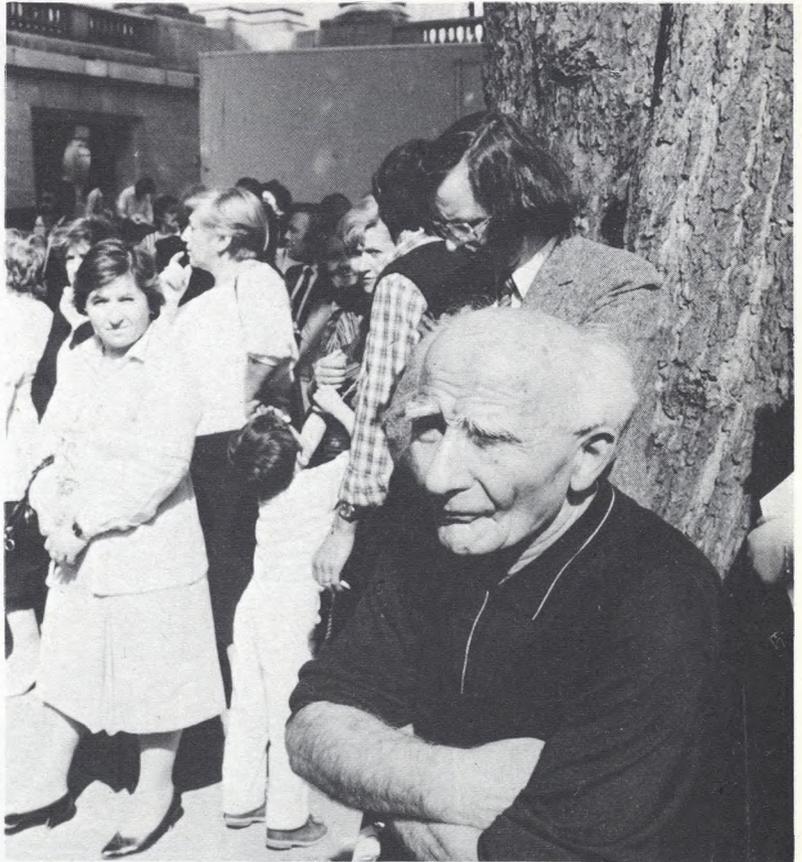
Il était temps car si nous avions manqué le discours place du Canada, nous allions l'entendre là, juste devant l'ambassade de Turquie bien gardée par les forces de l'ordre.

« Ce jour est celui de notre mémoire, dit l'orateur, le jour de l'espoir. Le temps des larmes se termine, commence le temps de la détermination. Des écoles, des journaux, des radios, des maisons d'édition témoignent de cette période d'expansion que va connaître la communauté.

« Si des Arméniens ont sacrifié des années de leur vie, voire donné leur vie même, ils font partie de la vie du peuple arménien qui combat aussi pour les droits des peuples bafoués, contre tout ce qui ressemble de près ou de loin à l'injustice.

« Nous étions un peuple paisible, poursuit l'orateur, mais personne ne

Du plus jeune au plus vieux (Photo Axel Duroi)



Les anciens combattants dans la manifestation (Photo Axel Duroi)



voulut entendre notre voix, voir nos défilés. Le monde entend plus le bruit des balles que les paroles de paix...

On entendit des acclamations qui rendaient hommage au sacrifice de ceux qui avaient dû utiliser la voix des armes.

Mais on n'était pas là pour se lamenter ni se glorifier.

« Les échéances politiques approchent, poursuivit l'orateur. Un projet de reconnaissance du génocide de 1915 vient d'être déposé sur le bureau du Parlement européen et le paragraphe 30 supprimé à la demande du gouvernement turc sera repris devant l'Organisation des Nations Unies. Le Tribunal pour les peuples a remis ses conclusions et le Chef d'Etat français a prononcé le mot de génocide. La reconnaissance du génocide n'est pas la réécriture d'une page d'histoire, c'est la reconnaissance d'un crime qui désignera l'Etat turc comme coupable. »

A la différence de l'année dernière, ou pour la même commémoration deux défilés, celui du Dachnaksoutioun et celui du MNA avaient marché côte à côte, les Arméniens cosignaient cette déclaration, réunis pour soutenir l'espoir. Il semble en effet qu'il y ait un consensus autour de l'idée d'une lutte armée ciblée sur des objectifs strictement turcs. Mais l'unité dépassera-t-elle la célébration de ce soixante-neuvième 24 avril ?

L.B.

Discours prononcé devant le consulat de Turquie au nom du Comité du 24 Avril

Voici venu ce jour du 24 Avril.

Ce jour est celui de notre mémoire. Car un peuple qui porte en lui les traces d'un génocide a besoin de s'en souvenir pour savoir ce qu'il est.

Ce jour est aussi celui de notre espoir. Car un peuple qui attend depuis soixante-neuf ans qu'on lui rende son histoire a besoin d'espérer pour croire en la justice.

Ce jour est enfin celui de notre lutte. Car un peuple qui attend depuis si longtemps qu'on reconnaisse ses droits a besoin de lutter pour les faire valoir.

Mais ce que nous disons avant tout, par ce rassemblement unitaire, est que deux tiers de siècle après le crime qui a fait d'eux une nation dispersée, les Arméniens sont là et qu'ils restent unis.

Unis par leur identité, unis par leurs droits, unis par leur combat. Aujourd'hui nous existons et nous existons dans l'unité.

Mais qu'on ne voie pas dans cette unité un simple sentiment. Si les organisations arméniennes la proclament aujourd'hui unanimement, c'est parce que sans l'union de nos forces, sans cohésion dans nos rangs, et sans cohérence dans notre démarche, nous serons toujours ignorés parce que nous serons toujours faibles. Et à l'heure où l'histoire nous donne ses premiers rendez-vous, la faiblesse est un luxe que nous ne pouvons plus nous permettre. Les échéances approchent et les enjeux sont trop importants. Il nous faut les gagner et nous y sommes déterminés. Aussi ce que nous disons est que pour nous le temps des larmes est terminé et que commence avec notre union celui de notre détermination.

La première de ces échéances et le premier de tous les enjeux est celui de notre identité arménienne sur cette terre de France et sa sauvegarde.

En cette année 84, ce combat pour notre identité, nous l'avons en partie gagné. En partie seulement. Longtemps incertains sur le sort de notre langue,

nous voyons se multiplier les écoles et y affluer les élèves. Longtemps démunis de médias, nous voyons naître de nouveaux journaux et se créer des radios libres. Longtemps coupés du reste du monde, nous voyons s'ouvrir des centres de recherche, d'information et des maisons d'édition. Et nous ne comptons plus les associations qui apparaissent tous les jours. En un mot, la communauté arménienne vit aujourd'hui sa période d'expansion.

De plus, nos échanges de plus en plus fréquents avec l'Arménie soviétique, où vivent trois millions des nôtres, maintiennent nos liens avec une partie de notre sol national et font qu'aujourd'hui notre culture n'est plus tout à fait une culture déracinée.

De même pour nos échanges avec les communautés d'Amérique, d'Europe et du Moyen-Orient, où nous constatons le même réveil. Nos liens continus font qu'à travers ces échanges, nous construisons notre identité sur plusieurs fondations.

Et pour tous les peuples qui nous regardent, nous faisons la démonstration que l'on peut, sur cette terre de France, vivre et développer une double culture, et que celle-ci peut aboutir à un enrichissement mutuel.

Mais pour développer cette double culture, qu'on ne voie pas en nous des Français moins français que les autres. Ce sont les hasards de l'Histoire qui nous ont apportés sur cette terre de France, mais c'est notre attachement pour elle qui nous a fait français. S'il fallait le prouver, nous ne citerions que le nom de Manouchian qui donna sa vie pour la France quand des Français refusaient de voir en lui un des leurs. Nous ne citerons pas ces autres réfugiés, que certains appelaient « apatrides » et d'autres « résistants » et qui sont devenus français en faisant son histoire. Nous ne les citerons pas, car ils sont là, aujourd'hui, parmi nous.

Qu'on ne nous demande donc pas de

renoncer à notre identité. Car si nous oublions cette histoire qui nous a fait arméniens, nous risquerions aussi d'oublier celle qui nous a fait français. Car la logique de l'oubli n'a pas de limite.

Nous tenons à notre culture, et ceci d'autant plus qu'elle n'est pas une simple affaire de folklore. Elle est faite de chants, mais ces chants parlent d'un passé. Elle est faite de poèmes, mais ces textes sont ceux de poètes massacrés. Elle est faite de noms, mais ces noms désignent des villes et une terre occupée. A travers notre culture, c'est notre histoire que l'on raconte, ce sont nos droits que l'on proclame. Notre culture est une arme de combat et aujourd'hui nous avons besoin de chacune d'entre elles. Car les échéances approchent.

Ces échéances politiques, nous les abordons aujourd'hui avec une certaine espérance.

En effet, au cours de ces derniers mois, un projet de résolution vient d'être déposé sur le bureau du Parlement européen. Son contenu : la reconnaissance du génocide de 1915. Qu'advient-il ? Il est certain que nous devons nous présenter devant ce Parlement de manière unitaire et cohérente. Mais quel choix feront les États membres ? Celui du droit ou de la raison d'Etat ? Il faut que l'Europe sache qu'elle porte en elle l'avenir de notre cause, cela est vrai, mais aussi qu'elle répondra à l'attente de tous les peuples qui attendent justice des États de droit. Mais, qu'un tel projet puisse être mis en discussion dans une telle instance montre déjà que le mur du silence est brisé et que notre cause reprend sa vraie place dans le concert des nations. Cette place, nous sommes déterminés à la lui conserver.

Il en va de même pour l'Organisation des Nations-Unies. Bientôt le fameux paragraphe 30 sera remis à l'ordre du jour. Un paragraphe supprimé parce que les mots de « génocide arménien » gênait la vérité selon l'État turc. Il sera

repris et cela aussi est un grand pas. Car l'on sait maintenant que les pressions, les intimidations et les compromissions d'un État ne peuvent pas tout contre la vérité.

Là aussi, il nous faudra expliquer et démontrer de manière unitaire, et accumuler pierre sur pierre.

Déjà le Tribunal pour les Peuples vient d'apporter une nouvelle contribution à cet édifice. Ses conclusions seront remises à la sous-commission des Droits de l'Homme de l'ONU. Et nous espérons que la voix de cette autorité morale sera entendue.

De même que sera entendue celle du premier chef d'État qui a osé prononcer, depuis soixante-neuf ans, les deux mots restés jusqu'ici tabou de « génocide » et « d'arménien ». Ces deux mots, lorsqu'ils furent prononcés par le président François Mitterrand, ont soulevé chez nous une immense espérance. Car ils ont montré, à la face du monde, que le courage faisait aussi partie de la politique et que l'on a toujours raison d'espérer. Nous savons aujourd'hui qu'un État, l'État français, reconnaît notre histoire, comprend nos raisons et respecte notre combat. Et cet État, c'est le nôtre.

Mais à l'heure où nous interpellons les États et les instances internationales, faut-il dire clairement ce que nous voulons. Eh bien voici : la reconnaissance de notre génocide n'est pas la simple réécriture d'une page d'histoire. C'est la reconnaissance d'un crime imprescriptible, perpétré contre une nation sur son sol national, par un État précis. Tous les éléments de crime doivent figurer dans cette reconnaissance. Aussi nous ne nous contenterons pas d'une demi-mesure : la reconnaissance du génocide désignera l'État turc comme héritier de ce crime et coupable de l'avoir perpétré ou ne sera pas.

Que l'on reconnaisse cela, et nous aurons compris que l'on a toujours raison d'espérer. Mais que l'essentiel de notre histoire soit niée, alors tous les peuples dont l'histoire est gommée, les droits bafoués et les terres occupées, perdront toute foi dans la justice et ne pourront que perdre patience.

Et cette patience, qui la connaît mieux que nous ? Nous qui avons attendu si longtemps ? Nous étions un peuple paisible. Mais nous n'avions pas de voix, nous n'avions pas de mains. Et au fur et à mesure du temps, l'on nous rangeait dans les oubliettes de l'Histoire. Nous avons essayé alors le dialogue, mais per-

sonne ne nous a écoutés. Nous avons essayé les défilés, mais personne n'a voulu nous voir. Nous avons essayé d'informer, mais les médias nous fermaient leurs portes. Alors, devant l'indifférence des États, le silence des organismes internationaux, l'ignorance de l'opinion publique, certains d'entre nous ont élevé la seule voix que nous n'avions jamais utilisée : celle des armes. Et hélas... c'est cette voix-là qui fut entendue. Car alors les journaux ont parlé de notre cause, des hommes politiques sont venus à nos défilés, des hommes d'État sont venus nous écouter. C'est ainsi que la cause arménienne est montée sur la scène publique. Non pas parce qu'elle était juste, mais parce que le monde sourd dans lequel nous vivons entend mieux le bruit des balles que les paroles de paix.

Alors, soyons clairs : la lutte armée n'est pas le fait des Arméniens. Elle est le fait de tous ceux qui par leur indifférence ont poussé certains d'entre nous de l'attente vers l'espoir, de l'espoir vers l'impatience et de l'impatience vers les armes. Elle est le fait de ceux qui ont entendu leur clameur, et qui de ce fait, accordèrent du droit à la force au lieu d'accorder de la force au droit.

Alors quelle est notre position sur ce point ? Qu'on ne dise surtout pas que la communauté arménienne encourage ces actes. Car quelle communauté les encouragerait ?

Dans ce combat, des dizaines d'Arméniens comme nous ont accepté de donner cinq, dix ou vingt ans de leur existence pour faire entrer la Turquie dans un prétoire. D'autres ont fait le sacrifice même de leur vie. On l'a vu à Lisbonne, en Iran, à Ankara. Aujourd'hui il y a des Arméniens qui donnent tout pour notre cause. Et ces Arméniens-là sont de nos familles, ils sont issus de nous, ils font partie des nôtres.

Dans ce combat, ceux que nous perdons sont nos enfants, nos frères, nos amis. Et quelle communauté pourrait ainsi pousser les siens vers la prison ou la mort ? Quelle communauté encouragerait cela ? Mais quelle communauté, devant une telle détermination à défendre nos droits, devant une telle abnégation, devant un tel sacrifice, quelle communauté abandonnerait de tels enfants, quelle communauté les renierait, quelle communauté les abandonnerait ?

Aussi quel que soit notre refus de la violence, quel que soit notre amour pour la paix, nous disons que ces mili-

tants font partie de notre peuple et que leur combat fait partie de notre histoire.

Et nous ajoutons que, tant que cette lutte vise la Turquie et la vise elle seule, elle fait partie de la même lutte que nous menons, chacun avec les moyens qu'il croit bons, par la culture, la politique et la diplomatie.

Car proclamer l'unité c'est aussi dire qu'il n'y a qu'un seul et même adversaire. Car enfin qui combattons-nous ?

Un État, l'État turc, qui a massacré un million et demi des nôtres et qui massacre aujourd'hui le peuple kurde, qui emprisonne, torture et pend son propre peuple, comme il nous a emprisonnés, torturé et pendu, qui a envahi Chypre au mépris de ses droits, comme il occupe nos terres, qui menace la Grèce et met la paix en danger, comme il a mis en danger l'existence d'une nation, un État qui pour tout cela devrait être mis au ban des nations et assis au banc des accusés.

Alors entre les Arméniens et cette Turquie-là, qui se livre à la barbarie et qui la combat ? Qui pratique le terrorisme d'État et qui lui résiste ? Même si devant la complicité des nations qui ferment les yeux sur ses crimes nous devrions être les seuls à le dire, nous le disons : la barbarie c'est l'État turc et les résistants sont les militants arméniens. Le terrorisme c'est l'État turc et la résistance c'est le peuple arménien tout entier.

Oui, nous le disons solennellement : aujourd'hui le peuple arménien mène la lutte ; celle de son identité, celle de son histoire, celle de ses droits. L'unité du peuple arménien c'est aussi cela.

Mais il faut que l'on sache que cette lutte est celle que mènent tous les peuples bafoués contre les États qui les bafouent. C'est la lutte qu'a menée la France pour son identité et sa terre.

Mais dans ce combat qui est le nôtre, la route sera longue et le chemin difficile. Mais nous sommes un peuple patient avec une immense faculté d'espérance.

Et aujourd'hui nous avons encore raison d'espérer. Ne serait-ce que parce que nous voyons apparaître une nouvelle génération, la quatrième, qui elle aussi connaît sa langue, son histoire et ses droits. Et nous savons qu'en ce moment notre peuple d'Arménie, rassemblé à Erevan, commémore comme nous l'anniversaire du génocide, comme nous le regard tourné vers le Mont Ararat, convaincu comme nous qu'un jour il nous reviendra.

A propos du 24 avril

par Robert ASSADOURIAN*

Le 24 avril est pour les Arméniens un jour de communion, où notre arménité, notre mémoire, notre chagrin, notre volonté de survivre avec dignité, s'expriment parfois avec violence, toujours avec gravité. L'espérance d'une résurrection d'une vie arménienne dans son cadre d'origine est notre objectif. En effet, notre civilisation, notre ethnie doivent retrouver, pour ceux qui le désirent, ces terres dont nos parents furent chassés aux termes d'un impitoyable massacre. La formule d'une telle reviviscence est à établir. Les problèmes socio-politiques posés par cette revendication concernent tous les Arméniens et non un cadre restreint de personnalités averties. Chaque 24 avril exprime ce besoin, cette nécessité arménienne qui bute inlassablement sur un veto turc.

A Marseille, une vaste manifestation unitaire a rassemblé des milliers d'Arméniens, porteurs d'une volonté de survivance dans ce 20^e siècle peu respectueux des minorités.

Ce pluralisme a trouvé une expression satisfaisante. Chaque association, chaque groupe, aligné derrière sa bannière, a rejoint un ensemble concrétisé par un **Collectif**. Mû par un même idéal, chaque manifestant a parcouru l'avenue du Prado, en pèlerinage, pour aller crier sa réprobation face au Consulat de Turquie. Les forces de l'ordre ont reculé jusqu'à la limite des grilles du Consulat, hermétiquement closes. Les Arméniens ont, avec ironie, esprit et force, su clamer leur irritation et exprimer, dans une motion, leur détermination.

Une autre manifestation, tenue au Palais des Congrès, insistait sur l'intérêt de porter notre cause face aux instances européennes.

Seul l'avenir nous permettra de porter un jugement sur l'efficacité de nos actes. Les médias, véritables haut-parleurs pour nos mots d'ordre, éprouvent souvent des difficultés pour comprendre nos nuances.

LES INITIATIVES

Pourtant, les efforts de chacun doivent se catalyser, se potentialiser et non s'inhiber. Ignorer les actions

antérieures, c'est se condamner à répéter les mêmes démarches avec le même résultat...

La Cause Arménienne avance bien lentement. Cette année, le succès populaire et l'espoir qu'il engendre dans les cœurs arméniens seraient déçus si les responsables ne prolongeaient pas les manifestations par une action durable.

Assumer des responsabilités arméniennes, c'est nécessairement créer, imaginer des démarches originales que réclame la communauté.

A Marseille, un **Collectif** semble succéder au Comité de Liaison. En 1981 et 1982, le Comité de Liaison s'est employé à défendre, sans grand succès, la Cause Arménienne devant l'Assemblée Européenne. C'était une amorce d'action, une idée originale...

En 1982, un défilé unitaire où chacun se rangerait derrière le drapeau de son choix fut également proposé, en vain, par le Comité. C'est avec satisfaction que nous constatons que ces initiatives ont reçu leur concrétisation en 1984. Elles ont été inutilement retardées de 2 ans.

Cette année, la manifestation souffrit, et nous le regrettons, de l'absence de certains grands leaders, tels que Messieurs Joseph Comiti, Gaston Defferre, Guy Hermier, pourtant présents en 1981 et 1982. (Monsieur Jean-Claude Gaudin était absent, excusé et représenté en 1981 et 1982 par Monsieur Roland Blum ; en 1981, Monsieur Tassy, alors député et non Monsieur Hermier, représente le P.C.).

Ces absences ne sont pas nécessairement liées à des emplois du temps chargés. Elles doivent nous inciter à la **réflexion**. En effet, les actions de Monsieur Comiti en faveur du Monument dédié au Génocide, de Monsieur Defferre inaugurant l'avenue du 24-avril-1915, témoignent de l'intérêt qu'ils portent, l'un et l'autre, à la cause arménienne.

La prise de position de Monsieur Gaston Defferre, alors ministre d'Etat, ministre de l'Intérieur, Premier ministre par intérim, qui déclare : « La France vous aidera à faire triompher votre cause » eut lieu à Marseille, dans le cadre de la manifestation organisée

par le Comité de Liaison le 24 avril 1982.

UNE ACTION CONTINUE

Le succès populaire doit avoir un prolongement, une action continue. Une politique pro-arménienne, d'inspiration arménienne, avec la participation active de toute la Communauté, est le fondement d'une action **UNITAIRE**. La reconnaissance du Génocide n'est déjà plus une question d'actualité. Seuls les Turcs et quelques attardés de mauvaise foi persistent à le voir. Tout le monde connaît la réalité du Génocide.

L'action ponctuelle, velléitaire, impulsive, émotionnelle, strictement limitée au 24 avril est, pour nous, dépassée.

Seule une action continue dans le temps, cohérente au niveau des idées, mérite notre attention et peut être efficace. Ces critères de continuité ne sont pas actuellement réunis. C'est pourquoi j'étais absent au défilé du 24 avril 1984 et je le regrette.

Prendre la responsabilité de mobiliser les foules sans proposer de solution est une attitude qui risque de créer des déceptions. La cause arménienne est notre bien commun. Défendons-le ensemble.

Nous souhaitons longue vie au **COLLECTIF** né en 1984. Il devra assumer, dans l'UNITÉ, une lourde responsabilité face aux Arméniens. **Car mal défendre une cause, c'est l'affaiblir.**

*Robert ASSADOURIAN
Professeur Agrégé de Chirurgie
Membre Associé de l'Académie de Chirurgie
Chirurgien des Hôpitaux de Marseille.

TRIBUNAL POUR LES PEUPLES : LA TURQUIE ABSENTE

La Sorbonne accueillait du 13 au 16 avril 1984, sous la présidence de Gérard Chaliand, le tribunal permanent pour les peuples. Un rendez-vous pour discuter du génocide des Arméniens et un symbole puisque depuis dix ans l'approbation d'un rapport préliminaire élaboré à la demande des Nations Unies sur la prévention et la répression du crime de génocide a été constamment différée par une bataille de procédure. En effet, un des paragraphes (30) mentionnait le génocide des Arméniens mais l'Etat turc refusait d'en entendre parler et ne voulait à aucun prix le voir reconnaître par les organisations internationales.

Or, les crimes contre l'humanité, dont au premier chef le génocide, ayant été déclarés imprescriptibles, le Tribunal permanent pour les peuples, après l'Afghanistan, le Salvador et l'Argen-

tine, examinait l'ensemble du dossier concernant le cas arménien.

L'Etat turc était invité à déléguer ses experts.

Nombreux sont ceux qui vinrent témoigner et exposer les faits survenus entre 1915 et 1917 contre les Arméniens : M. Hovanissian, Libaridian, Walker, Mme Hoffmann, M. Yves Ternon, des juristes tels MM. Verhoeven Van Boven, Léo Kuper et Pierre Vidal-Naquet.

Treize membres siégeaient au Tribunal dont deux prix Nobel de la paix, Sean Mc Bride, l'Irlandais, et Adolfo Perez Esquivel, l'Argentin.

De Turcs, point, sauf le cinéaste Yilmaz Güney, qui fit son apparition en fin de matinée, samedi, et fut applaudi à tout rompre. Il fit lire une déclaration dans laquelle il soulignait que les faits

dénoncés étaient indéniables. Evidemment, il ne parlait qu'en son nom et au nom des Kurdes qui eux aussi ont été persécutés par les Turcs et continuent de l'être. Si on s'en était ému, peut-être le génocide arménien n'aurait-il pas eu lieu... Son intervention fut suivie d'applaudissements et Mélinée Manouchian l'embrassa. Signe que les peuples n'ont pas de haine.

Le rapport d'Yves Ternon, au matin du 14 avril, était éprouvant.

Trois questions principales étaient posées en préambule :

— Le peuple arménien a-t-il été victime de déportations, massacres, durant la Première Guerre mondiale dans l'Empire ottoman ?

— Les faits constituent-ils un génocide au sens de la convention internationale pour la prévention et la représ-

TRIBUNAL PERMANENT POUR LES PEUPLES

SESSION SUR LE GÉNOCIDE DES ARMÉNIENS

**Sentence rendue au Sénat,
le 16 avril 1984**

Le Tribunal décide que :

— Les populations arméniennes constituaient et constituent un peuple dont les droits fondamentaux, individuels et collectifs, devaient et doivent être respectés conformément au droit international ;

— L'extermination des populations arméniennes par la déportation et par le massacre constitue un crime imprescriptible de génocide au sens de la Convention du 9 décembre 1948 pour la prévention et la répression du crime de génocide : en tant qu'elle condamne ce crime, cette Convention est déclaratoire de droit en ce qu'elle constate des règles déjà en vigueur à l'époque des faits incriminés ;

— Le gouvernement des jeunes Turcs est coupable de ce génocide, en ce qui concerne les faits perpétrés de 1915 à 1917 ;

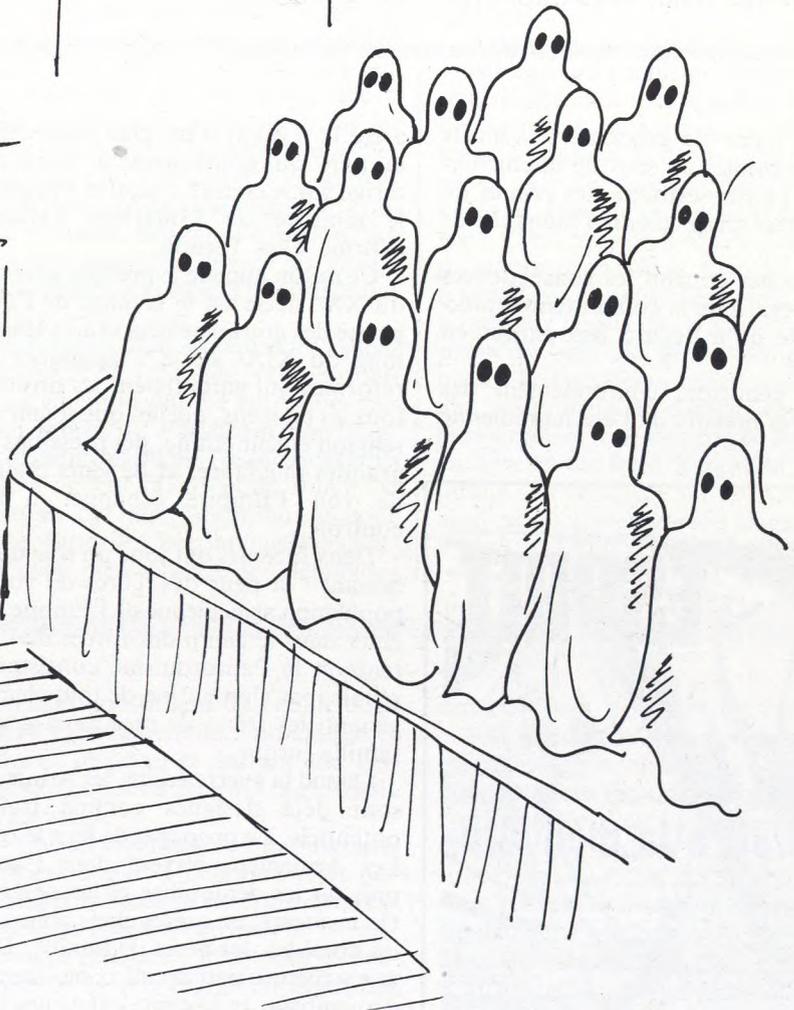
— Le génocide arménien est aussi un « crime international » dont l'Etat turc doit assumer la responsabilité, sans pouvoir prétexter, pour s'y soustraire, d'une discontinuité dans l'existence de cet Etat ;

— Cette responsabilité entraîne principalement l'obligation de reconnaître officiellement la réalité de ce génocide et du préjudice en conséquence subi par le peuple arménien ;

— L'Organisation des Nations-Unies et chacun de ses membres sont en droit de réclamer cette reconnaissance et d'assister le peuple arménien à cette fin.

TRIBUNAL
DES PEUPLES

BANC DES
ACCUSÉS



Horiv.

**MEMBRES DU TRIBUNAL PERMANENT
DES PEUPLES SESSION SUR LE GENOCIDE
DES ARMÉNIENS PARIS 13-16 AVRIL 1984**

Madjid Benchikh, Algérie, internationaliste.
Georges Casalis, France, théologien protestant et écrivain
Harald Edelstam, Suède, ancien ambassadeur de Suède en Algérie
Richard Falk, Etats-Unis, internationaliste
Ken Fry, Australie, membre du Parlement
Andrea Giardina, Italie, internationale
Sean Mc Bride, Irlande, Prix Nobel de la paix
Léo Matarasso, France, juriste
Adolfo Perez Esquivel, Argentine, Prix Nobel de la paix
James Petras, Etats-Unis, sociologue
François Rigaux, Belgique, internationaliste
Ajit Roy, Inde, économiste et journaliste
George Wald, Etats-Unis, Prix Nobel de biologie.

sion du crime de génocide et sont-ils imprescriptibles au sens de la convention de l'imprescriptibilité des crimes de guerre et les crimes contre l'humanité de 1968 ?

— Quelles en sont les conséquences tant à l'égard de la communauté internationale qu'à l'égard des parties en présence ?

« Le génocide, couronnement des massacres massifs de l'ère hamidienne

a été le résultat d'un plan concerté de la part du gouvernement jeune-turc dirigé par le comité Union et Progrès et le ministre de l'Intérieur Talaat », affirme Yves Ternon.

Ce qu'on appelle le premier génocide du XX^e siècle est le résultat de l'incapacité des gouvernements turcs tout au long du XIX^e siècle à appliquer des réformes qui garantissent les droits de tous les citoyens, quelles que soient leur religion et leur ethnie, des pressions des grandes puissances et de leurs craintes de voir l'Empire échapper à leur contrôle.

Deux facteurs ont joué un rôle déterminant : la peur des Turcs de voir la population arménienne de l'Empire basculer dans le camp des forces de l'Entente et le Panturquisme consistant à réunir, par élimination de tout élément gênant, les frères de race de la grande famille turque.

Quand la guerre éclate, les Arméniens sont déjà désignés comme traîtres potentiels. La propagande fera le reste. Les Arméniens servent dans l'armée puis on les démobilise et les désarme. On incarcère, on tue les chefs politiques, les notables, les pères de famille. Dans une structure patriarcale complètement démembrée, le système exterminatoire va être mis en place très scientifiquement — c'est un génocide parfait qui va avoir lieu. On exploite des incidents : après Van, Erzeroum, Bitlis, Mouch, Diarbekir, Trébizonde, Sivas, Kharpout vont être le théâtre de l'horreur. Des colonnes de femmes et d'enfants vont

être rassemblées puis dirigées vers « des lieux d'exil », leur dit-on. En attendant, on installe chez eux des réfugiés musulmans. Car la grande idée, c'est de segmenter et décimer régulièrement des blocs de déportés.

L'intoxication est générale et c'est partout la chasse à l'Arménien. Les Kurdes pillent, les Tchétés exterminent.

La deuxième phase de la déportation se fera par chemin de fer, celui de la ligne Berlin-Bagdad. Les passagers de la mort paient leur billet. Talaat envoie ses télégrammes exhortant à l'extermination de tous les Arméniens. Des observateurs étrangers s'alarment, appellent à la raison. De ce cauchemar s'éveillent

Le Tribunal est né en 1966 de la volonté de Lelio Basso après la constitution du Tribunal international sur le Vietnam qui avait prolongé ses activités en 1973 et 1976 durant les sessions du Tribunal Russell II sur l'Amérique latine.

Il a pour mission de redresser par des « sentences » mises en forme juridique les actes ayant porté atteinte aux droits des peuples.

Le Tribunal est formé de personnes privées. C'est une instance éthique durant laquelle les peuples atteints par l'injustice expriment leurs besoins de justice auxquels répond l'opinion.

Comme aux XVII^e et XVIII^e siècles les philosophes préparaient l'opinion à accueillir les changements de société qui s'annonçaient, le Tribunal entend permettre l'expression des peuples en lutte contre l'injustice.

600.000 survivants, disséminés en Transcaucasie, chez les Kurdes, dans des orphelinats, à Smyrne, à Sivas, à Constantinople.

Et pourtant le génocide est nié. Nié surtout lors de la révision du traité de Sèvres où toute mention des questions arméniennes sera éliminée. Les autorités turques reprendront la thèse officielle des dirigeants de 1915 selon laquelle une collusion aurait existé entre la population arménienne et les forces de l'Entente. Les craintes de voir un soulèvement justifiaient des mesures temporaires de déplacement des personnes.

ESPRIT
Changer la culture et la politique

ARMÉNIE :
le droit à la mémoire

par Gérard Chaliand, Richard E. Hovannisian,
Michel Mariani, Claude Mouradian et Barouir Sévadjian

Liban :
Abraham Chehab - Ce pays est-il toujours le mien ?
Antoine Blassani - La débauche de l'Occident
J.F. Vogrin - La « dissidence » palestinienne

Entretien avec J.L. Borges
Bram Van Veldre

4 mai 1984
Etranger 48 F France 46 F

LE PROBLEME ARMENIEN PRESENTE A LA TELEVISION NEERLANDAISE ET A DES MEMBRES DU PARLEMENT DES PAYS-BAS

Le génocide de 1915 et la situation présente des Arméniens vivant en Turquie, en particulier le sort du Père Manuel Yergatian, ont fait l'objet d'une émission de quarante-cinq minutes à la télévision néerlandaise dans la soirée du 6 mars 1984. Cette émission a été réalisée par le programme télévisé de l'Eglise évangélique des Pays-Bas (Evangelische Omroep).

Pour compléter la partie documentaire sur les massacres et persécutions des Arméniens en Turquie et sur le cas du Père Yergatian, les réalisateurs avaient fait appel à plusieurs personnalités arméniennes qui ont apporté leur témoignage sur le génocide et ses séquelles, sur le recours récent à la lutte armée ou au terrorisme, sur les brimades que subissent encore les Arméniens en Turquie. Ces témoins étaient :

— M. Eugène Papiasian, président du Conseil de l'Eglise apostolique arménienne de Suisse et membre du Comité de l'Union arménienne de Suisse.

— M. Manuel Hassassian, professeur à l'Université de Bethleem.

— M. Léon Ohanessian, de la communauté arménienne de Jérusalem.

— Un ecclésiastique arménien qui a tenu à garder l'anonymat.

A la question « Que peuvent faire les

Pays-Bas pour les Arméniens ? » il a été répondu :

— Faire reconnaître la réalité du génocide arménien comme l'a fait le Président Mitterrand au début de cette année.

— Intervenir auprès des autorités turques pour faire libérer le Père Yergatian dont l'état de santé inspire les plus graves inquiétudes.

L'Ambassade de Turquie à La Haye avait également été invitée à déléguer un représentant pour prendre part au débat télévisé mais elle n'a pas fait usage de cette invitation. En revanche, elle a exercé de très fortes pressions sur les autorités néerlandaises pour empêcher la diffusion de l'émission. Ces animateurs et leurs proches ont même été l'objet de menaces. Pendant l'émission, des Turcs ont manifesté devant les locaux de la télévision qui étaient quadrillés par des forces de police.

Les personnalités arméniennes venues de Suisse et de Jérusalem pour participer à l'émission ont été entendues par des membres du Parlement des Pays-Bas. Ils leur ont donné l'assurance qu'ils feraient de leur mieux pour obtenir la libération du Père Yergatian, et pour que les autorités néerlandaises examinent avec bienveillance les demandes

d'asile politique présentées par des Arméniens fuyant la Turquie.

Rappelons que le Père Manuel Yergatian, arrêté en octobre 1980 à l'aéroport d'Istanbul, a été condamné le 18 mars 1983 par un tribunal militaire turc à quatorze ans de réclusion pour « activités préjudiciables à l'Etat turc ». Ces activités n'impliquant aucune violence, il a été adopté comme « prisonnier d'opinion » par Amnesty International.

L'opinion publique néerlandaise a été sensibilisée au problème arménien non seulement à cause des attentats antiturcs des dernières années mais, plus récemment, à cause de la décision des autorités de refouler une trentaine d'Arméniens de Turquie qui avaient demandé asile. Cette décision a soulevé une vague de protestations de la part des Eglises (catholique et réformée) ainsi que de nombreux politiciens et parlementaires jusqu'au sein de gouvernement. En outre, la Fondation chrétienne d'aide aux prisonniers de conscience a lancé dernièrement une campagne nationale en faveur du Père Yergatian. Elle a publié une brochure sur les Arméniens ainsi qu'un numéro de son magazine tiré à plus de 100 000 exemplaires.

Genève, 10 mars 1984/AG

L'apparente cohérence de la thèse turque qui justifie la déportation de légitime défense et la mortalité due à la famine ne trompe personne.

La constance avec laquelle les gouvernements turcs ont défendu l'idée que la rébellion de quelques-uns autorise le massacre d'un peuple entier et l'appui unanime qu'ils reçoivent de leurs intellectuels étonnent dans les démocraties occidentales.

Le rétablissement des faits ne concerne pas seulement les Arméniens. C'est le crime contre l'humanité qui doit cesser.

Ainsi, le 16 avril 1984, le Tribunal décidait que :

— les populations arméniennes cons-

tituaient et constituent un peuple dont les droits fondamentaux, individuels et collectifs, devaient et doivent être respectés, conformément au droit international.

— L'extermination des populations arméniennes par la déportation et par le massacre constitue un crime imprescriptible de génocide au sens de la convention de décembre 1948 pour la prévention et la répression du crime de génocide, en tant qu'elle condamne ce crime, cette convention est déclaratoire de droit en ce qu'elle constate des règles déjà en vigueur à l'époque des faits incriminés.

— Le gouvernement jeune-turc est coupable de ce génocide en ce qui con-

cerne ces faits, perpétrés de 1915 à 1917.

— Le génocide arménien est aussi un « crime international » dont l'Etat turc doit assurer la responsabilité, sans pouvoir prétexter, pour s'y soustraire, d'une discontinuité dans l'existence de cet Etat.

— Cette responsabilité entraîne principalement l'obligation de reconnaître officiellement la réalité de ce génocide et du préjudice en conséquence subi par le peuple arménien.

— L'organisation des Nations Unies et chacun de ses membres sont en droit de réclamer cette reconnaissance et d'assister le peuple arménien à cette fin.

L.B.

LES KURDES ET LA QUESTION KURDE

Dans le précédent numéro, nous avons analysé la situation des Kurdes en Turquie et avons souligné les diverses implantations kurdes dans les provinces arméniennes pendant le XIX^e siècle et au début du XX^e. Ces mouvements migratoires se sont très souvent accompagnés de massacre d'Arméniens, dont les résultats sont encore visibles aujourd'hui (1). En Iran, les populations kurdes et arméniennes ont eu des rapports sensiblement différents au cours des siècles. C'est ce qui explique, en partie les particularismes des Kurdes d'Iran par rapport à ceux de Turquie.



Un village kurde

2. EN IRAN

Aperçu historique

L'année 1514 marque sans aucun doute la première division du Kurdistan entre l'Iran et l'Empire Ottoman. En effet, à partir de cette date, la résistance

kurde va se heurter aux deux États les plus puissants du Moyen Orient (comme les Arméniens un peu plus au nord) et en 1639 le CHAH ABBAS (2) signera avec le sultan Mourad un accord qui légalisera la division du Kurdistan. Les

trois siècles qui suivent connaîtront successivement des révoltes dans toutes les régions septentrionales de l'Iran, révoltes qui seront écrasées par les armées turques et persanes. En 1920, suite aux dispositions du traité de Sévres à l'af-



Au Kurdistan iranien : paysans au travail

faiblissement de la Perse et aux soulèvements kurdes d'Irak, le chef de la tribu de CHIRAK (SIMKO) peut reprendre sous son contrôle la région située à l'Ouest du lac d'Ourmiah. Trahi dès 1923 par les Anglais qui ne donnent aucune protection à la région autonome du Kurdistan, ses positions s'affaiblissent et, le 21 juin 1930, Simko est assassiné par les soldats persans de Reza Chah.

La république de Mahabad

La deuxième guerre mondiale devait apporter un second souffle aux indépendantistes. Dès le 20 août 1941, les armées soviétiques, britanniques et américaines entrent en Perse et remplacent la dictature de Reza Chah par un gouvernement plus faible. Le nord est contrôlé par les Soviétiques et le Sud par les Américains et les Britanniques. La région de Mahabad (qui s'étend de la ville de Saqqez vers le nord pour couvrir la partie septentrionale du Kurdistan iranien) qui n'était pas occupée, réussit en peu de temps à s'organiser dans différents partis politiques

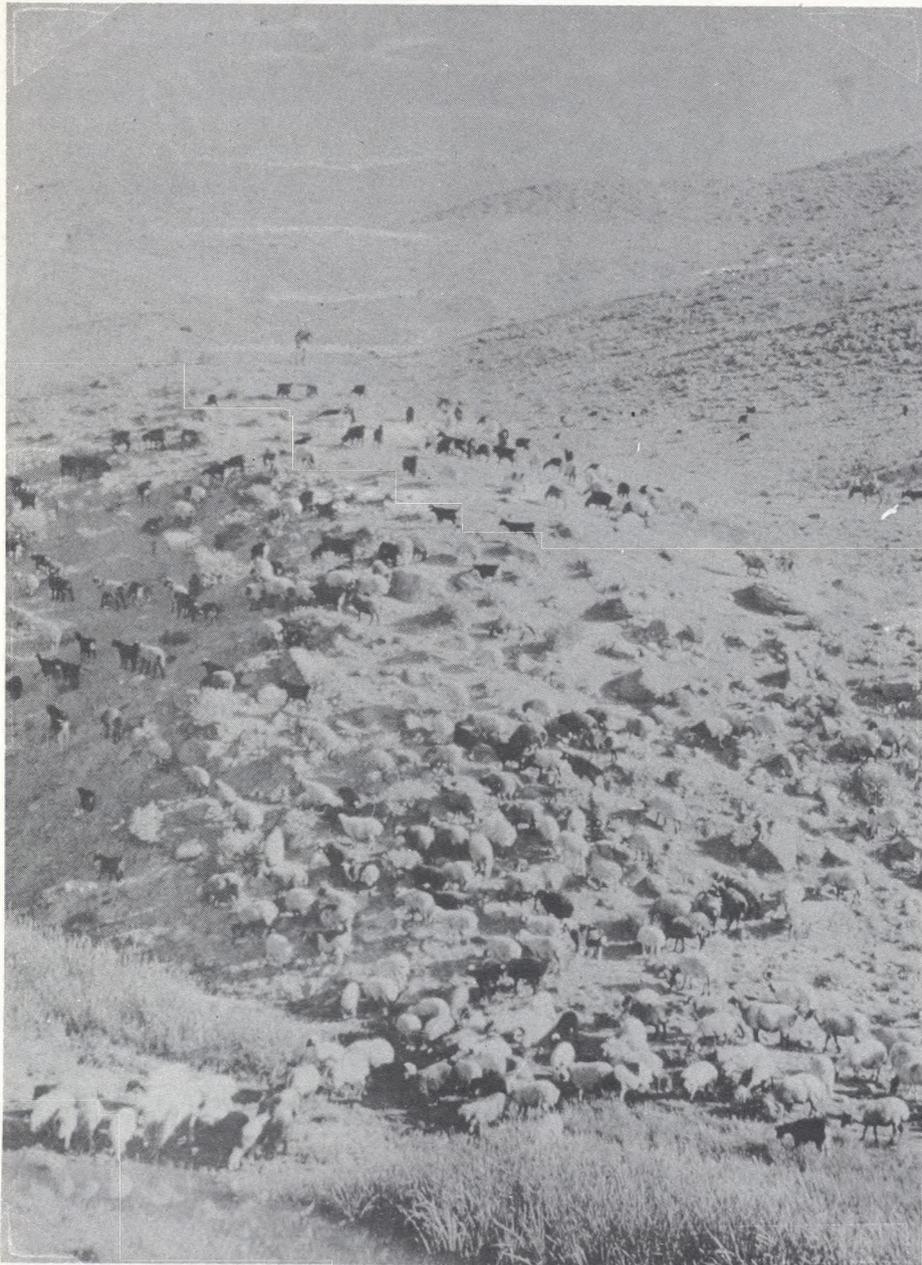
(Komala, JK, 1942, Parti démocratique du Kurdistan, PDK, 1945) et à proclamer le 22 janvier 1946 la première république kurde. Quazi Mohammed (chef du PDK) est nommé président de la République. Cet Etat devrait avoir une existence éphémère mais très active.

A la fin de la guerre, les forces alliées quittent l'Iran. Aussitôt, le gouvernement de Téhéran lance une offensive armée dans les régions du nord pour régulariser la situation politique. La République est démantelée (Quazi Mohammed condamné à mort ainsi que son frère, Sedi Quazi, et son cousin Seif Quazi). Mustapha Barzani qui avait intégré la République, regagne l'Irak et plusieurs centaines de personnes sont soit exécutées, soit emprisonnées.

Pendant dix ans (jusqu'en 1959), les Kurdes d'Iran subissent une période de dépression politique. L'arrivée au pouvoir du Dr Mossadegh (1952), le coup d'État organisé par la CIA (19 août 1953) qui renverse le gouvernement national, n'encouragent guère les activités partisans. En 1959, nouveau rebondissement : le coup d'État du 14 juillet 1958 qui renverse la monarchie en

Irak et proclame la République relance le développement du mouvement kurde frère en Iran (3). A l'automne de 1959, le gouvernement de Téhéran, effrayé par l'ampleur du mouvement, entreprend une campagne d'arrestations. Entre 1961 et 1970, la politique d'aide, menée par le Chah envers le mouvement de Barzani au Kurdistan irakien, entraîne des affrontements armés entre les Kurdes d'Irak et d'Iran ; les Kurdes étaient divisés. Les premiers, jouissant d'une certaine autonomie, avaient des rapports amicaux avec le Chah qui les soutenait, les seconds considéraient le régime du Chah comme leur ennemi numéro un.

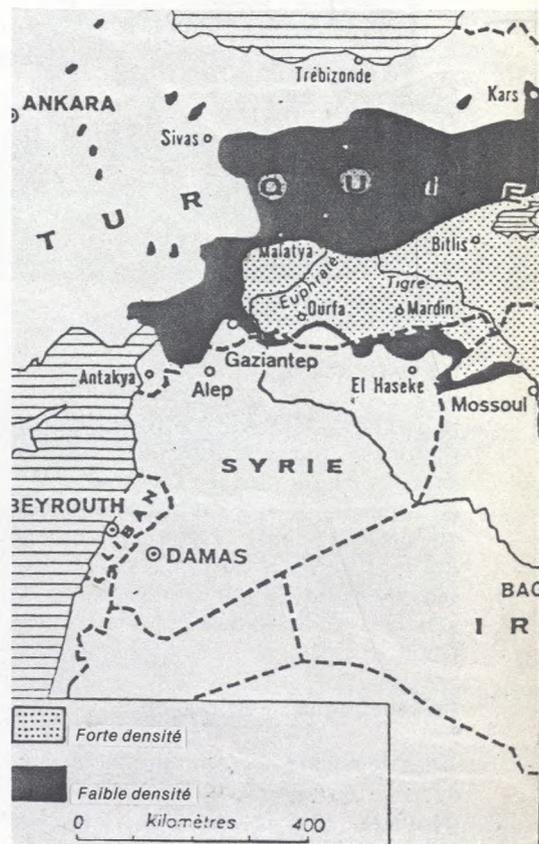
La politique du Chah pendant les dernières années de son régime n'a pas favorisé le développement du Kurdistan iranien, bien au contraire. Comme en Turquie, cette région a été de plus en plus militarisée et des contrôles sévères y ont été instaurés. Bien que le Kurdistan iranien soit la région la plus favorisée économiquement de tout le Kurdistan, elle reste néanmoins la région la plus arriérée de l'Iran. Après les accords du 6 mai 1975 entre l'Irak et l'Iran, qui



Transhumance de moutons au Kurdistan iranien

du XX^e siècle a, soit émigré en Arménie soviétique, soit déménagé vers des régions plus fertiles et plus urbanisée d'Iran. On trouve encore, ponctuellement, des Arméniens (généralement kurdophones) dans certains villages. Parmi les quatre provinces du Kurdistan iranien, Mahabad, Saqqez, Sanandadj, Kermanschah, la dernière est la plus peuplée. Le système tribal tend à se désagréger de plus en plus et le nombre de personne d'une famille moyenne kurde est de cinq à six.

La religion dominante dans le Kurdistan iranien est sans aucun doute l'Islam sunnite dans l'écrasante majorité. On trouve cependant des Chiites dans la région de Kermanschah. Les minorités assyrienne et arménienne sont peu nombreuses. Comme dans le cas de la Tur-



Zone de peupl

quie, les Cheikhs qui sont des notables religieux, ont une influence considérable sur la population. Les mollahs (jeunes prêtres), une fois leur diplôme obtenu, sont envoyés dans les villages où ils se trouvent être les seuls lettrés. Là, près des paysans, ils participent à la vie du village tout en étant obligés de s'occuper de l'agriculture et de l'élevage

entraîna l'effondrement du mouvement de Barzani, les zones frontières iraniennes habitées par les Kurdes sont surveillées par tous les moyens disponibles. La négation de l'existence du peuple kurde à l'époque du Chah ne fait que continuer depuis la révolution islamique et s'est même amplifié, niant toute idée de nation et privilégiant l'idéologie religieuse.

Démographie

Le territoire peuplé par les Kurdes se situe au nord-ouest de l'Iran. La Turquie le borde au nord-ouest, l'Irak à

l'ouest, la chaîne montagneuse du Zagros au sud et le lac d'Ourmiah à l'est. Comme son voisin le Kurdistan turc, c'est une région montagneuse au climat continental où les variations de température vont de 45° l'été à -30° l'hiver. Les montagnes sont couvertes de forêts peu denses et l'abattage de bois par les paysans ne favorise guère l'accroissement de la végétation.

La population, en majorité kurde, atteint environ 5 millions de personnes dont des Azerbaïdjanais (environ 500 000) et des Persans (environ 200 000). La minorité arménienne qui se trouvait dans cette région au début,



Sanandaj, capitale de la province kurde d'Iran



Population kurde

pour leurs propres besoins. Dans ces conditions, les mollahs sont étroitement liés à la lutte de libération nationale. C'est pourquoi, durant ces dernières années (à l'époque du Chah), les autorités essayaient de réorganiser la hiérarchie sunnite pour l'amener à servir les intérêts de l'État, comme cela se fait déjà en Turquie.

Le persan étant la langue officielle en Iran, toutes les minorités doivent l'apprendre et sont contraintes de l'utiliser. Outre le fait que les écoles sont rares ainsi que les instituteurs (une école et un instituteur pour un village de 300 habitants), un grand nombre d'enfants ne fréquentent pas l'école. Cela entraîne un pourcentage d'analphabétisme très important. Le taux avoisine les 80 % de moyenne dans les quatre provinces du Kurdistan iranien. Ainsi, l'enfant kurde illettré se trouve handicapé aussi bien en persan qu'en kurde.

Un autre phénomène, intéressant à signaler, est la relation culturelle entre les Kurdes d'Iran (et d'Irak) et ceux de Turquie. Bien que les échanges soient prohibés par les autorités locales des pays respectifs, la communication reste naturellement difficile, voire même impossible. La cause essentielle de cette incommunicabilité est l'absence d'alphabet kurde. En effet, en Iran on enseigne l'alphabet arabe car le persan s'écrit avec celui-là et en Turquie l'alphabet latin. Mais la langue écrite n'est pas le seul problème linguistique. Les différents dialectes dont est composé le Kurde et en particulier les deux plus importants, méridional (parlé en Irak et en Iran) et septentrional (parlé en Turquie), ne contribuent guère au rapprochement culturel. Malgré toutes ces difficultés, des publications clandestines voient le jour et plusieurs stations de radio diffusent des émissions en langue kurde. La diffusion est sans doute autorisée pour présenter la langue kurde comme un dialecte du persan par les autorités du pays. Cependant, la grande

majorité des intellectuels s'expriment dans la langue officielle : le persan.

Les Kurdes qui étaient nomades (ou semi-nomades) jusqu'au début du XX^e siècle, ont commencé à se sédentariser à la suite du partage du Moyen-Orient à la fin de la Première Guerre mondiale. En effet, ces divisions qui empêchent la migration été-hiver des « tribus » ont eu pour conséquence l'accroissement général de la population des villages. Dans le même temps, la structure féodale traditionnelle (avec les aghas et les cheikhs) disparaissait au profit d'une nouvelle catégorie sociale : les propriétaires moyens. Essentiellement agricole, à près de 80 %, l'économie dans le Kurdistan iranien est très pauvre. La majorité des familles vivent dans des maisons en pisé et manquent d'eau potable et d'électricité. Malgré la croissance rapide de la production de pétrole et les réserves dans cette région, l'État iranien n'investit guère. Ainsi le niveau de vie reste très bas et il n'existe pratiquement pas d'industrie qui favorise le développement urbain.

H. HAMBARTSOUMIAN

- (1) Dans les villes de Van et de Kars, par exemple, la vieille ville en ruines (celle de Van n'est qu'un amas de pierre) se distingue très bien de la nouvelle.
- (2) Ce même chah Abbas, en 1604, déporta quelques centaines de milliers d'Arméniens de la région d'Erevan vers Ispahan, ce qui fut l'origine de la diaspora arménienne de Perse.
- (3) La République prévoyait une région autonome kurde.

RADIOS ARMÉNIENNES

REGION PARISIENNE

- Radio ASK 98,5 Mhz

LYON

sur Radio Trait d'Union
89,7 Mhz

VIENNE

sur Radio Harmonie
97,05 Mhz

- Radio Sévan : vendredi de 19 H à 20 H

VALENCE

- Radio A 104 Mhz



« Musée du crime génocidaire »

LE CAUCHEMAR CAMBODGIEN

Soixante ans après le génocide arménien, un autogénocide que le monde a accepté sans révolte et sans véritable indignation.

« ... alors viendront les corbeaux noirs qui répandront les fruits du lovea dans tout le pays. Durant cette ère maudite, les gens seront tellement affamés qu'ils courront derrière les chiens pour se disputer les grains de riz collés à leur queue. Le sang coulera et atteindra le ventre de l'éléphant avant que la paix ne revienne. Ce sera une ère de malheur pour le Cambodge. Les maisons seront vidées et des hommes tombés très bas ôteront le pouvoir aux hommes instruits condamnés à tomber plus bas encore



du sourire ». Pourtant, le 15 avril 1975, les Khmers rouges et leur chef Pol Pot, en prenant le pouvoir, allaient réaliser la prophétie de Puth, poussant si loin l'horreur qu'il allait falloir lui inventer un nom : l'**autogénocide**.

Soixante ans après le drame arménien, en pleine boulimie de communication, le monde allait assister impassible à l'exécution par une poignée de Khmers fanatiques, de trois millions des leurs. Mieux encore, partout, en Occi-

dent, la gauche allait applaudir des deux mains à la victoire du « petit-peuple-valeureux-et-combattant-contre-l'impérialisme-yankee » sacrifiant au cliché qui veut que, sous un régime de droite, les bons se trouvent systématiquement dans les maquis. La chute de Pnomh Penh en avril 1975 allait prouver que non.

Un peu d'histoire. En 1853, le roi du Cambodge place son royaume sous protectorat français. Un siècle plus tard, en

Photo prise par Pascal Manoukian au cours de son voyage



que les ignorants. Ce sera une ère sans bouddhisme, sans religion. Les barbares mécréants détiendront le pouvoir absolu et persécuteront les prêtres. Le règne des athées ne durera que sept ans, sept mois et sept jours, puis ils seront massacrés à leur tour. »

Ainsi parlait Puth, un sage ermite du siècle dernier. Ces prédictions macabres pour un Cambodge considéré comme le grenier de l'Asie et sagement maintenu en dehors des guerres régionales étaient une raison de plus de sourire au « pays



Photo prise par Pascal Manoukian

1953, le prince Sianouk obtient l'indépendance de son pays et décide de conduire la nation khmère selon les principes de la neutralité. A cette époque, Pol Pot est étudiant et habite à la Cité universitaire de Paris. Dix ans après, en 1963, on le retrouve dans le maquis à la tête du PCK (Parti communiste du Kampuchéa). Khieu Samphan, qui sera son bras droit, l'y rejoindra en 1968, puis le prince Sianouk lui-même, après s'être fait renverser par le maréchal Lon

Nol, en 1970. Alors, lentement, le Cambodge glisse dans la guerre. Le régime est corrompu. Les Vietnamiens descendus tout droit de la piste Ho Chi Minh profitent de la faiblesse des dirigeants cambodgiens pour installer des sanctuaires dans les provinces de l'Est d'où ils opèrent sur le Sud-Vietnam. Dans le plus grand secret, Nixon ordonne le bombardement intensif de ces provinces par les B52 américains. Conséquences directes : plus de deux

millions de Cambodgiens se réfugient à Phnom Penh et les soldats vietcongs menacés par l'aviation américaine s'enfoncent plus profondément au Cambodge, embrasant un pays qui en trente ans de guerre d'Indochine avait réussi le miracle de se tenir en dehors du conflit. Dès lors, le Cambodge est un fruit mûr pour les Khmers rouges et le 15 avril 1975, avant même la chute de Saïgon, les troupes de Pol Pot investissent Phnomh Penh. Le Cambodge, rebaptisé Kampuchéa démocratique, ferme ses frontières. Elles ne se rouvriront qu'en janvier 1979, date à laquelle les troupes vietnamiennes chasseront Pol Pot. Entre-temps, le pays du sourire est devenu celui des larmes.

Pol Pot est premier ministre. Il est aussi secrétaire de l'Angkar, « l'organisation » qui régit désormais la vie de tout Cambodgien et à qui tout Cambodgien doit obéir sous peine de mort.

Phnomh Penh, la capitale, a été vidée de ses deux millions d'habitants en moins de deux jours. Ordre a été donné à tout citoyen de quitter la ville sur l'heure sans chercher à se regrouper en famille. Les soldats Khmers rouges dans leurs uniformes noirs se sont personnellement occupés de l'organisation des interminables colonnes de déportés. Officiellement, chacun réintégrera sa maison dans les trois jours. Il s'agit simplement d'éviter aux populations des villes d'éventuelles repréailles aériennes américaines.

En fait, les villes vont rester vides pendant plus de quatre ans. Car pour les Khmers rouges frustrés par plusieurs années de lutte en forêt loin des voitures et des néons, il existe désormais deux peuples : le nouveau, corrompu par des années de vie en ville, des individualistes méprisables, corvéables à merci ; et l'ancien, composé des paysans, les seuls dignes du nouveau Cambodge et chez qui l'Angkar se propose d'aller rééduquer les mauvais Cambodgiens. Car la grande idée des Khmers rouges est l'autosuffisance. Produire autant que l'on consomme. Vivre de riz et d'idéologie. Ne rien devoir à personne.

Une des premières mesures de l'Angkar va être d'abolir l'argent et l'économie de marché. Désormais, plus rien ne s'achète et plus rien ne se vend. On produit pour l'Angkar qui redistribue. Les gens du peuple nouveau doivent bien sûr travailler beaucoup plus pour se racheter par l'effort révolutionnaire.

Le travail pour les enfants comme pour les vieillards est forcé. Au début,

les journées sont de dix heures puis elles passent rapidement à dix-huit alors que la ration quotidienne de riz passe, elle, de 250 grammes pour un couple à 250 pour vingt personnes. Parallèlement, la famille est abolie. Les enfants sont enlevés à leurs parents et éduqués politiquement par des cadres de l'organisation. Interdiction est faite à tous de prier, d'enterrer les morts, de se déplacer ou d'afficher le moindre sentiment personnel sous peine d'être taxé d'individualisme et exécuté discrètement. L'autre grande idée des Khmers rouges est le pouvoir de la conscience politique. Grâce à elle, ils ont réussi à chasser les impérialistes du Cambodge en moins de temps qu'il n'en a fallu aux Vietnamiens pour libérer le Vietnam. Grâce à elle, ils réussirent donc à reconstruire le pays en se passant d'une élite de toute manière corrompue. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Les premiers sont de 1975, les seconds de 1979 : journalistes 300/5 ; dentistes 33/0 ; médecins 351/45 ; étudiants de l'enseignement supérieur 10612/440 ; professeurs de l'enseignement supérieur 725/11.

Dans leur folie sanguinaire, les Khmers rouges iront jusqu'à exécuter tous les porteurs de lunettes sous prétexte que seuls les intellectuels en ont besoin.

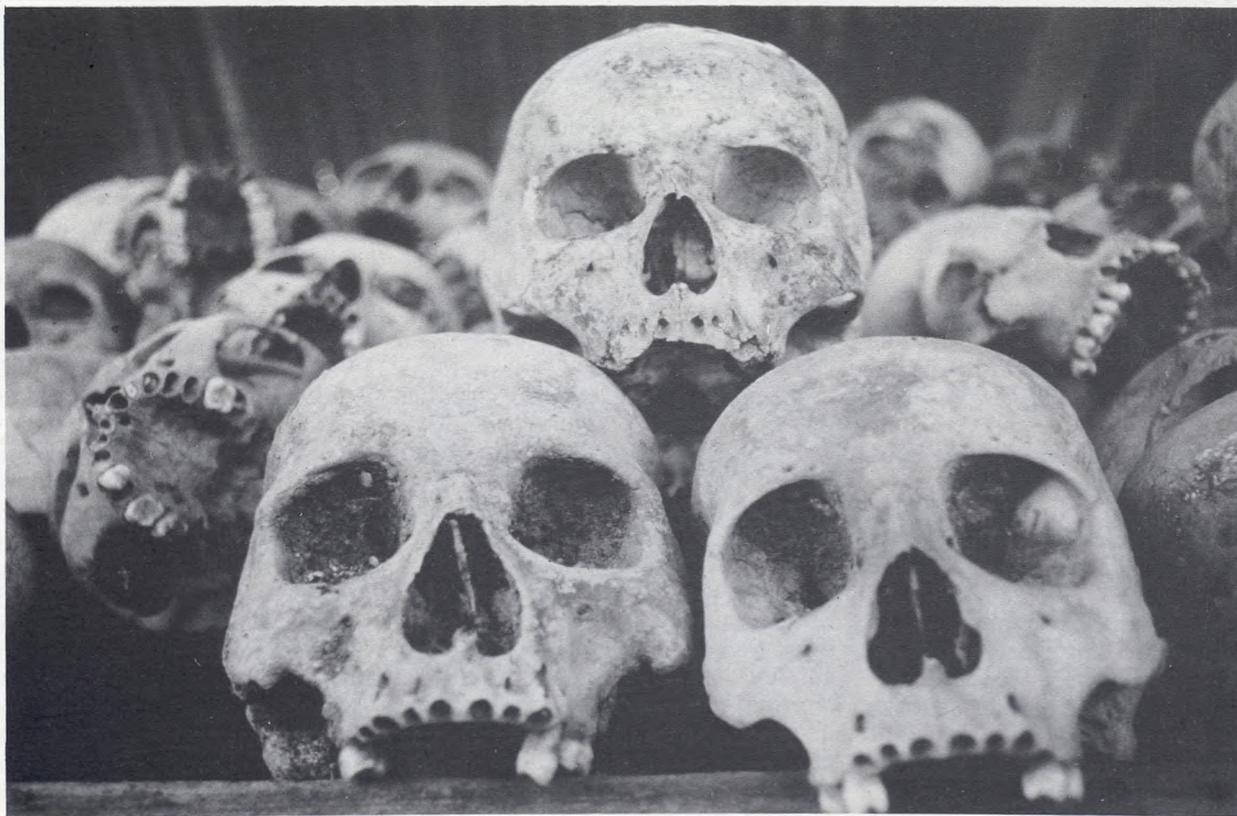
En prenant le pouvoir, les Khmers rouges soutenus par la Chine avaient reçu ce conseil de Chou En-Lai : « Le socialisme se construit doucement ». Mais Pol Pot n'écoutait déjà plus personne. « Le sang rouge écarlate, disait l'hymne Khmer rouge, arrose les villes et les plaines du Kampuchéa, notre patrie... Sang sublime des ouvriers et des paysans ». « Même s'il ne reste qu'un dixième de la population, nous construirons le Kampuchéa avec ceux-là », ajoutait Pol Pot. Les Vietnamiens, excédés par cette ancienne alliée devenue incontrôlable (6186 incidents de frontière entre les deux pays sous Pol Pot) l'arrêtèrent avant, et « libérèrent » le pays, qu'ils occupent toujours aujourd'hui. Trois millions de Khmers n'ont pas survécu à l'Angkar. Pour les trois millions de survivants, le Cambodge d'aujourd'hui, même contrôlé par le Vietnam (ennemi héréditaire), reste un paradis par rapport à l'enfer du Kampuchéa d'hier. Nombre d'entre eux avouent, discrètement avoir compris le sens de la prédiction de Puth : « Les corbeaux noirs répandront les fruits du lovea dans tout le pays ». Le lovea est un fruit vert plus petit qu'une prune. Il offre un aspect appétissant, mais quand on l'ouvre, il est rempli de pucerons. Beaucoup y voient illustré le caractère

utopique de l'idéologie communiste. Derrière les beaux principes et les promesses se cachent le meurtre et la misère. Et pour ceux-là, le Kampuchéa populaire pro-vietnamien est aussi vide d'espoir que celui des Khmers rouges. Pourtant, ils le supportent car la dernière partie de la prophétie de Puth ne s'est pas confirmée. Les corbeaux n'ont pas été exterminés. Au contraire, aujourd'hui, ils sont cinquante mille armés à la frontière, dans la jungle thaïlandaise. Cinquante mille Khmers rouges avec à leur tête... Pol Pot et Khien Samphan. Mieux encore, seuls les pays socialistes (plus l'Inde) ont reconnu le gouvernement pro-vietnamien d'aujourd'hui.

L'ONU, quant à elle, grâce notamment aux votes de la Chine, du Canada, des Etats-Unis, d'Israël, du Japon, de la RFA, du Royaume-Uni et de la Turquie, continue à ne reconnaître comme légitime que le gouvernement de l'ex-kampuchéa Khmer rouge. La France a préféré s'abstenir. Talaat Pacha a son mausolée sur la « Colline de la liberté ». Pol Pot, lui, a son représentant à l'ONU.

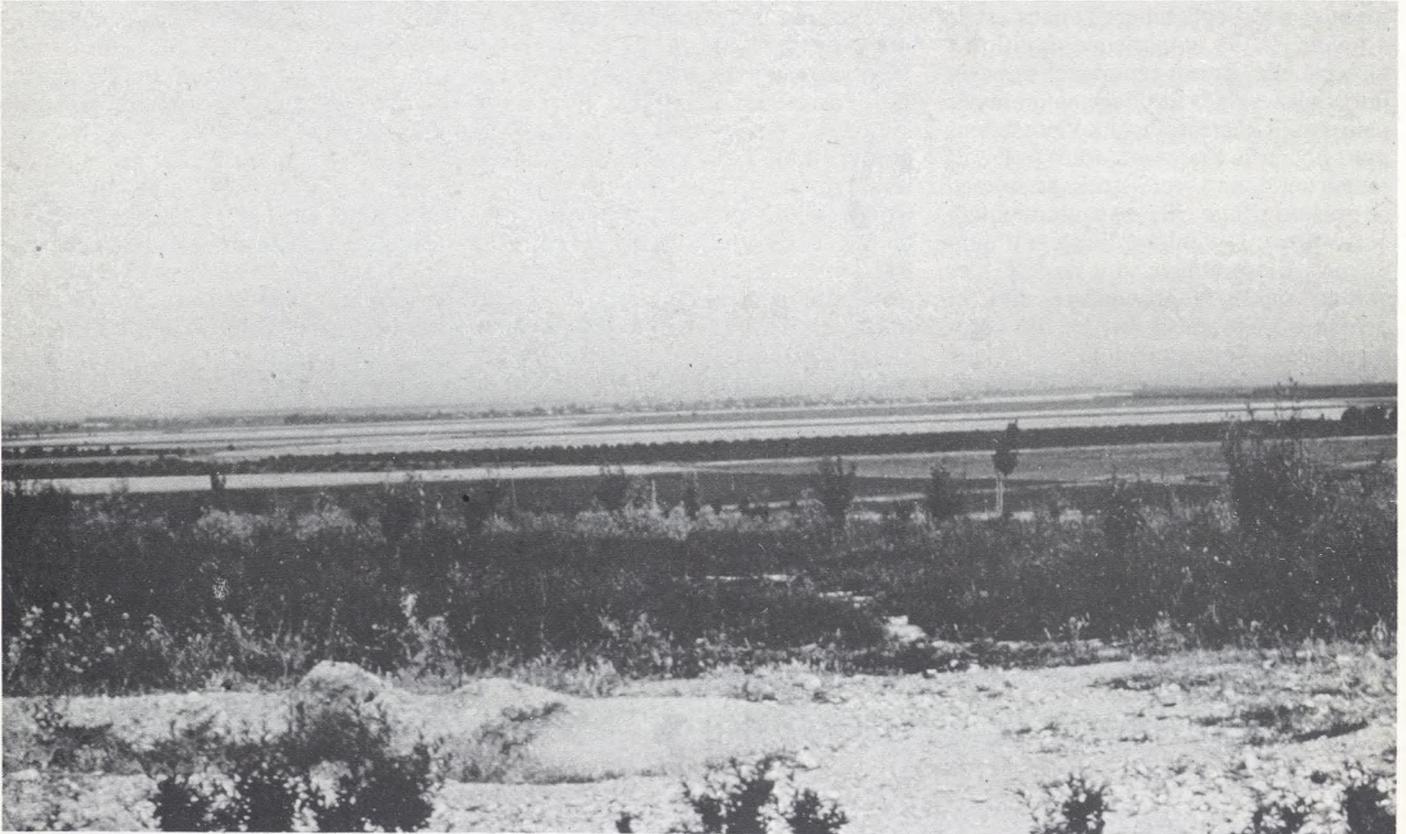
Les Arméniens n'ont rien à envier aux Cambodgiens.

Pascal MANOUKIAN



DES COMBATS HÉROÏQUES ET UN EXEMPLE D'UNION

LA VICTOIRE DE SARDARABAD



La plaine de Sardarabad (Photo CRDA)

Du 22 au 29 mai 1918 s'est déroulé dans la plaine d'Ararat une bataille qui devait, comme quinze siècles plus tôt à Avarair, assurer la survie de l'Arménie, et aussi permettre de rétablir une indépendance perdue depuis cinq siècles.

L'abandon, après la révolution d'Octobre, du front du Caucase par les armées russes qui occupaient l'Arménie occidentale depuis 1915, devait offrir une occasion inespérée au ministre de la Guerre ottoman, Enver pacha, de réaliser son rêve avorté du début de la guerre : occuper l'ensemble du Caucase, soulever les populations musulmanes de l'Empire russe et se frayer la voie vers l'Asie centrale « turque ».

Après avoir rompu la trêve conclue en décembre 1918 avec l'état-major de l'armée du caucase, les Turcs s'emparèrent en février et en mars d'Erzindjan et d'Erzeroum sans rencontrer beaucoup de résistance de la part des troupes arméniennes et géorgiennes levées en hâte, mal préparées et évoluant dans un environnement hostile.

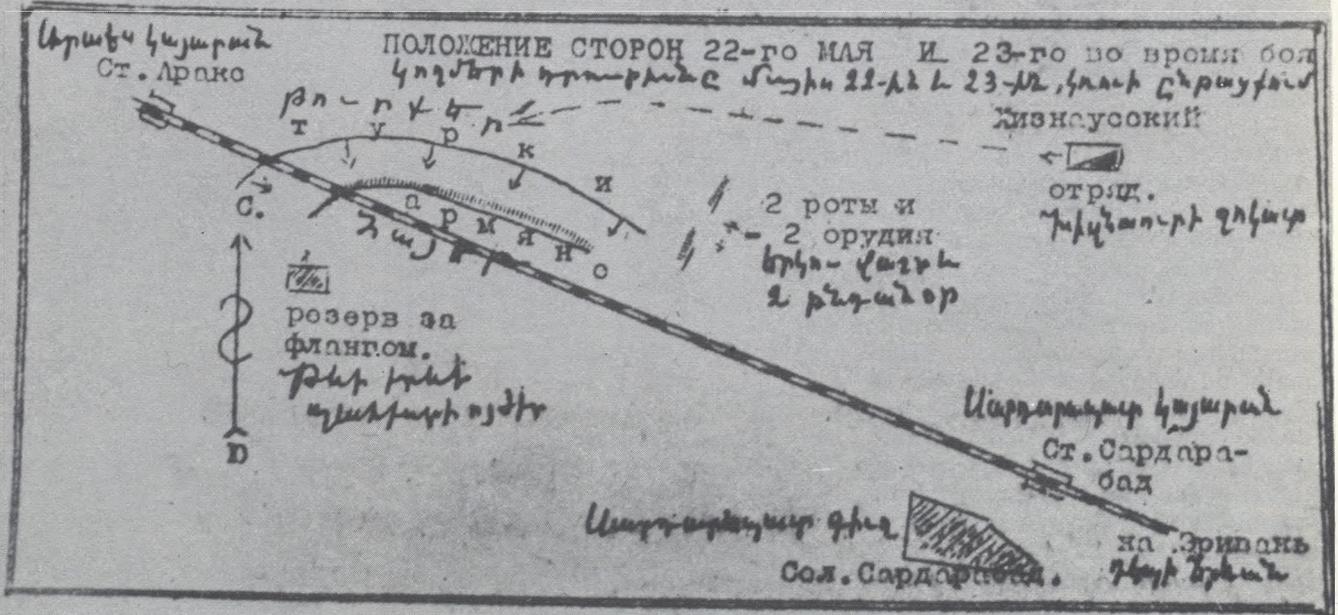
Le 23 avril, l'abandon de la forteresse de Kars qui, aux dires des experts qui l'ont visitée huit jours auparavant, aurait pu tenir un mois, démoralise les troupes arméniennes, persuadées qu'elles ont été trahies par Tchkhenskeli, président du gouvernement transcaucasien. En effet, sur l'ordre de ce dernier,

le général géorgien Odichelidzé, nouveau commandant du front du Caucase, ordonne la retraite des forces arméniennes sur la rivière Arpa-Tchai (Akhourian), ancienne frontière russo-turque de 1877, en espérant que, conformément aux dispositions du traité de Brest-Litvosk, les Turcs ne la dépasseront pas.

Or, pendant que les pourparlers de paix reprennent le 11 mai à Batoum entre les délégations transcaucasienne et turque, et en dépit de l'opposition des délégués allemands, les Turcs présentent un ultimatum exigeant l'évacuation d'Alexandropol dans les six heures qui suivent, et sans même attendre la réponse, bombardent la ville. Alors,

ՄԱՅԻՍ 23, 1918 թ.

Հագիւ լոյսը բացուել էր որ բոլորս ոտքի էինք եւ արեւի առա
ճատադայթներէ հետ, ամբողջ ճակատի վրայ, սկսուեց հրազէնն
կռիւ: Կրակում էր հրետանին, երբեմն ճարճատում էր զնդացի



Carte schématique de la bataille

c'est la panique et les milliers de réfugiés qui ont quitté les régions occupées par les Turcs s'élancent en désordre sur les routes menant à Everan et à Karakilis, si bien que la retraite des forces arméniennes se fait en pleine confusion. Après la défaillance des troupes géorgiennes dans les secteurs d'Ardahan et de Batoum, la guerre se réduit en fait à une guerre arméno-turque. Dorénavant, trois divisions arméniennes incomplètes, totalisant environ 20 000 combattants aux ordres du général Thomas Nazarbekian, vont être opposées à six divisions turques aguerries, fortes de 1 100 officiers et 24 000 soldats, aux ordres de Mehmet Vehib pacha.

Le 15 mai, après l'abandon d'Alexandropol, Nazarbekian établit son Q.G. à Karakilis (Kirovakan d'aujourd'hui) et décide de défendre trois routes stratégiques : celles qui mènent à Everan, Tiflis et Kazakh. Les 1^{re} et 2^e brigades d'infanterie et le 1^{er} régiment de cavalerie devaient se replier sur Everan pour renforcer la 2^e division stationnée dans cette zone sous les ordres du général Mouvès Silikian. La 1^{re} division (géné-



Combattants de Sardarabad : à gauche Grigor Margarian, à droite un inconnu (Photo Musée d'Histoire d'Erevan)

ral Arechev), les 7^e et 8^e R.I. devaient couvrir Karakilis et la route Karakilis-Dilidjan. La 3^e division de volontaires d'Andranik, transformée en brigade spéciale, devait protéger la route Akhalkalak-Vorontsovka (Kalinino) pour couvrir le flanc nord de la 17^e division.

Pour réaliser son plan politico-stratégique, Enver nomma à la tête des forces opérant sur le front arménien le général Yakoub Chevki pacha. Celui-ci forma trois groupes d'armées : la 5^e division du Caucase qui devait s'emparer de Vorontsovka afin d'atteindre la région de Bortchalou, au sud de Tiflis et, avec l'aide d'une partie de la 11^e division, se diriger vers Kazakh ; la 11^e division du Caucase, commandée par le colonel Kiazim bey, qui devait avancer le long de la route Hamamlou (Spitak) - Karakilis - Dilidjan - Kazakh pour atteindre Elizavetpol (Kirovabad). (Ces deux groupes devaient neutraliser Tiflis et marcher ensuite sur Bakou, leur objectif principal) ; enfin des éléments de la 9^e division du Caucase qui devaient, après la prise d'Hamamlou, se

diriger sur Erevan par Bach-Abaran et Achtarak, et la 36^e division du Caucase, de Djemal Djevid bey, qui devait avancer le long de la voie ferrée Alexandropol-Erevan, et occuper cette dernière ville en la prenant en tenaille avec la 9^e division.

Cette dispersion des forces turques qui comptaient briser facilement la résistance qui leur serait opposée et atteindre rapidement leurs objectifs principaux, Bakou et le nord de la Perse, permirent aux Arméniens de sauver Erevan, leur future capitale. Sur cette ville, les Turcs avaient concentré environ 6 000 soldats, 1 500 cavaliers kurdes, des bandes d'irréguliers musulmans et 40 canons. Pour leur faire face, Silikian disposait des 5^e et 6^e régiments de tirailleurs, d'une brigade de cavalerie, du régiment d'Igdir, d'une compagnie de garde frontière, d'un détachement de volontaires, d'une compagnie d'état-major du régiment de la cavalerie de Zeïtoun et des formations de partisans de Mourad, Mouro, Makedon et Pandoukht, en tout 5 500 hommes avec 10 canons. (Il faut noter à ce propos qu'il est difficile d'indiquer avec précision les effectifs dont Silikian disposait pour la bataille qui allait s'engager. Les diverses sources consultées s'avérant contradictoires, il est encore préférable de s'en tenir aux chiffres avancés par Nazarbekian dans sa lettre adressée en octobre 1929 aux autorités arméniennes et conservée au archives de la RSSA ... fonds Nazarbekian, Dr 18 2/2.)

Les 5^e et 12^e divisions territoriales turques, qui avaient pour mission de pénétrer en Perse, se tenaient sur la rive droite de l'Araxe, prêtes à franchir le fleuve pour venir, en cas de nécessité, appuyer la 36^e division. Pour parer à cette menace, Silikian fit sauter les ponts de Markara et de Karakala. Au sud d'Erevan, les musulmans de la région de Charour étaient tenus en échec par le groupe de combat du capitaine Bagdassarian.

Le 21 mai, les Turcs s'emparent du village et de la station ferroviaire de Sardarabad, à 35 km à l'ouest d'Erevan. Ils menacent Etchmiadzine et la panique s'empare de la ville qu'il est question d'abandonner. Mais, opposée à l'évacuation, Aram (Manoukian), président du conseil national local, et Silikian, encore hésitant la veille, décident de défendre Erevan à tout prix. Installés à Etchmiadzine, Silikian et son chef d'état-major, le colonel Velikov, dressent le plan des opérations : sur le front



S. Issahakian (Musée d'Histoire d'Erevan)

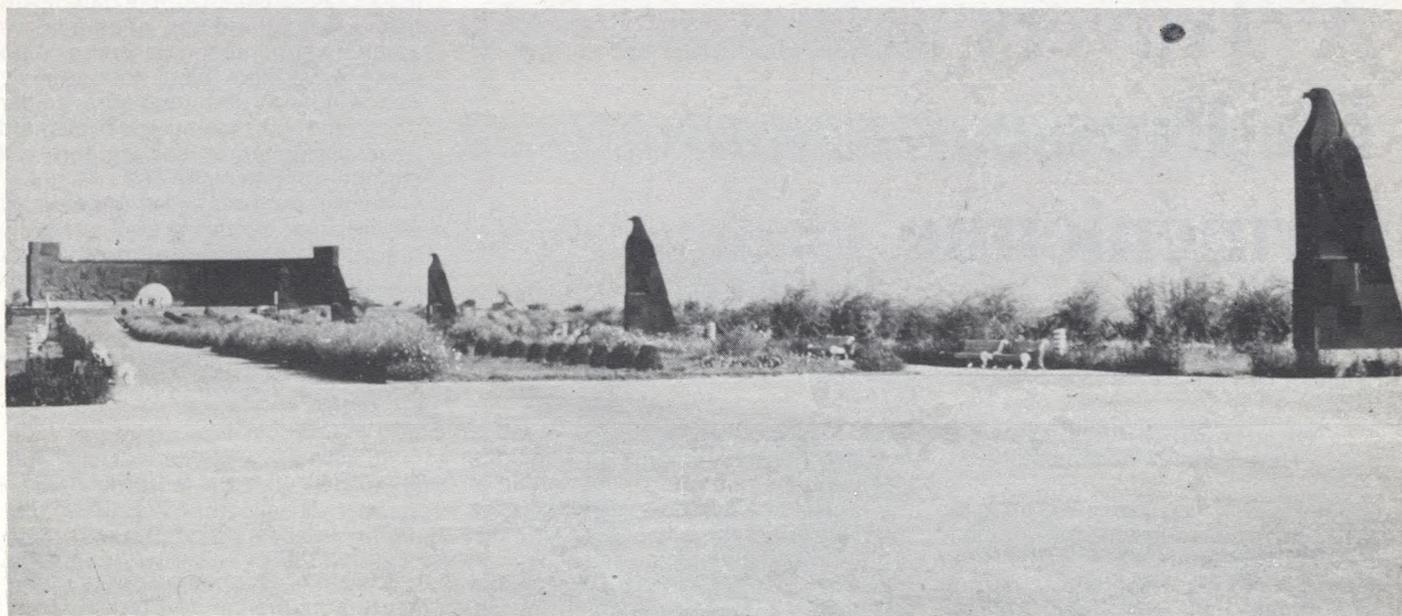
Le capitaine Alexandre Mirzoyan
(Musée d'Histoire d'Erevan)



S. Khatchatrian (Musée d'Histoire d'Erevan)

Le colonel Perekrestov
(Musée d'Histoire d'Erevan)





Le monument commémoratif de la bataille (Photo CRDA)

même, le commandement est assuré par le général Daniel Bek Piroumian, avec comme chef d'état-major le capitaine Chnéour, un officier russe d'origine alsacienne. Le 22 mai, deux compagnies du 5^e R.I. du colonel Pavel Bek Piroumian (neveu de Daniel Bek) composées en majorité de vaillants soldats du Karabagh, que l'archevêque Gareguine Hovsepian a baptisés les « immortels », les cavaliers de Zeïtoun, le 6^e R.I. du colonel Doloukhanian, les volontaires du colonel Perekrestov, les groupes de partisans ainsi que les deux batteries d'Iguitchanian et de Sakeliari, contre-attaquent à partir des villages de Kerpalou (Archalouïs) et de Kamichlou (Armavir) et anéantissent l'ennemi à Guetcherlou (Egheknoute). Poursuivant leur avance, les Arméniens entrent dans la soirée à Sardarabad. Les Turcs battent en retraite mais, profitant de ce qu'ils ne sont pas poursuivis en profondeur, ils se retranchent sur les hauteurs de Toulki-tappa (cote 440) et de Zimi Ghir (cote 450) à quelques kilomètres de la station d'Araxe. Malgré plusieurs attaques à la baïonnette qui leur coûtent des pertes sensibles, les Arméniens ne parviennent pas à les déloger. Après cet échec, Silikian décide de contourner les positions adverses ; il forme, sous les ordres du jeune capitaine Garo Hassan-Pachayan, d'Akhaltikh, un groupe de choc comprenant 600 fantassins, 200 cavaliers et quatre canons, le tout prélevé sur les régiments d'Erzindjan et de Makou, tenus en réserve au village de Khiznaous, et lui donne pour mission de

tourner l'aile gauche des Turcs. Partis à l'aube du 27 mai, les hommes de Hassan-Pachayan ouvrent dans l'après-midi le feu sur les arrières des Turcs qui, surpris par la manœuvre, attaqués simultanément de front par les compagnies du 5^e R.I. et les partisans de Pandoukht, s'enfuient vers Alexandropol, laissant de nombreux morts et blessés sur le terrain. La victoire est complète.

Le 29 mai, les troupes arméniennes occupent les stations d'Alagiaz et de Karabouroun, puis le village de Vérintalinn, et veulent marcher sur Alexandropol, mais elles reçoivent de Nazarbekian — qui a accepté le cessez-le-feu proposé par le commandant turc — l'ordre d'arrêter les combats. Cette décision emplit les combattants arméniens d'amertume.

En même temps que celle de Sardarabad se déroulaient les batailles de Bach-Araban (Aparan) et Karakilis.

Le 22 mai, après l'occupation de Bach-Abaran par les Turcs, Dro, qui commande sur cette partie du front, se replie sur Ali-Kotchak (Kotchak). Renforcé par le 6^e R.I. et des batteries d'artillerie prélevées sur le front de Sardarabad, il repousse les Turcs et, le 29 mai, occupe Hamamlou.

Le 20 mai, les Turcs se sont emparés de Karakilis. Les Arméniens se replient sur Dilidjan où Nazarbekian a installé son Q.G. puis, par une vigoureuse contre-offensive au cours de laquelle se distinguent en particulier le colonel Nicolas Korganian et ses cavaliers, reprennent cette ville le 25 mai mais ne

peuvent s'y maintenir faute de renforts.

L'appel à Andranik, qui s'est cantonné avec ses 3 000 partisans au village de Dsegh, reste sans effet. Son attitude au cours de cette bataille a été ambiguë. D'aucuns, comme V.B. Eghiazarov de Nork — lequel se trouvait sur le terrain —, lui reprochent son refus de participer au combat en un moment crucial : « II (Andranik) menait sa propre guerre ». D'autres font valoir qu'il reçut cet appel trop tard.

Les pertes dans les trois batailles s'élevèrent à 7 000 tués et blessés pour les Turcs et à 5 000 pour les Arméniens.

La résistance héroïque sur les trois champs de bataille, comme plus tard à Bakou qui ne tombera que le 15 septembre, a sans aucun doute assuré l'indépendance de l'Arménie dans sa partie orientale, et donc par la suite l'existence de l'Arménie soviétique même. Rappelons qu'à l'issue de la guerre, la Géorgie et l'Azerbaïdjan obtiendront leur indépendance en se mettant respectivement sous les protectorats allemand et turc.

Aux héroïques combats de Sardarabad ont participé, aux côtés de l'armée régulière, des volontaires, des fedayin, des hommes de tous les partis, sans oublier des représentants du clergé. L'exemplaire sacrifice de tous doit guider les Arméniens sur la voie de l'union qui reste si nécessaire pour atteindre l'objectif commun d'une Arménie intégrale.

Serge AFANASYAN

A Travers La Presse Arménienne

— THE ARMENIAN REPORTER —
New York, 29 décembre

Sous le titre « les nazis, les Turcs, les Juifs, les Arméniens et le terrorisme », le journal reproduit un article du *Detroit Jewish News* du 9 septembre dernier dans lequel on lit notamment : « N'eussent été les massacres d'Arméniens, jamais Adolf Hitler n'aurait tenté de réaliser son rêve d'une Europe *Judenrein* (débarassée des Juifs). » Et l'auteur de l'article de poursuivre : « Le désir des Arméniens de voir leur nation réunie autour du mont Aarat est de même nature que celui des Juifs à l'époque où, pour leur nation, la restauration de la Terre promise n'était qu'un rêve lointain ». Mais « de même que les Juifs américains, les Arméniens (aux Etats-Unis) se sont fondus dans le tissu américain et, de même que relativement peu de Juifs américains désirent aller s'installer en Israël, il est probable que peu d'Arméniens américains seraient désireux de couper leurs racines en Amérique. Cependant, il y a au Moyen-Orient des milliers et des milliers d'Arméniens qui ne s'y sont jamais fixés de façon permanente, qui ont toujours subi l'arbitraire et les vexations que toute minorité subit dans cette région du monde, et qui rêvent d'une Arménie libre et indépendante ».

— THE ARMENIAN REPORTER —
New York, 5 janvier

Les restrictions à l'enseignement de l'arménien et de l'histoire de l'Eglise imposées par les autorités islamiques d'Iran continuent en dépit des efforts déployés par les dirigeants de la communauté.

Selon les directives du ministère de l'éducation, les écoles vont devoir appliquer des programmes fixés par lui. En outre, l'histoire de l'Eglise arménienne devra être enseignée en persan. La langue arménienne ne pourra faire l'objet que de deux heures de cours par semaine, ces deux heures remplaçant l'enseignement du Coran dispensé

dans les autres écoles. Dans le cas où les parents désireraient un enseignement supplémentaire de l'arménien en dehors des heures normales de classe, une autorisation spéciale devra être obtenue du ministère.

« Depuis l'installation du régime intégriste de Khomeiny, poursuit le journal, la communauté arménienne, estimée à plus de 250 000 personnes, a subi une série croissante de restrictions sur le régime des écoles, lesquelles sont considérées comme le principal facteur de cohésion de cette communauté... Il semble que le gouvernement de l'ayatollah Khomeiny ait l'intention d'ôter à la communauté tous les privilèges dont elle jouissait sous le règne du défunt chah ».

— ASBAREZ —
Los Angeles, 6 janvier

Le journal publie, sous le sur-titre « Page d'histoire » et le titre « Notre dernière entrevue avec Talaat pacha », un long extrait des souvenirs d'Armen Garo. L'épisode relaté a trait aux négociations qui, au début de 1914, entourèrent et suivirent l'arrivée des inspecteurs européens qui devaient surveiller dans les provinces arméniennes la réalisation des réformes promises. On sait que la guerre empêcha la réalisation des dispositions prévues.

Il est question ici du choix des délégués arméniens qui, en même temps que des délégués turcs, devaient accompagner les inspecteurs en Arménie. Ce texte illustre bien le caractère particulièrement énergique d'Armen Garo, la nature de ses rapports avec Talaat et, ce qui n'a rien de surprenant, la ruse et la détermination de ce dernier dans la poursuite de sa politique et du programme qu'il avait arrêté.

— THE ARMENIAN REPORTER —
New York, 2 février

Sous le titre « La poétesse Sylvia Kapoutikian appuie les revendications arméniennes sur la Turquie orientale »,

le journal publie un article daté d'Athènes : « Au cours d'une visite à la communauté arménienne de Grèce, la poétesse soviétique bien connue Sylvia Kapoutikian a fait plusieurs déclarations tendant à appuyer les revendications arméniennes sur les territoires situés actuellement dans l'est de la Turquie et a affirmé : « les Arméniens ne renonceront jamais à ces revendications. » Elle a parlé en outre du rôle joué par Etchmiadzine dans l'histoire nationale et a appelé tous les Arméniens à soutenir le Saint Siège, affirmant notamment : « Etchmiadzine est éternelle, les parties politiques sont passagers ».

— THE ARMENIAN REPORTER —
New York, 23 février

Le journal publie un long reportage d'Edward K. Boghosian sur la communauté arménienne de France. On y lit entre autre que, selon l'opinion unanime, sans le terrorisme, « personne n'aurait jamais parlé des Arméniens et les partis traditionnels auraient poursuivi leurs luttes fratricides et leurs efforts en vue de dominer les communautés, exactement comme si c'était là leur objectif principal. Ils (les Arméniens de France) se rendent compte aussi que si l'impact obtenu par les procès publics où les doléances arméniennes ont eu à maintes reprises l'occasion de s'exprimer n'est pas sagement exploité par les organisations politiques, l'effet de cet impact ne tardera pas à se perdre. »

A propos du Dachnaksoutioun, Boghosian écrit que c'est le seul parti fonctionnant réellement en France, les autres n'existant en fait que sur le papier. Toutefois, ajoute-t-il, les récents événements et l'émergence du MNA semblent avoir détourné l'attention loin des dachnaks eux-mêmes, dont on parle fort peu. La FRA, « en dépit d'un afflux de nouveaux venus, n'a même pas été capable de continuer à publier un hebdomadaire et, mise à part la diffusion de déclarations destinée à la presse française chaque fois que se produit un acte de terrorisme, le parti ne fait à peu près rien ».

Une part substantielle de l'article est d'autre part consacrée à l'Eglise. « On discerne, affirme Boghosian, un net ressentiment contre l'Eglise arménienne de France, en particulier contre sa direction, qui n'a su ni rester en harmonie avec les changements intervenus dans les aspirations des Arméniens en général ni devenir un point de ralliement comme cela a traditionnellement été le rôle de l'Eglise au cours des siècles. Détail fréquemment remarqué pendant le procès (des quatre) : l'absence visible

d'ecclésiastiques arméniens qui ne sont apparus ni comme spectateurs ni comme témoins alors qu'un pasteur protestant et un prêtre catholique arméniens sont venus témoigner en faveur des accusés. Un autre protestant, laïc celui-là, Hrant Guzelian, a courageusement témoigné, racontant au tribunal les épreuves subies à Istanbul où il a été arrêté, détenu et torturé. Les critiques ont visé en particulier le défunt archevêque Sérovpé Manoukian, décédé après la fin du procès. On l'accuse de n'avoir pratiquement rien fait pour conduire son troupeau. En fait, le défunt prélat était opportunément en visite dans d'autres régions de France pendant le procès et il n'a regagné Paris que le lendemain du verdict. On dit qu'il voulait surtout éviter les journalistes français qui cherchaient, en interviewant des dirigeants civils et religieux arméniens, à obtenir des commentaires sur le procès ».

— THE ARMENIAN REPORTER —

New York, 1^{er} mars

Le journal consacre une page entière à une étude sur les falsifications turques de l'histoire, étude dans laquelle John Kirakossian, historien et ministre des Affaires étrangères de la RSSA, expose la mauvaise foi, les distorsions et les mensonges auxquels se livrent les dirigeants d'Ankara et leurs représentants en ce qui concerne le génocide arménien.

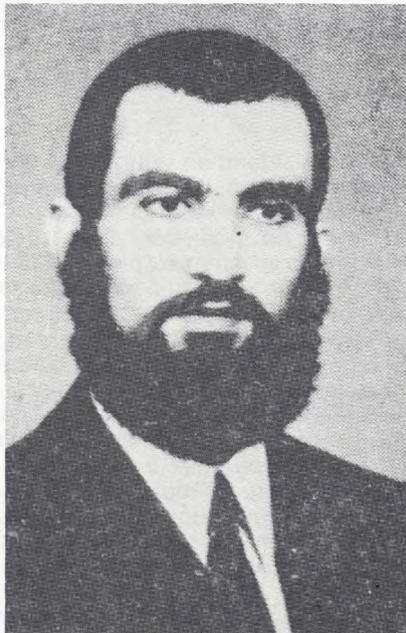
La brève introduction qui précède le texte retient particulièrement l'attention. On peut y lire ceci : « Le Pr Kirakossian, qui est l'auteur de nombreux livres sur cette période (de la Première Guerre mondiale), est considéré comme une autorité en la matière. Bien que les dirigeants arméniens soviétiques aient démenti les assertions selon lesquelles la série d'articles du Pr Kirakossian reflète une politique nouvelle de la part de l'Union Soviétique vis-à-vis de la Turquie et en particulier en ce qui concerne la question arméno-turque, on a des raisons de croire que ces articles ne paraissent pas par pure coïncidence avec le développement du terrorisme arménien visant des diplomates et des objectifs turcs en Europe, aux Etats-Unis et au Canada ».

— THE ARMENIAN REPORTER —

New York, 1^{er} mars

Dans sa première page, le journal consacre un encadré aux protestations turques qui ont suivi la libération pour raisons médicales, le 31 janvier, le Gourguen Yanikian, qui avait, le 27 janvier 1973, à soixante-dix-huit ans, abattu deux diplomates turcs à Los Angeles et avait été condamné à la prison à vie.

Parouir Airikian libéré



L'histoire de Parouir Airikian est celle d'un patriote arménien qui a passé quinze ans de sa vie dans les camps du goulag pour avoir milité pour l'indépendance de l'Arménie sans jamais entraver les lois de la constitution soviétique.

Né en 1949, il est un des fondateurs du Parti d'Unité Nationale fondé en 1966 et dont il devient le secrétaire général dès 1968. Moins d'un an plus tard, alors qu'il était étudiant à l'institut Polytechnique d'Erevan, le KGB l'arrête une première fois pour avoir diffusé avec quatre autres étudiants le programme du P.U.N. (cf. Résistance n° 3) ainsi que des

tracts demandant la réunification de l'Arménie soviétique et de l'Arménie turque. On lui reprochait également d'avoir tenu pendant les cours à l'Institut des propos dirigés contre le chauvinisme russe. Il fut condamné en 1970 à quatre années de détention à régime sévère qu'il purgea dans les camps de Mordovie.

En avril 1973 il est autorisé à retourner en Arménie sous un régime dit de « surveillance administrative ». Dix mois plus tard, en février 1973, il fut de nouveau arrêté pour « infraction au régime de surveillance » parce qu'il avait cinq minutes de retard lors d'un pointage auprès des autorités policières. A la suite de cela il fut condamné en novembre 1974 à sept années de camp à régime sévère et trois ans d'exil en vertu de l'article 65-2 du Code Pénal de la RSS d'Arménie.

En février 1980, alors que sa peine arrivait à expiration, il fut accusé d'avoir corrompu son chef d'atelier, un employé libre d'une entreprise qui utilisait la main d'œuvre du camp 35, « accusation absolument absurde » écrivait à l'époque le Groupe Helsinki, « car Airikian était soumis à un régime particulièrement strict qui ne laisse au détenu ni argent ni objet quelconque ».

Sa libération qui intervient avec quelques années de retard par rapport à sa condamnation officielle, est pour nous l'occasion de ne pas oublier ceux qui en Arménie soviétique subissent l'oppression la plus arbitraire dans l'indifférence totale de la diaspora.

« Il est impossible, lit-on dans un communiqué du gouvernement d'Ankara, d'interpréter la libération de Yanikian dans le contexte des positions prises par les Etats-Unis au sujet du terrorisme international. »

— HAY BAYKAR —

Paris, 15 mars

Le bi-mensuel consacre un long texte

à la disparition de Yanikian. « Celui qui symbolisera à tout jamais la résurgence de la lutte armée arménienne, annonçait-il en sous-titre, s'est éteint le 27 janvier 1984 à Los Angeles. »

Le journal, qui donne également le texte d'un communiqué du MNA sur la mort de Yanikian, conclut ainsi son article : « les symboles ne meurent jamais. Il ne s'éteindra jamais dans la mémoire de notre peuple. »

Nouvelles d'Arménie Soviétique

LA PROTECTION DES RESSOURCES NATURELLES DU LAC SEVAN

Un nouveau schéma de protection et d'utilisation rationnelle du lac Sévan a été mis au point.

Dans les années 30 et 40 les eaux du Sévan ont permis d'irriguer la vallée d'Ararat où des siècles durant, les terres stériles souffraient de la chaleur. La construction de la cascade Sévan-Razdan, comprenant six centrales hydro-électriques, a transformé l'économie et l'agriculture de la RSS d'Arménie. Mais le lac même traversait une période difficile : son niveau s'est considérablement abaissé, un préjudice a été causé aux frayères.

Afin de sauver cette perle de montagne, les eaux de l'Arpa ont été transfé-

rées, à l'aide d'un tunnel de 50 km creusé dans la montagne, dans le Sévan (250 millions de m³ d'eau par an). Cela a permis de stabiliser, dans quelque mesure, le niveau existant du lac.

« Mais cette mesure, ne résout pas, à elle seule, tous les problèmes du Sévan, dit Boris Chtépa, vice-ministre des travaux d'amélioration et d'aménagement des eaux. » Le nouveau schéma se caractérise par le fait qu'il marie étroitement les intérêts de l'écologie et ceux de l'économie. En le mettant au point, on a étudié tout l'énorme bassin du Sévan. Afin d'augmenter les ressources du lac en eau on étudie la possibilité d'y amener une partie du débit du Vorotan, de l'Agstev et d'autres cours d'eau. D'une part, cela permettra de stabiliser le niveau à un certain repère et, d'autre part, de mettre à profit la situation à une haute altitude du lac pour pro-

duire de l'énergie électrique fournie aujourd'hui par sept centrales de la cascade Sévan-Razdan.

Afin de rétablir les ressources en poisson de cette ancienne retenue d'eau, les spécialistes ont envisagé de créer de aleviniers, des frayères artificielles de truites, ainsi que de moderniser les usines piscicoles. Les effluents ne sont plus déversés dans le lac.

A la fin du siècle, l'utilisation de l'eau du Sévan à des fins énergétiques diminuera. Le lac servira principalement à fournir de l'eau potable et à irriguer les champs.

HOMMAGE AUX COMPATRIOTES

Un obélisque à la mémoire des combattants arméniens tombés pendant la Seconde Guerre mondiale a été solennellement inauguré dans le village de Tandzatap du district de Goris. Quarante-vingt-dix des 170 habitants du village mobilisés ne sont pas rentrés.

Des militants du parti et des soviets du district, des parents des héros, des habitants du village ont assisté au meeting organisé à l'occasion de l'inauguration du monument. Les interventions de M. Vardanian, habitante du village, qui a perdu cinq frères à la guerre, et de Kh. Minassian qui en a perdu trois, ont été particulièrement émouvantes.

Des fleurs ont été déposées au pied de l'obélisque et il a été décidé d'y planter une allée à la mémoire des héros.

AUTEUR DES MÉLODIES CHARMANTES

On a récemment célébré le centenaire de la naissance du compositeur Romanos Mélikian.

A l'âge de dix-sept ans, Mélikian créa son premier chœur. Plus tard à Moscou, il devient directeur du chant choral de l'institut Lazarev.

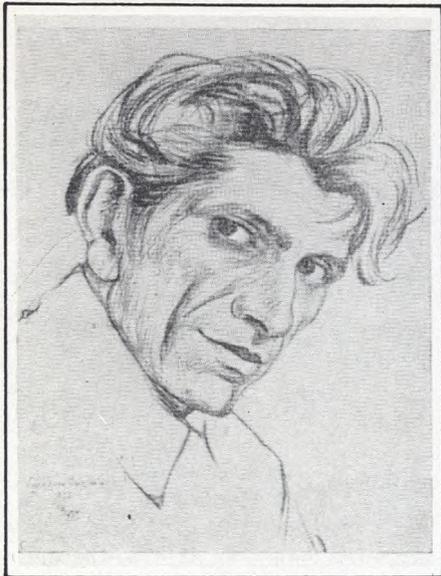
Une fois le pouvoir soviétique établi en Arménie, Mélikian se fixe à Erevan où il s'attache à créer un studio de musique qui sera à l'origine du premier conservatoire arménien, qui a commencé à fonctionner en 1923.

Ensuite, Mélikian s'est consacré à la création de l'art amateur, à la popularisation et au développement de la culture chorale. En même temps, il prend une part active à la création d'une maison d'édition musicale, devient le premier directeur artistique de l'Opéra, organise des expéditions pour collecter des chansons populaires.

Romanos Mélikian avait foi dans

Le lac Sévan





R. Melikian

l'avenir de la musique arménienne. Servir l'art de son peuple était pour lui un devoir sacré sans lequel la vie perdait tout son sens.

CONSCRÉES AU THÉÂTRE CINQUANTE ANNÉES

Depuis cinquante ans, le nom de David Pogossian est lié au théâtre d'Opéra et de ballet Spendiarian. Pendant ce temps, il a créé avec maestria plus de 60 rôles — toute une galerie de caractères humains, de portraits musicaux et dramatiques. En témoigne même une simple énumération des parties de son répertoire : Nadir-chah (*Almast*), Simon (*Loussabatsine*), Le Meunier (*Russalka*), Basile (*Le Barbier de Séville*), Méphistophélès (*Faust*), et Or-or-aga (*Kariné*).

Depuis plus de vingt ans, D. Pogossian, artiste du peuple de la République, enseigne le chant au conservatoire. Nombre de ses élèves sont devenus solistes du théâtre d'opéra et de ballet Spendiarian et d'autres opéras du pays.

LE MANUSCRIT EST REVENU DANS SA PATRIE

Le Maténadaran Mesrop Machtots a reçu à titre de don un autre manuscrit de l'évangile qui pendant deux cent cinquante ans, a été considéré comme la propriété des Mourades vivant en Arménie Occidentale. L'Évangile est illustré de magnifiques miniatures ressemblant à des œuvres de l'école du Vaspourakan. Par la suite, le manuscrit a partagé le sort des personnes qui l'ont créé et

conservé, et il a visité de nombreux pays...

Pendant quarante-cinq ans il s'est trouvé aux États-Unis, chez Manouk Markarian. Récemment, celui-ci est venu en Arménie soviétique et a remis solennellement le manuscrit au musée.

Encore un monument revenu dans sa patrie, où il a trouvé place à côté des milliers d'autres manuscrits du Maténadaran.

LES ARCHÉOLOGUES AU TRAVAIL

Une expédition archéologique d'Erevan a effectué l'année dernière un important travail en vue d'étudier des monuments médiévaux du district d'Idjevan. D'anciennes implantations à Berkaber, à proximité des villages Sarijioukh, Tsaka Ekhtsi, Khodzor et Sari-

bek ont été examinées. Au cours des fouilles, on a découvert de nombreuses ruines de logis en brique brute et en pierre, des serpes, des couteaux, des pointes de flèches en fer, etc. Les objets datent des XII-XIV^e siècles.

Les fouilles dans la forteresse Devitchia, à 15 km d'Idjevan, sont d'un grand intérêt scientifique. La forteresse a joué un rôle important aux XII-XIII^e siècles. Outre la piscine, une chapelle en forme de croix, des installations avec des voûtes à arcs coniques, dix-sept tours s'y sont conservés. Les puissants remparts de la forteresse ainsi que le rocher vertical sur lequel elle se dresse ont servi d'abri sûr à de nombreuses générations de féodaux. De l'avis des savants, les trésors appartenant aux Kiourékian, aux Zakhariades, etc. y étaient également conservés.

(APN)

COMMUNIQUE

L'Association pour le Développement Culturel et Artistique des Jeunes d'origine arménienne de France — la JAF — organisera son VIII^e Festival d'Art et de Culture les 1^{er}, 2, 3 et 4 novembre 1984 à Paris.

Le Festival sera dédié au 100^e anniversaire de la naissance du poète arménien Daniel Varoujan et au 150^e anniversaire de la naissance du peintre français Edgar Degas. Des personnalités françaises et arméniennes du monde artistique et culturel prêteront leur concours en formant le comité de patronage qui sera placé sous la présidence du peintre Jean Carzou, membre de l'Académie des Beaux-Arts.

Comme pour les festivals précédents, le VIII^e festival de la JAF sera :

— la grande manifestation culturelle qui marquera la vie communautaire arménienne.

— une occasion exceptionnelle offerte à des centaines de jeunes talents de s'exprimer dans les disciplines artistiques de leur choix, d'où un encouragement important à la création.

— une grande fête de la jeunesse par le rassemblement durant quatre jours de milliers de jeunes venus de toute la France, d'Arménie et de la Diaspora.

Enfin, le VIII^e Festival de la JAF

s'inscrira dans le cadre de la préparation du « Festival d'Erevan » qui aura lieu en août 1985 en Arménie. Les lauréats du VIII^e festival de la JAF seront sélectionnés pour participer au « Festival d'Erevan ».

La JAF invite tous les jeunes artistes de 15 à 35 ans à participer au VIII^e Festival dans les disciplines suivantes (1) :

I - Musique (Classique, folklorique, variétés) chant solo, ensemble vocal, instrument solo, ensemble instrumental.

II - Danse (classique, folklorique), soliste et groupe.

III - Art dramatique, mime, déclama-tion, théâtre.

IV - Arts plastiques, peintures, arts graphiques, sculpture.

V - Arts appliqués, photographie, céramique, broderie, orfèvrerie.

VI - Audio visuel, films super 8, 16 mm, montage diapositives.

Comité d'organisation du VIII^e festival d'art et de culture de la JAF

(1) Candidatures à envoyer :

VIII^e Festival JAF

6, cité du Vauxhall

75010 Paris

Date limite des inscriptions : 10 juin 1984.

SIPAN-KOMITAS OU SOIXANTE ANS DE VIE EN CHOEUR

Il y a des anniversaires qui forcent la réflexion et l'admiration ; ils remplissent les cœurs de joie et de juste fierté devant la tâche accomplie. Jugez plutôt : entretenir et discipliner (musicalement) un ensemble choral composé presque exclusivement d'amateurs (dont la moitié ne connaissent pas les rudiments de la musique écrite) pendant trente ans, contre vents et marée, dans des conditions parfois décourageantes sinon désespérantes ; exiger (moralement) de ces hommes et femmes un effort supplémentaire soutenu et constant qui consiste à se réunir, une ou deux fois par semaine, après leur travail, parfois en parcourant des distances énormes, laissant enfants et conjoints, sans récompense matérielle, pour chanter *Nanor* ou *Hoy Nar*, alors que leurs collègues et amis passent leur temps devant des tables de bridge ou simplement dans des bistrotts. Voilà ce qu'a réalisé Garbis Aprikian, qui depuis trente ans se trouve à la tête d'un tel ensemble malgré critiques et tractations, envies et oppositions de toutes sortes. Et voici cet ensemble, épanoui comme une merveilleuse fleur, embaumant son parfum de chants arméniens que nous avons chaleureusement applaudi le 25 mars dernier au Théâtre des Champs-Élysées.

En feuilletant le programme de cette commémoration, on se croit en... Arménie française !! Tous les noms, des membres de l'ensemble, des chanteurs-solistes, des instrumentistes-solistes, y compris des auteurs dont nous eûmes la joie d'entendre les œuvres : Alemshah, Ganatchjan, Aprikian — sont « haygagan »... Qui ose dire que les Arméniens ne connaissent pas « l'union qui fait la force » ?

Quelle est cette force qui réussit ce miracle sinon l'amour de la musique, le désir de chanter ensemble, la joie de vivre en chœur au cœur des *Horolo* et des *Vartéri Hed* ? Ces chefs-d'œuvre seront les piliers invisibles de cet édifice sonore et leurs auteurs, Komitas et

Ganatchian, en seront les pères spirituels pendant soixante ans. Et au seuil du soixantième anniversaire s'y ajoute ce troisième nom, pas n'importe lequel : Kourken Alemshah. Fixé à Paris dès 1931, directeur de ce même chœur mixte de 1942 à 1947, Alemshah disparaît en cette même année 1947 au cours d'une tournée de concerts à New York. Avec sa mort nous perdons un merveilleux musicien connu surtout pour ses superbes mélodies. Ainsi ce soixantième anniversaire de Sipan-Komitas constituera une vibrante évocation du grand disparu (on entendra plusieurs œuvres d'Alemshah au cours de cette soirée) ainsi que le trentième anniversaire de l'activité, en tant que chef de cet ensemble, du maître Aprikian.

La première partie de ce concert nous fera connaître deux compositions d'envergure de K. Alemshah qui sont inconnues du public : ce sont deux poèmes symphoniques d'une vingtaine de minutes chacun.

Légende est un poème, sorte d'adagio pour orchestre avec conclusion triomphale, très arménien par la qualité suggestive de ses motifs mélancoliques et animé d'un souffle émotif, et passablement occidental par l'orchestration et l'harmonisation, tantôt dramatico-mystiques, faisant penser par le développement de ses mélodies à l'école de C. Franck, tantôt d'un caractère victorieux et optimiste rappelant lointainement Rimsky-Korsakoff. Alemshah a voulu éviter autant que possible l'harmonie à l'occidentale, au sens strict du terme, en adoptant une sorte de polymélie simultanée et successive. Certains espaces sonores d'ailleurs plutôt lyriques que dramatiques, rappellent l'œuvre suivante : nous nous promeons dans la plaine d'Avarair où rien ne se passe encore.. Le romantisme y est sobre et le choix des instruments de l'orchestre judicieux (remarquer l'importance du basson produisant une impression de mélancolie mâle et retenue). L'œuvre s'achève d'une façon cycli-



Concert du soixantième

que : thème initial confié au basson empreint d'un caractère méditatif.

La deuxième œuvre inscrite dans cette première partie du programme était précisément cet autre poème. *Ia Bataille d'Avarair*. Alemshah s'efforce de décrire musicalement cet épisode héroïque de notre histoire, une musique à programme en somme. L'œuvre comporte des faiblesses évidentes : trop long développement de la bataille un peu « terre à terre » (cymbale et trombones « déciment » trop au lieu de suggérer), trop peu de chœur pour équilibrer le tout qui dure quelque vingt-cinq minutes. Cependant, la qualité des « lamentations » vocales est noble, l'orchestration est plus riche et variée que par exemple dans *Anouche* de Tigranian. Il y a de la sensibilité et du goût dans les agencements des idées et des couleurs sonores. Après le coup de gong, qui symbolise sans doute la mort de Vartan et la défaite de son armée, on revient à la mélancolie funèbre qui comporte,



Anniversaire de la chorale Sipan-Komitas au Théâtre des Champs-Élysées

encore une fois, des longueurs nonobstant la beauté de la vocalise (soprano : Sonia Nigoghossian). Alemshah était sans doute conscient de ces faiblesses. Il n'a plus jamais écrit pour le grand orchestre et ce mariage entre chœurs de charagans et orchestre jouant sur le caractère mixte modalité-tonalité constituera une expérience isolée dans la vie créatrice d'Alemshah qui a donné ses chefs-d'œuvre ailleurs : ses mélodies.

L'hommage à Alemshah ne s'arrêta d'ailleurs pas là. La deuxième partie du programme contenait précisément quelques-unes de ses mélodies pour chant et piano (*Bedgingo, Nazère,*) qui furent interprétées magistralement par Sonia Nigoghossian. Rares sont les mélodies arméniennes (création individuelle) qui sont pleines d'humour et de bonne humeur. *Bedgingo* (sur les paroles de Tchitouni) en est un exemple typique. Ganatchian et Servantzedian, comme Alemshah, se sont emparés de ce texte plein de soleil pour y déployer,

chacun à son tour et à sa manière, toute la saveur de leur invention mélodique et rythmique. Quant à *Nazère*, il constitue avec *Im Yerke* et *Ightz* (ces deux derniers non inscrits au programme, quel dommage !) des perles d'une beauté inouïe. Ils réussissent, d'une façon fort originale, cette précieuse et difficile synthèse de la modalité arménienne (mélodie) et du langage harmonique occidental (accompagnement) concrétisé sous forme de commentaire instrumental, en l'occurrence le piano. S. Nigoghossian mit autant de noblesse discrète dans le *Nor è patzvel pari lous* (début de *Nazère*) que d'allégresse et de joie lumineuse dans la partie vive (« *moderato* ») du morceau. C'aurait été parfait si elle n'avait pas pris un tempo trop rapide dans ce *moderato*, sans doute poussée en cela par le piano. C'est encore le piano qui cause l'échec de ce délicieux *Lamento et Danse*, transcrit ici pour alto (altiste : Setrag Koulaksezian). Pourtant I. Pamboukjian est une

pianiste de classe. Souffre-t-elle d'un complexe de virtuose comme beaucoup d'occidentaux ou voulait-elle outrepasser son rôle d'accompagnatrice ? Toujours est-il qu'elle joue pour son propre compte sans le moindre souci de dialogue avec l'alto ou la voix. Pourtant, elle nous donne par moments de beaux exemples de pianissimos.

Le moment culminant de cette soirée fut l'exécution (version orchestrale) du célèbre *Nanor* de Parsegh Ganatchian, le plus doué des six disciples de Komitas. *Nanor* est le chef-d'œuvre de l'auteur par le souffle qui l'anime, par la beauté de ses mélodies, surtout par l'authenticité de l'invention de ces dernières qui, tout en s'inspirant du chant rural du peuple arménien, sont du propre cru de l'auteur. L'œuvre symbolise, ni plus ni moins, l'âme arménienne par excellence : pleine de ferveur et de foi, elle pousse les fidèles au couvent de Saint-Garabed (Mouch) où, suivant une vieille croyance, ce saint est capable d'exaucer les vœux des pèlerins. Puis c'est l'aspect païen de cette âme : après ce pèlerinage, les mêmes fidèles s'adonnent à une fête de chant et de danse pendant laquelle ils boivent le *garmir kini* en levant les verres à la déesse de l'amour. Le chœur Sipan-Komitas donna la pleine mesure de ses capacités : l'homogénéité de l'ensemble était exemplaire et les passagers entre différentes sections chœur-orchestre-solistes furent sans heurts ni bavures. Les ténors n'ont peut-être pas la même maturité que les sopranos par exemple, mais chœur et solistes étaient bien enthousiastes et ils purent nous communiquer le message musical avec toute la tendresse mystérieuse et la profondeur du sentiment d'une part et la joie lumineuse d'autre part.

La soirée s'achève sur une suite de quatre compositions de G. Aprikian : mélodies et rythmes judicieusement inspirés de chants populaires et de Ganatchian mais délicatement mis en chœur où Aprikian se révèle un parfait connaisseur de l'équilibre des voix. L'harmonisation ne choque guère et l'ensemble donne dans la tradition Karamourza-Komitas-Ganatchian.

Nous souhaitons longue vie à cet ensemble choral admirable qui constitue l'un des rares monuments sonores qui assurent la continuité de la tradition du chant choral arménien.

Bedros ALAHAIDOYAN



Sébastia, vue générale (Photo CRDA)

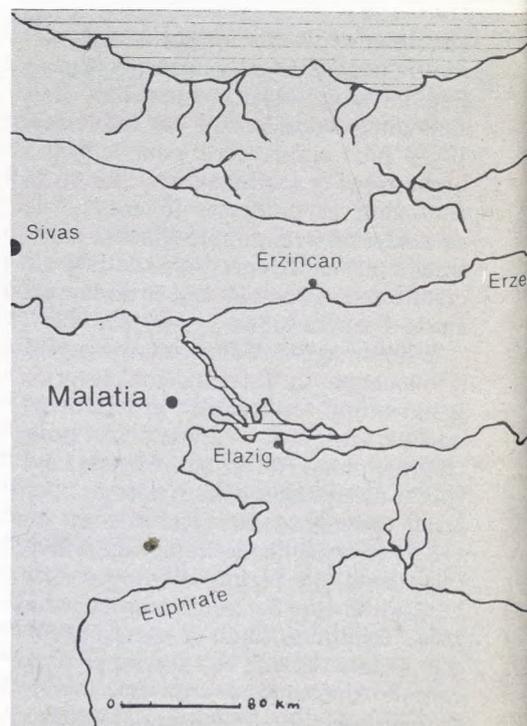
SEBASTIA

Par le rôle qu'elle joua et l'importance de sa population, Sebastia est plus célèbre que Malatia. Elle se trouve sur la rive droite du cours supérieur de la rivière Gzel-Irmak (anciennement Alyous ou halis), dans une vaste plaine, sur les flancs du mont Mayragom. L'actuelle ville de Sebastia se trouve à 8 km de l'Est de celle de l'époque de Mithridate (1^{er} siècle av. J.C.), à 2 km de la rivière Alyous. La ville se trouve à près de 1348 au-dessus du niveau de la mer, elle dispose d'un emplacement remarquable, son climat est sec, avec des hivers très rigoureux et des étés chauds. Les fièvres et la tuberculose y étaient endémiques. Le site de la ville est abondant en eau, la rivière Alyous coule à proximité et le lac de Sebastia en dépend

directement. Les terres sont fertiles et depuis les temps anciens on les considère comme des greniers à blé, elles sont dépourvues de forêts et généralement pauvres en végétation. Il y a dans les environs, des sources d'eaux minérales, des gisements de marbre et de gypse.

Des dizaines d'historiographes, de chroniqueurs et d'écrivains gréco-romains, arméniens, byzantins, géorgiens, arabes et turcs, nous ont transmis des informations relatives à Sebastia.

Sebastia est l'une des plus anciennes villes d'Asie mineure. A une époque très reculée, elle a été une forteresse ordinaire et a été appelée Kabria. En 64 avant J.C., les Romains y ont remporté une grande victoire sur Mithridate





Vieilles maisons (Photo CRDA)



Eupator, et après cette bataille, le général romain Pompée l'appela Diospolis (Trispolis) en l'agrandissant. Par la suite, la reine Pyoutodoris du Pont, l'agrandit encore et réaménagea cette ville baptisée Diopolis par Pompée, en l'appelant Sevast-Sebastia, en l'honneur de l'empereur Auguste. Sebastia a également été appelée Melapolis (la grande ville) dans l'antiquité, et à partir des 14^e-15^e siècles, la déformation turque l'a altérée en Svaz, nom sous lequel on la connaît dans toutes les cartes contemporaines.

Sebastia a été fondée au 2^e siècle av. J.C., mais n'est devenue une ville que dans les années 60 av. J.C., après quoi, elle s'est tantôt développée et a tantôt régressée, mais a toujours été connue comme ville. Après être devenue célèbre, elle a presque toujours été un centre administratif, de rang variable. Aux 4^e-6^e siècles, Sebastia était le centre de la province d'Arménie première en Arménie mineure et à partir du 6^e si-

cle, après la réforme administrative de Justinien, elle devint le centre de l'Arménie deuxième qui engloba les régions nord-ouest de l'Arménie mineure de naguère et les territoires environnants. Dans les années vingt du 11^e siècle, Sebastia était devenu le siège de Sénékerim, le dernier roi du Vaspourakan. Quelques années après le milieu de ce même 11^e siècle, Sebastia fut également considérée comme le siège du Catholikos des Arméniens. A l'époque de la domination ottomane Sebastia-Svaz fut le centre administratif du gaza (canton), du sandjak (région) et du vilayet du même nom.

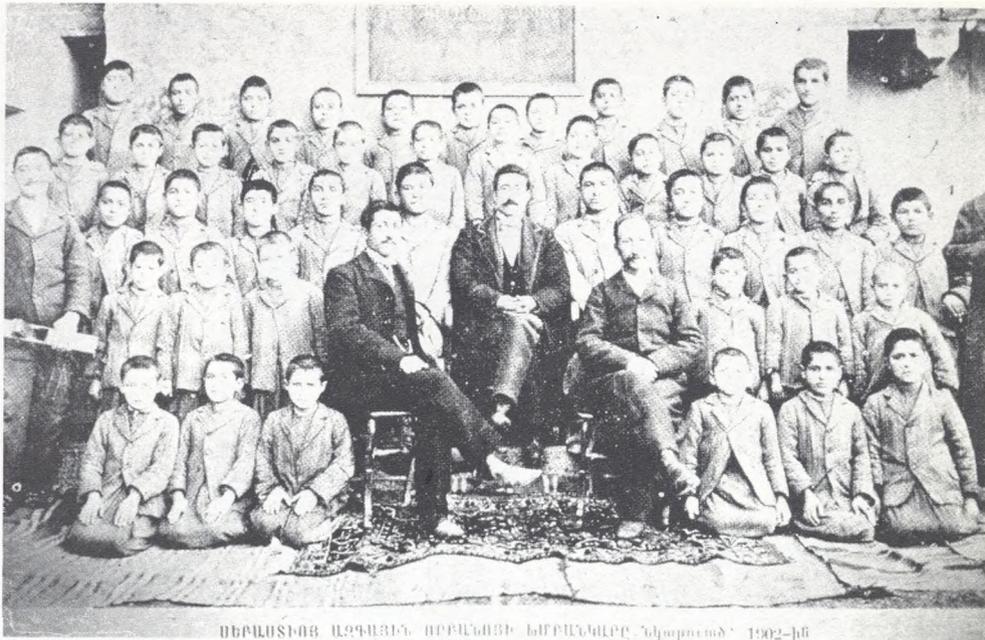
Depuis les conquêtes romaines, Sebastia a toujours joué un rôle plus ou moins grand en Asie mineure et dans les péripéties politiques d'Arménie majeure. Néanmoins, ce n'était pas une place forte au sens strict du terme, et jusqu'aux conquêtes prochaines de Tamerlan, elle avait été relativement peu soumise aux destructions. Les décennies

d'existence de la principauté des Artsrouni qui y étaient établis, eurent des conséquences particulièrement importantes pour la ville. L'Histoire révèle que Sénékérîm, le dernier roi du Vaspourakan, a été contraint en 1021 (ou 1022) de remettre son royaume aux Byzantins, soit dix villes, quatre mille villages et soixante-douze forteresses. Tandis que les habitants au nombre de milliers, l'armée et les nobles qui l'entouraient suivirent Sénékérîm qui alla s'installer en échange, dans la région qu'on lui concéda, c'est-à-dire les localités de Sebastia, Larissa et Tsamentav.

Sebastia était devenu le centre administratif de cette principauté nouvellement créée, sujet de l'empire, et avait ainsi pris la voie d'un développement assez rapide. Ce développement, fut cependant de courte durée. En 1060, elle fut tout d'abord dévastée, et après la bataille de Manazkert (1071), elle fut prise par les Seljoukides. A partir de ce moment-là, Sebastia ne connut plus de développement et au tout début du 15^e siècle, elle fut détruite dans la terreur par les bandits de Tamerlan (1405). Selon le témoignage des historiens, on enterra vivant deux mille personnes, des adolescents arméniens et des cavaliers (et même quatre mille selon d'autres sources), sur l'ordre de ce cruel despote oriental, tandis que la majeure partie des survivants de la population fut dispersée de tous côtés. A la fin du 15^e siècle, Sebastia tomba sous la domination des Turcs ottomans.

La région de Sebastia était essentiellement peuplée d'Arméniens. Au 16^e siècle, elle joua un rôle particulièrement important dans le mouvement arménien de libération nationale. C'est ici que se tint en 1562, sous la direction du Catholicos Mikaël, un concile spécial qui envoya à Rome, auprès du pape, une délégation relative à la libération politique de l'Arménie.

Le chiffre de la population de Sebastia au Moyen-Age ne nous est pas connu de même qu'en ce qui concerne de nombreuses autres villes d'Arménie. Selon les sources byzantines, Sebastia aurait eu à l'apogée de son développement, environ jusqu'à cent vingt mille habitants. Le chiffre de sa population à l'époque moderne ne nous est pas davantage connu. Selon certaines sources, Sebastia avait en 1829-1830, de 35 à 40.000 habitants dont 15.000 Arméniens, en 1830-1850, 30.000 habitants, dont 13.000 Arméniens et à la veille du génocide arménien, près de 60.000 ha-



ՈՐՓԷԼԻՆԱՅ ԵՐԵՎԱՆԻՆ ԵՐՔԵՆՈՅԻ ԵՐՔԵՆՈՅԻ ԵՐՔԵՆՈՅԻ 1902-ից
Orphelinat, 1902 (Photo CRDA)

bitants dont les Arméniens constituaient environ la moitié. La population arménienne de Sebastia a été massacrée massivement par les Turcs pour la première fois en 1895, quand le seul nombre des tués atteignit 1.500 personnes. La population arménienne de la ville fut soumise à une terreur bien plus horrible encore en 1915, durant le génocide arménien. Ceux qui d'une manière ou d'une autre,

survécurent au yatagan turc furent déportés en différents pays et en fait, Sebastia fut vidée de sa population arménienne au cours des années 1915-1916.

Depuis les temps anciens, Sebastia se trouvait sur la route fréquentée des caravanes. Elle entretenait des liens avec les villes d'Erznka, Amassia et Trébizonde. Dans la seconde moitié du

Ruines d'une église (Photo CRDA)





Le comité d'aide sociale, 1902 (Photo CRDA)

19^e siècle, c'était un grand centre commercial qui disposait de nombreux magasins et de boutiques. Son négoce entretenait des liens étroits avec les villes du Proche-Orient et les régions maritimes du sud de la mer noire. Les cotonades tenaient une grande importance dans les activités économiques de la ville (sa toile de lin et ses tissus de doublure étaient très célèbres), de même que le

travail du cuivre, de la forge, la tapisserie et la fabrication d'armes. Un grand nombre de ses habitants se consacrait également à l'économie rurale, particulièrement à la culture des céréales.

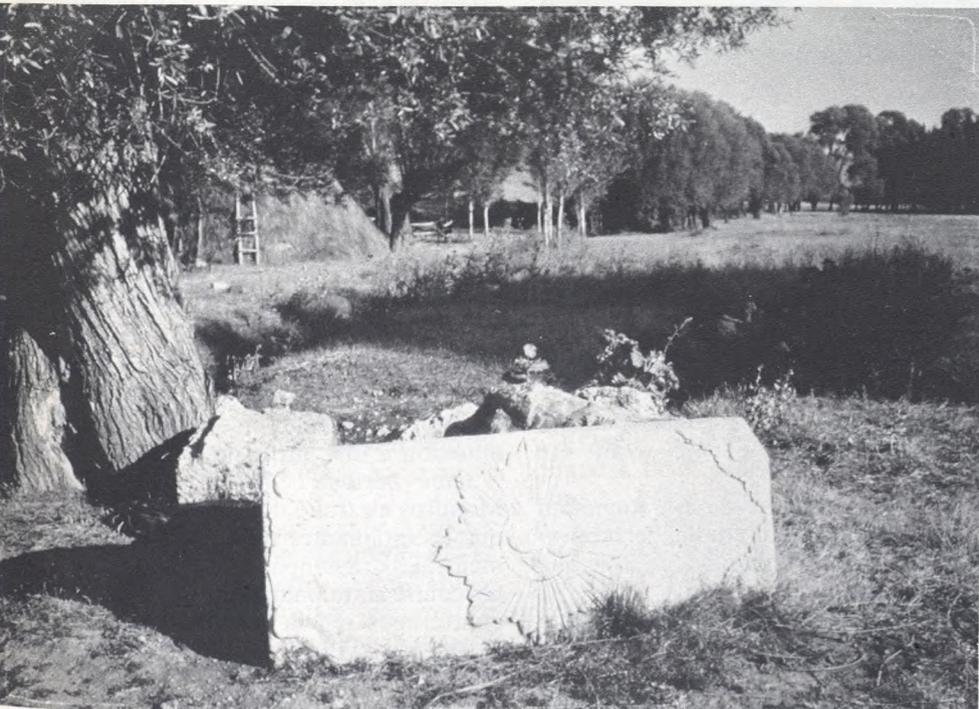
A l'époque moderne, Sebastia eut une vie culturelle active. Toute une série d'écoles arméniennes y œuvraient Mkhitarian, Minassian, Sahakian, Aramian, Hripsimian, Loussinian etc. ainsi

que le célèbre collègue mixte Sanassarian. Parmi les remarquables monastères de la ville, il y avait Saint-Nchan (11^e siècle), Saint-Hrechtakapet, Saint-Vlassios, Anapat (l'ermitage), Khounarkot, Saint-Hakob, le monastère des Quarante Enfants dont l'église avait quarante coupes. Parmi les églises, il faut aussi citer Saint-Guervorg, Sainte-Mère-de Dieu, Saint-Sarguis, Saint-Minas, Saint-Sauveur. C'est à Sebastia que sont nés le trouvère et médecin célèbre du 17^e siècle, Bouniat (Asar) Sebastatsi, à la plume duquel on doit un livre de médecine composé de cent quarante chapitres, ainsi que l'abbé Mkhitar de Sebaste (né en 1676), l'illustre fondateur de la congrégation bien connue de Venise.

Sebastia fut l'un des centres les plus remarquables de copistes arméniens du Moyen-Age. Du 12^e au 17^e siècles, des évangiles, des recueils, la Bible, des missels, des synaxaires, le "Guirk harts-mants" de Tathevatsi etc. y ont été reproduits. Grigor kahana (14^e siècle), Melkiseh (17^e siècle) et bien d'autres, dont des copistes célèbres de Sebastia.

Les monuments d'architecture historique et les vestiges de la ville ont été très mal conservés. Les ruines de l'une des deux forteresses héritées du passé se trouvent sur une colline ; elle a été bâtie durant la période de la donimation ottomane, elle est entourée de murailles et assez bien conservée. Sur ses ouvrages de défense, on trouve des inscriptions gravées en turc. La seconde forteresse qui se trouve au pied de la même colline, est plus ancienne ; elle a été bâtie au 11^e siècle par le roi arménien Sénékérim. Cette forteresse est également entourée de remparts. Ces fortifications sont particulièrement jolies : elles sont sculptées et représentent une grande valeur artistique. C'est également dans cette forteresse que se trouvaient la cour et la tombe du roi Sénékérim exilé. Les ruines du pont à dix-neuf arches, bâti par Chouchanik, fille de ce même Sénékérim, se trouve sur la rivière Ayous, à proximité de la ville. Parmi les monuments et les vestiges bien conservés de la ville, il faut noter la série de caveaux creusés dans le roc et se trouvant au nord de la ville.

Pierre tombale arménienne (Photo CRDA)



"Sovétakan Hayastan" (L'Arménie Soviétique), mensuel, organe du Comité pour les liens culturels avec les Arméniens de l'étranger, Erevan, 1981, n° 4.

Une œuvre originale et un témoignage vivant

“ARCHAG TCHOBANIAN ET LE MOUVEMENT ARMÉNOPHILE EN FRANCE”

— (2) —

Thèse d'Edmond KHAYADJIAN

Ce que j'en savais : des noms, des bribes de textes (en particulier de source arménienne – journaux – commémorations).

Le dépouillement des journaux et des revues de cette époque est riche d'enseignements.

1) Les événements d'Arménie avaient eu un retentissement considérable et fait naître une abondante littérature (ex : prise de la Banque ottomane : tous les journaux en parlent, autant qu'on parle aujourd'hui des événements de Tripoli).

2) En recueillant les écrits de chaque arménophile, je m'aperçois que tous connaissaient Tchobanian – citaient ses articles ou ses livres – et qu'ils éprouvaient pour lui une grande admiration.

3) Les écrits en français de Tchobanian sur la Question étaient aussi nombreux qu'intéressants.

– articles (*Mercure de France, Revue Blanche, Revue des Revues etc.*)

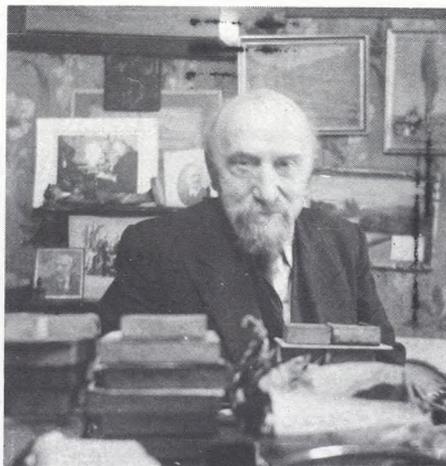
– livres.

En conclusion, sans abandonner mon projet initial (étudier la rédaction des écrivains français devant la Question Arménienne, j'ai étudié parallèlement l'œuvre de Tchobanian, tant en français qu'en arménien.

Les pages consacrées à l'œuvre de Tchobanian par le père Djanachian et par Ochagan fournissent de précieuses indications biographiques et bibliographiques ; tous deux signalent l'importance capitale de la belle revue *Anahit* que Tchobanian publia à Paris de 1898 à 1910 puis de 1929 à 1949. J'en ai consulté toute la collection dans les Bibliothèques des Pères mekhitaristes et à la Bibliothèque nubar.

Je tenais une sorte de fil d'Ariane. Au même moment, la découverte des lettres autographes du poète arménien à Frédéric Mistral, à Jacques de Morgan et à Anatole France (dont une, capitale, adressée au président Wilson) m'incita à poursuivre dans cette voie.

Je crus nécessaire de rechercher les lettres reçues par Tchobanian (ses archi-



*Archag Tchobanian chez lui en 1956
(Photo A. Kurkdjian)*

ves à Erevan). Là, j'ai constaté encore plus combien son rôle avait été important.

Et avec l'accord de M. Raymond Jean, j'ai décidé d'étudier le mouvement arménophile en suivant l'itinéraire de Tchobanian.

Voici, brièvement résumées, les conclusions de ces recherches.

Il a existé un important mouvement arménophile, comparable par certains

aspects au mouvement philhellène. Il est né au moment où l'opinion commençait à découvrir la réalité des massacres, malgré la campagne de l'ambassade ottomane à Paris, du ministre G. Hanotaux et de la presse (*Le Petit Journal*).

Parmi les arménophiles, on trouve des hommes aussi différents que Jaurès, A. France, Romain Rolland, Denys Cochin ou Maurice Barrès, des hommes d'église (Père Charmetant), des hommes d'Etat (Clémenceau).

Dans l'évolution de ce mouvement arménophile, on peut distinguer 3 périodes :

1ère période : il s'agit de faire connaître le sort des Arméniens, faire cesser les massacres et obtenir des réformes (application du Traité de Berlin). La Question d'Orient repose sur le dogme de l'Intégrité de l'Empire Ottoman.

2ème période : l'entrée en guerre de la Turquie aux côtés de l'Allemagne bouleverse les données de la Question d'Orient. Le mouvement arménophile est soutenu par les plus hautes autorités de l'Etat (de même qu'être philhellène, c'est être partisan de l'indépendance grecque, être arménophile, c'est proclamer la nécessité d'affranchir la barbarie d'un Etat qui organise l'extermination d'une partie de ses sujets).

3ème période : de l'Armistice de Moudros au traité de Lausanne. Alors que les diplomates renient ces engagements, les arménophiles essaient de lutter contre cette politique d'abandon et contre ceux qui la préconisent (Loti, P. Benoît, C.F. Arrère).

Les faits montreront que la conscience universelle – la politique de Senti-

ment – ne l'emporte pas nécessairement sur la politique d'Intérêt dénoncée par les arménophiles dès la naissance du mouvement. Ce mouvement qui semblait tout au long de la Première Guerre mondiale, profond et puissant, n'a pas empêché que les droits des Arméniens soient finalement bafoués par la signature du traité de Lausanne qui a fait de la Question arménienne une Question en suspens de l'histoire contemporaine.

Enfin, le résultat inattendu de ces recherches c'est la découverte de l'œuvre de Tchobanian et du rôle exceptionnel qu'il a joué dans ce mouvement. J'ai voulu lui rendre justice en présentant toutes les facettes de son œuvre. Après avoir, par son action, révélé à l'opinion française les plaies de l'Arménie, il a plaidé la cause des Arméniens en produisant une œuvre unique par laquelle il a réussi à révéler à l'Occident ce qu'était son peuple en faisant connaître sa littérature, sa musique, son art.

Cette œuvre qui, lui valut l'admiration de tant d'intellectuels, d'universitaires, d'écrivains et d'artistes français est aujourd'hui introuvable et ignorée. J'espère avoir montré qu'elle mérite pourtant d'être connue.

C'est ensuite R. Jean qui exprime son sentiment sur cette thèse : "qui est un travail de recherche, un acte de foi, un engagement, un travail de militant qui permet de faire sortir de l'ombre Tchobanian, poète et patriote, et une série d'événements : massacres, extermination, génocide.

"E. Khayadjian a fait preuve de conviction, honnêteté, lucidité, chaleur, rigueur et patience en consultant des ouvrages classiques, le Fonds Nubar à Paris, en rencontrant les Pères mékhitaristes à Venise et à Vienne, en découvrant les lettres de F. Mistral, en compulsant le Fonds Tchobanian à Erevan même, constitué de 60 000 documents dont 15 000 lettres en français. Un travail de plusieurs années sans aucun soutien.

"Tchobanian est une figure anticipant sur les figures du XX^e siècle. Il acquiert ainsi une dimension semblable à celles de Martin Luther King ou de Lech Walesa.

"Il a essayé de briser le mur du silence avec une obstination extraordinaire en éveillant la sympathie "des nobles esprits et des cœurs généreux" (A. France) et en racontant la passion du peuple arménien, au sens religieux du terme – Dur désir de durer" (P. Eluard) –



De gauche à droite : E. Tatévossian, F. Simonian, H. Babian, S. Hakhnazarian

Quatuor Komitas

Ce quatuor à cordes, Ensemble d'Etat d'Arménie, accomplit pour la seconde fois une tournée en France après avoir parcouru les grandes capitales du monde. Il va se produire sous les voûtes magnifiques de l'Eglise Saint-Louis des Invalides à Paris où le public pourra l'applaudir. Sa réputation n'est plus à faire. Sa tradition de la recherche de la perfection, sa richesse d'exécution acquise par l'expérience, sont transmises de génération en génération, affinant sans cesse les caractéristiques nationales.

En cinquante-sept ans d'existence, sa date de création remontant à 1924, il est

parvenu à recueillir les éloges unanimes des critiques par le talent personnel de chaque musicien et l'extraordinaire homogénéité d'ensemble qui font de ce quatuor à cordes une sorte de merveilleux instrument d'une virtuosité et d'une sensibilité absolument remarquables.

Edvard Tatevossian, 1^{er} violon, Sourén Hakhnazarian, 2^e violon, Hagop Babian, alto et Félix Simonian, violoncelle, possèdent une technique de haute envergure et rien ne paraît leur être impossible, mais la précision avec laquelle les traits les plus périlleux sont accordés entre les différents instruments est vraiment prodigieuse.

"Quelle disproportion entre l'écho donné à deux événements contemporains : l'Affaire Dreyfus et le massacre des Arméniens de 1894 à 1896, dans cette France de la fin du XIX^e siècle !"

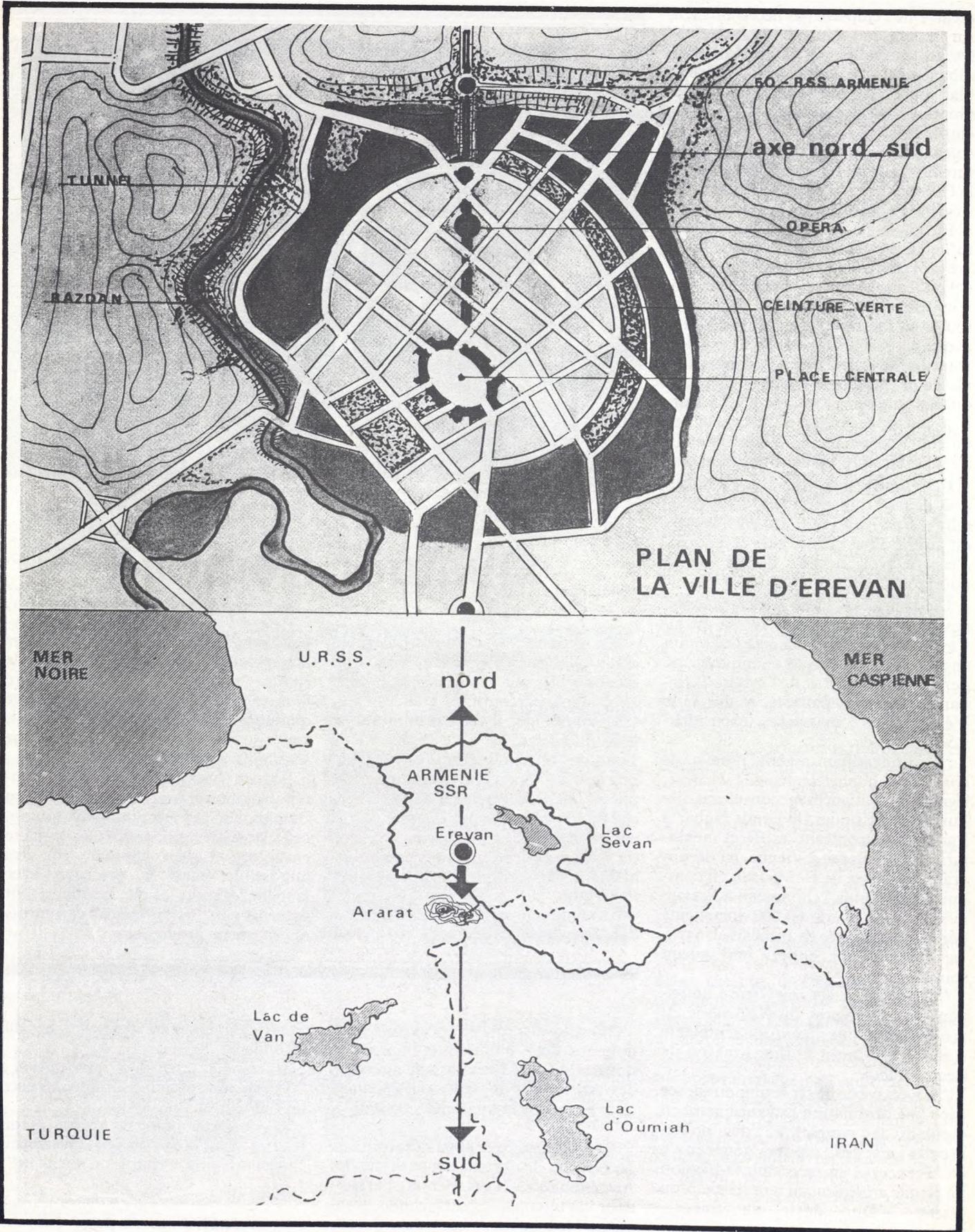
R. Jean manifeste aussi sa surprise en découvrant les prises de position des Arménophobes (Loti, Benoît, Farrère) dont "la turcophilie systématique, aveuglante" le trouble : "Ignorance ? mau-

vaise foi ? Comment expliquer une telle attitude ?"

Il conclut ainsi son intervention : "Tchobanian anticipe sur une présence de l'intellectuel moderne".

G. Deneyan prend la parole à son tour et fait l'éloge du poète arménien "méconnu même chez les Arméniens",

à suivre sur la page 58



EREVAN

ET SON URBANISATION

Au début du siècle la ville, chef lieu du gouvernement du même nom comptait à peine 40 000 habitants. Aujourd'hui sa population dépasse le million. La ville aux ruelles étroites et tortueuses s'est transformée en une métropole qui doit remplir les fonctions économiques et sociales d'une ville moderne en pleine expansion.

Dès 1924, la cité se développait selon un schéma directeur tracé par l'architecte Tamanian (voir encadré). C'est grâce à ce schéma que se comprend aujourd'hui le développement de cette cité, et son organisation.

La course démographique

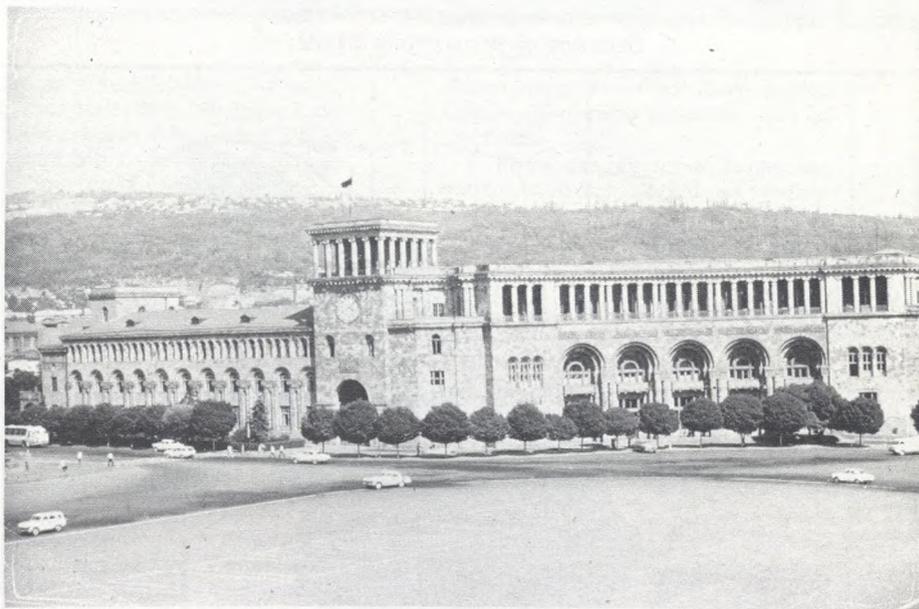
L'aménagement d'Erevan a fait l'objet de quatre plans successifs élaborés depuis 1924. Ces plans se fondaient sur des prévisions fort ambitieuses concernant les structures. Cependant, très vite ces prévisions s'avèrent insuffisantes face à l'accroissement de la population.

Le premier plan d'urbanisme, approuvé le 3 avril 1924, avait estimé l'accroissement de la population de 40 000 à 150 000 pour les quinze années à venir. Les prévisions étaient donc de 110 000 personnes en sus pour l'année 1937. Hélas pour les architectes et heureusement pour les Arméniens d'Arménie soviétique, ce chiffre fut atteint en 1932, soit cinq ans avant la date d'échéance du plan.

La même mésaventure démographique se reproduisit en 1951 lorsque le plan d'urbanisme estima que la population d'Erevan devait atteindre 450 000 personnes en 1965. Là encore, dès 1960, soit cinq ans avant l'échéance, la population de la ville atteignit 500 000 personnes.

Chaque fois que le phénomène de sous-évaluation se reproduisit, la reprise en mains du schéma directeur de la ville s'effectua cependant sans trop de difficulté. L'idée de base du schéma directeur d'aménagement put être conservée sans que soit remise en cause la conception première de Tamanian.

En effet on conserva ses idées maîtresses, telles que l'adaptation au site naturel, la notion de cité-jardin, l'unité fonctionnelle des quartiers d'habitation et enfin la fonction symbolique du plan d'aménagement.



La place Lénine (Photo CRDA)

S'adapter au site naturel

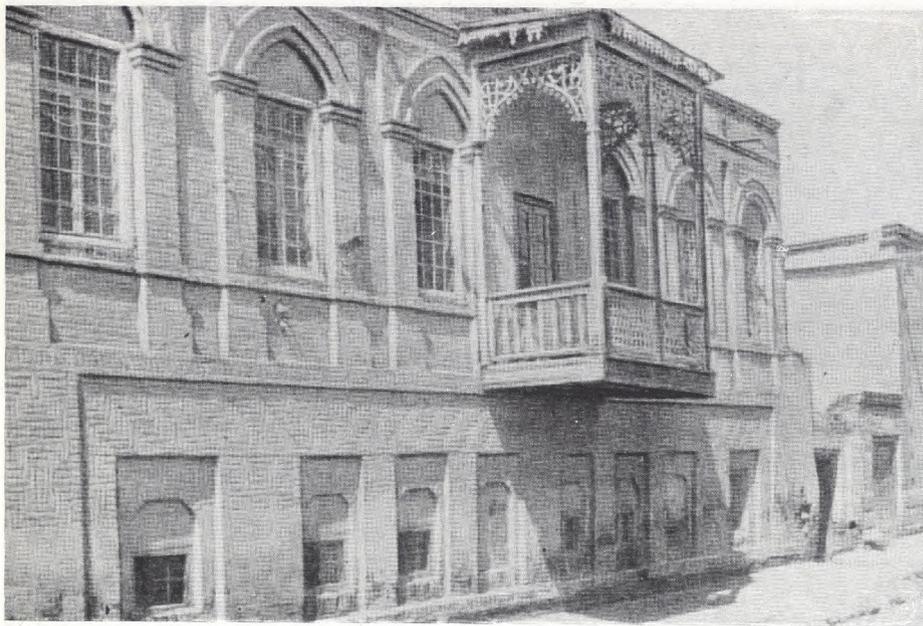
La configuration topographique du site historique de la ville à la forme d'une cuvette, à la rencontre de la plaine de l'Ararat et des contreforts des massifs montagneux qui se déploient au nord, au nord-est et au nord-ouest de la plaine. Les collines environnantes s'élèvent à environ 400 mètres au-dessus de l'agglomération qui se situe elle-même entre 900 et 1300 mètres d'altitude.

Le centre-ville, ou plutôt son noyau central, a été situé par le plan directeur de Tamanian sur la partie la plus basse de la cuvette, occupant la place de la scène dans cet amphithéâtre naturel.

Ainsi, le noyau ancien d'Erevan a-t-il pu être sauvegardé et rénové pour devenir le centre administratif, politique et culturel du pays.

De la même manière, les voies de communications de la ville et son réseau routier passent par ce noyau central pour former une structure radiale. Les zones industrielles, elles, sont établies dans la plaine, protégées des vents dominants venant du nord. Les quartiers d'habitation, pour leur part, sont placés sur les collines environnantes.

L'unité urbaine, sur le plan fonctionnel, a pu être ainsi conservée grâce à ce développement radial préservant le centre historique.



Dans une vieille rue (Photo CRDA)

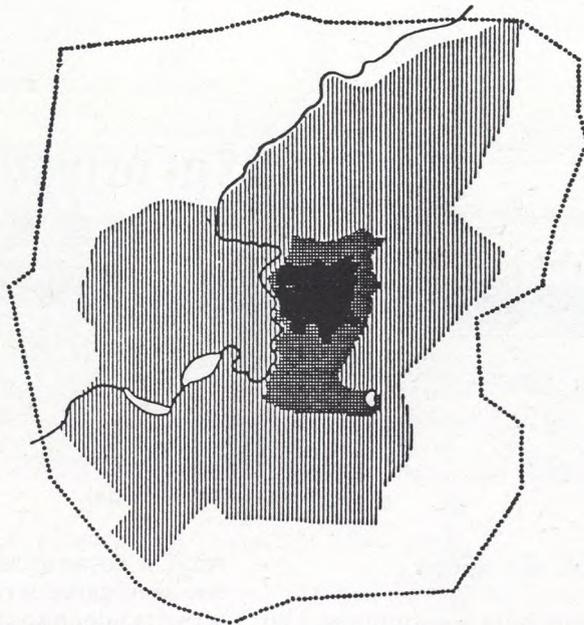


Schéma des extensions d'Erevan.

- 1920
- ▨ 1924
- ||||| 1960
- 1980

TAMANIAN OÙ L'ART DE L'ARCHITECTURE

Le 3 avril 1984, il y aura soixante ans que le gouvernement de la République soviétique d'Arménie, réuni en séance extraordinaire, approuva le premier plan directeur d'urbanisme pour l'aménagement de la capitale, Erevan. Alexandre Tamanian en était le concepteur.

Aujourd'hui encore les grands travaux effectués dans Erevan s'inspirent de ce plan. C'est pourquoi il nous a semblé intéressant de nous attacher à la personnalité de Tamanian.

Alexandre Hovhanes Tamanian est né le 4 mars 1878 à Ekaterinodar (1) dans la Russie tsariste. A dix-neuf ans, il termine ses études secondaires et va à Saint-Petersbourg où il sera admis à l'École d'Architecture de l'Académie Impériale des Beaux-Arts. Parmi les camarades de l'école, on trouve des étudiants dont les noms deviendront célèbres dans l'histoire de l'architecture russe et qui, plus tard, influenceront la carrière de Tamanian (2).

Le 6 septembre 1904, il termine ses études d'architecture, sous la direction de l'académicien et célèbre architecte de l'époque, le P. A. Pomerantzev, et obtient le titre de « peintre-architecte ».

Dans la Russie du début du siècle, divers monuments artistiques tels le modernisme, l'éclectisme, le rationalisme, le romantisme et le néo-classicisme, remettent en cause les principes de l'art et de l'architecture russes classiques. Un groupe de jeunes architectes, issus de l'école classique, va développer des formes nouvelles et innovatrices de la conception architecturale. Parmi eux nous pouvons citer A. Chousev, I. Foumin, I. Joltovski et V. Chtchoukov dont les œuvres sont considérées comme représentant l'aspect significatif de l'art russe pré-révolutionnaire.

Tamanian est influencé par ce mou-

La cité-jardin

La forme arrondie du noyau central, esquissée par le schéma directeur, a été accentuée par la préservation de la zone de protection naturelle, la ceinture

verte. Celle-ci s'interpose entre le noyau et les quartiers périphériques sous la forme de parcs et d'espaces verts.

Cette zone constitue aujourd'hui un centre d'animation et de loisirs qui abrite les principaux équipements spor-

tifs et culturels (théâtre, cinémas, salles de concert). A l'ouest du noyau central, la ceinture est délimitée par un élément naturel, la rivière Razdan.

A son tour, la vallée du Razdan s'est développé en zone de loisirs. Un stade

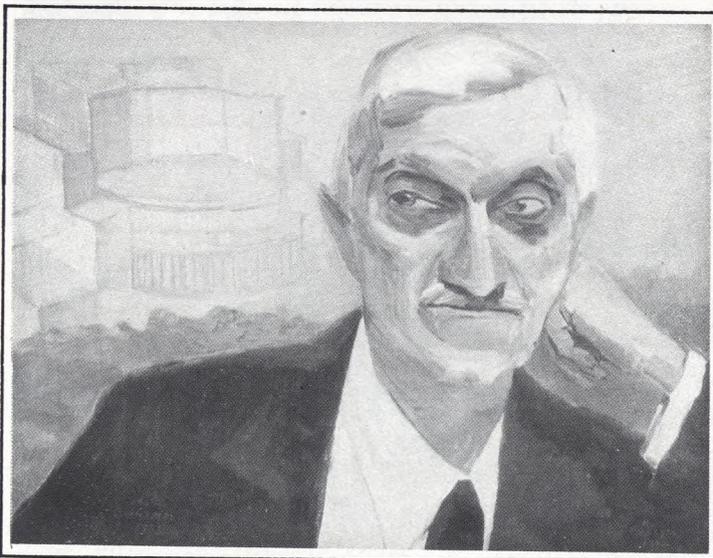
A RENAISSANCE L'ART ARMÉNIENNE

vement néo-classique et deviendra l'un des représentants de cette école. Mais, dans le même temps, il réalise, dans différentes villes de l'Empire russe, des ouvrages architecturaux dans un style qui lui est propre. L'une des premières œuvres du jeune architecte est la rénovation de l'église arménienne de Pétersbourg. (3) Il s'agit d'un travail tout à fait original dont l'aspect le plus nouveau est la porte de l'église, qui, conçue en métal, met en évidence tout le talent de Tamanian.

Parmi les autres ouvrages de ses débuts, notons par exemple la villa du village de Yarskoe (4) en 1909, le complexe de l'exposition de la province de Yaroslavl en 1913, et plus particulièrement l'ensemble d'habitat collectif du boulevard Novinski (5) à Moscou. Ce dernier ouvrage, dont la conception atteint une remarquable perfection, est considéré comme l'une des meilleures réalisations de l'architecture russe pré-révolutionnaire. Il obtient pour ce projet la médaille d'or décernée par le Conseil municipal de Moscou.

En 1908, il se voit confier par le Pr. N. Mar, académicien et archéologue, le projet du futur musée des monuments d'Ani. Ce projet va jouer un rôle important dans l'avenir professionnel de Tamanian. En effet, c'est grâce à ce projet qu'il va pouvoir utiliser les caractères typiques de l'architecture des monuments arméniens, et prendre ainsi conscience de la richesse du patrimoine qu'ils représentent.

Après la révolution d'Octobre, en 1923, Tamanian est invité par le soviétique des commissaires du peuple d'Arménie à participer à l'édification de la nouvelle république. Il sera nommé président du haut commissariat à la Construction et à la Restauration, institué auprès du gouvernement de la république. Le premier objectif de son action sera l'élaboration d'un plan directeur



Portrait
d'A. Tamanian
par Martiros
Sarian,
1933

d'urbanisme pour la ville d'Erevan. Ce plan, approuvé par le Conseil le 3 avril 1924, sera mis en exécution en 1926 et deviendra la base de tout le développement futur de la capitale.

Il devient également président de la Commission de sauvegarde des monuments historiques, ce qui lui permet d'approfondir sa connaissance de l'architecture arménienne et de travailler avec l'un des membres éminents de cette commission, l'historien d'art Toros Toramanian. Désormais, il choisit de faire construire en tuf les ouvrages qu'il conçoit, car ce matériau a prouvé depuis longtemps sa richesse d'adaptation aux diverses formes architecturales.

Dans la conception elle-même des volumes et des façades, Tamanian fait intervenir des éléments empruntés au patrimoine architectural du pays et des idées nouvelles, créant ainsi un nouveau style qui caractérisera l'architecture néo-classique de la RSSA. C'est dans ce style que sont construits la place centrale d'Erevan, en particulier la maison du gouvernement, ainsi que l'Opéra. Ce dernier projet obtint le Grand Prix de l'Exposition universelle de Paris de 1937.

Lorsque Tamanian meurt, le 20 novembre 1936, il n'a pas encore

achevé son œuvre. C'est alors son fils, Gevorg, architecte lui-même, qui lui succèdera.

L'impact des œuvres de Tamanian, malgré la courte durée de sa vie professionnelle en Arménie (treize années seulement) est inestimable sur l'art et l'architecture arméniens.

Grâce à Tamanian et à la mise en valeur, par ses travaux, de l'architecture nationale traditionnelle dans une expression architecturale renouvelée, tous les Arméniens ont pris conscience de la richesse de leur patrimoine artistique.

J. K.

- (1) La ville actuelle de Krasnodar.
- (2) Il s'agit de E. Cherter, V. Chtchenko, N. Lanser, G. Guintz, N. Sokolov, E. Lanser
- (3) Construite à la fin du 18^e siècle par l'architecte U. Felden.
- (4) La ville actuelle de Pouchkine.
- (5) L'avenue Tchaïkovski à Moscou.

Bibliographie :
Tamanian par Lévon Zorian, Erevan 1978.
Encyclopédie Arménienne - Tome 4, Erevan 1978.

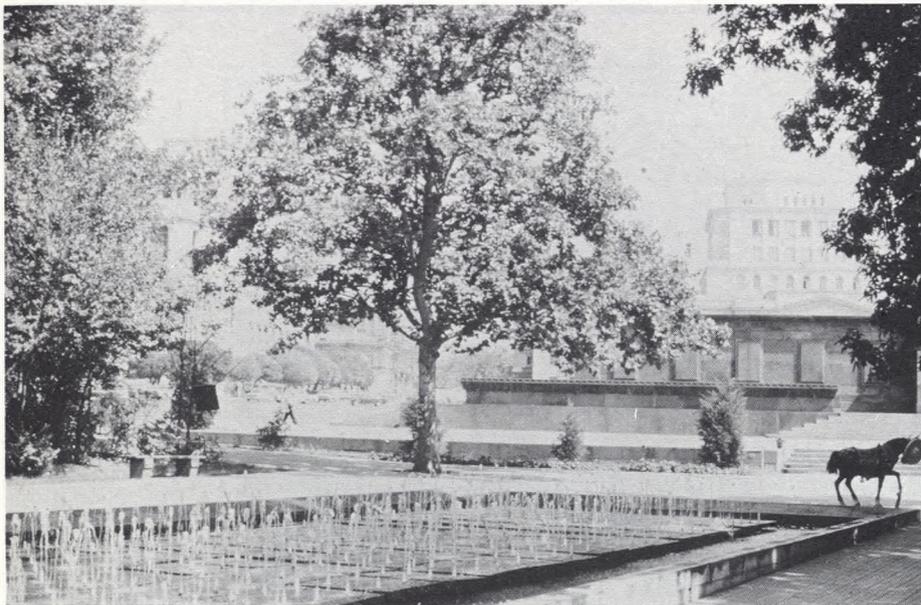
de 80 000 places y a été construit en raison de son micro-climat qui la protège des chaleurs de l'été.

On peut d'ailleurs rappeler ici que le climat du pays est subtropical en été et continental en hiver, ce qui entraîne

pendant la période estivale des vents parfois très violents et très secs, la région tout entière étant classée parmi les zones semi-désertiques. Néanmoins la vallée du Razdan semble échapper à la règle.

Unité fonctionnelle

Les quartiers résidentiels se veulent plus que de simples quartiers d'habitation. Ils sont conçus comme des complexes urbains. Espaces polyfonction-



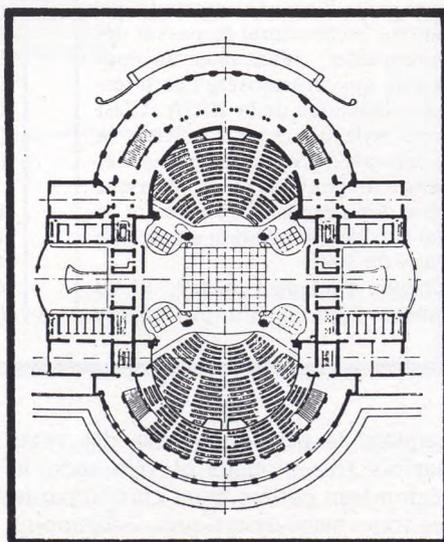
Les fontaines d'Erevan (Photo CRDA)

Les bassins (Photo CRDA)

nels et diversifiés, ils possèdent des équipements publics comme des bâtiments d'habitation, des unités de production, des lieux de commerce. Ils constituent ainsi de petites villes en soi qui s'intègrent parfaitement dans la grande agglomération. Tous les habitants des quartiers nouveaux devant se sentir citoyens à part entière, la notion d'unité fonctionnelle recouvre celle d'unité urbaine, l'appartenance à la ville étant essentielle pour les zones d'extension future, même les plus éloignées du centre.

La fonction symbolique

Le plan d'urbanisme d'Erevan, en plus de sa vocation traditionnelle de l'aménagement du territoire, de la structuration et du développement urbain, et



Le plan de l'opera

du rôle d'organisation esthétique de l'espace, a aussi la vocation d'introduire l'élément symbolique dans le milieu urbain.

De fait, l'élément symbolique, reflet de la culture et de l'histoire du peuple arménien, a été considéré comme une fonction déterminante dans la stratégie du schéma directeur.

L'axe nord-sud, par exemple, a été volontairement mis en évidence par le plan directeur d'urbanisme afin de créer une orientation symbolique de la ville vers le mont Ararat qui se trouve au sud de la frontière, en territoire turc, à quelques kilomètres de la ville. La partie amphithéâtrale de la cité est ainsi tournée vers la montagne sacrée des Arméniens. Orientée vers son âme, la ville regarde son symbole.

Cet axe, traversant diagonalement les rues de la capitale, relie les points les plus importants de la ville et passe par la place centrale dont l'aménagement spatial constitue lui-même un symbole de la renaissance de l'architecture arménienne.

De même, les urbanistes ont choisi les contreforts des collines entourant la ville, sites les plus dominants, pour installer les monuments symbolisant l'histoire du pays. Ces monuments sont ainsi vus en contre-plongée des avenues principales et constituent des points de repères. Représentant les valeurs nationales, ils émergent du sol pour se dresser vers le ciel et confirmer dans la pierre l'existence de la nation.

Dans cette optique, le Madénadaran, qui abrite les manuscrits et les miniatures arméniennes, symbolise l'antiquité culturelle et la profondeur historique, ce qui explique son architecture monumentalisée et sa position dominante sur l'avenue principale.

Il était évident que le schéma directeur d'une ville comme celle-ci ne pouvait échapper au caractère symbolique que contient l'histoire de sa population. Ainsi Erevan est-elle une ville double ; ville qui doit s'adapter aux nécessités d'une croissance où le nombre des habitants tend vers les deux millions, ville qui doit intégrer dans son développement le poids de son histoire. Mais, au delà de toutes les considérations urbanistiques, ce qui reste constant, c'est que le regard de la cité reste et restera toujours tourné vers le mont Ararat et qu'en se développant, c'est vers ce mont qu'elle se dirige.

Jirair KHATCHIKIAN
Architecte-Urbaniste

SUR LE « QUE SAIS-JE ? » INTITULÉ LA GÉORGIE

C'est à quatre personnes, S. et N. Gougouchvili, D. et C. Zourabichvili, que les Presses Universitaires de France ont confié la rédaction de *La Géorgie*, un des derniers ouvrages de la collection « Que sais-je ? », dans laquelle ont déjà paru quatre éditions de *L'Arménie* de Jean-Pierre Alem.

Disons tout d'abord que rien ne permet de contester le sérieux de la documentation historique et statistique des auteurs de ce précis qui, dans l'espace restreint défini par le caractère même de la collection, donnera à ceux qui ignorent tout de la Géorgie des notions sinon solides du moins sérieuses. Tout au plus peut-on remarquer des détails laissés au hasard, comme par exemple une confusion totale entre les termes « perse » et « persan » que le *Petit Larousse* permet pourtant clairement de ne pas confondre. Mais laissons cela qui n'est que brouille.

Ce qui est plus digne de retenir l'attention, c'est l'indéfectible énergie de conviction nationaliste qui ne cherchent jamais à se parer du moindre voile et qui mènent à des choses étranges : Kars fait partie du

territoire géorgien (p. 71 et 89) ; les Tcherkesses deviennent une « ethnie géorgienne » (p. 12) ; la Koura n'existe pas et on ne nous parle de ce fleuve que sous son nom géorgien de *Mtkvari*, absolument confidentiel pour le lecteur français qui n'a sûrement aucune chance de le trouver dans un de ses dictionnaires de référence habituelle. Enfin, fait révélateur, semble-t-il, d'une fixation inconsciente plus que d'une nécessité due au sujet, les mots « Géorgie » et « géorgien » apparaissent avec une fréquence qui touche à l'obsession : 25 fois dans une introduction de deux pages et demie, 14 fois page 32, etc.

Personne, certes, ne refusera de rendre hommage à l'ardeur avec laquelle nos auteurs soulignent l'attitude énergique de leur peuple face aux tentatives passées et présentes de russification. Il n'en ira malheureusement pas de même en ce qui concerne leur position vis-à-vis des voisins méridionaux, les Arméniens, et on conviendra qu'il est bien légitime que cet aspect des choses retienne particulièrement notre attention. On va voir que, pour notre pro-

pos, certains points sont tout particulièrement révélateurs.

La mention faite des Arméniens est généralement anodine, mais il arrive qu'elle soit désobligeante : c'est ainsi que nos auteurs nous font bien remarquer que le roi Vakhtang Gorgassali étant allé, pour résister aux Perses, chercher l'appui des Huns et des Arméniens, une partie de ceux-ci passent à l'ennemi, provoquant la défaite du roi géorgien. Il n'y a certes pas lieu de discuter cet épisode, encore moins de le nier, tant il est vrai que l'histoire, et de la Géorgie et de l'Arménie, abonde en faits de ce genre. Ce qui est plus étrange, cependant, c'est que si MM. Gougouchvili et Zourabichvili ne manquent pas de mentionner un fait défavorable aux Arméniens, il en va tout autrement quand il s'agit, pour ces derniers, d'un rôle positif.

Si en 1917 encore le maire de Tiflis s'appelait Alexandre Khatissian, ce n'est pas par hasard. Les Arméniens n'avaient pas décidé d'envahir la Géorgie pour jouir gratuitement de ses charmes et encore moins pour nuire à ses habitants. Ce ne sont pas les Arméniens qui avaient décidé de faire de Tiflis la capitale non plus de la Géorgie mais du Caucase tout entier et la résidence de son vice-roi nommé par le tsar. Devenue métropole, Tiflis (c'est entendu, nous dirons Tbilissi) attira des gens actifs et créateurs qui, effectivement, firent beaucoup pour une cité qui, à coup sûr, devrait leur être reconnaissante du rôle qu'ils y ont joué.

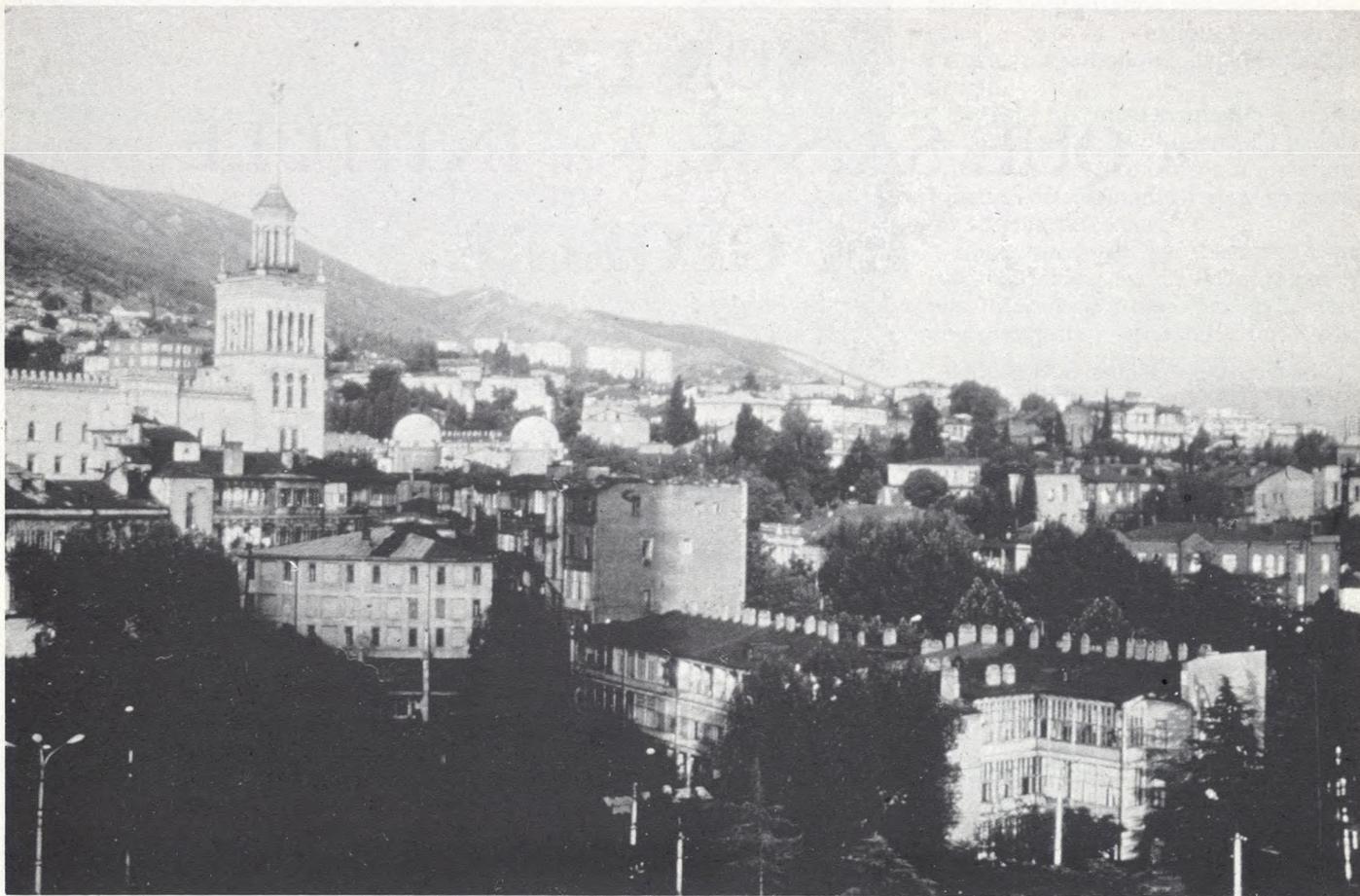
Aussi bien le problème n'est-il pas là. S'il y a quelque prétentieuse niaiserie à soutenir comme le font, paraît-il, certains, que rien n'a été fait en Géorgie sans les Arméniens, il nous semble tout aussi niais d'ignorer leur rôle, pas seulement quand une partie d'entre eux trahissent Vakhtang Gorgassali, et pas seulement dans le développement et l'enrichissement de Tbilissi.

Les saintes Nino et Chouchanik

Sur sainte Nino, apôtre de la Géorgie, Joseph Karst nous dit, dans sa *Littérature*

Vue de Télavi (Photo CRDA)





Vue de Tbilissi (Photo CRDA)

géorgienne chrétienne (p. 66) : « L'apôtre de la Géorgie est une captive et une étrangère, appartenant comme compagne des saintes « Rhipsimiennes » (voir l'Agathangelos arménien) au cercle de culture cappadoco-araméen et arménoïde ». De cette origine arménienne, pas un mot chez nos auteurs.

Ceux-ci, à propos de la première œuvre conservée de la littérature géorgienne ancienne, mentionnent qu'il s'agit du *Martyre de Sainte Chouchanik* dont Karst nous dit (p. 74) : « Cette princesse, de souche arménienne, est honorée comme martyre aussi bien par les Arméniens que par les Géorgiens et son tombeau servit dans la suite de lien religieux entre les deux pays ». Et encore ceci : « De la biographie de sainte Chouchanik en géorgien par Jacques le Prêtre se dégage ce qui suit : la sainte était de la province arménienne de Taron, fille aînée du célèbre généralissime Vardan Mamikonian. »

De cette origine arménienne, toujours pas un mot chez nos auteurs, alors qu'Alexandre Manvelichvili lui-même, pourtant peu enclin à majorer le rôle des Arméniens, précise dans son *Histoire de*

Géorgie : « Chouchanik, fille du prince arménien Vardan Mamikonian. » L'adjectif « arménien » ou « d'origine arménienne » aurait-il trop encombré l'ouvrage de MM. Gougouchvili et Zourabichvili ?

Saint Mesrop

Nos auteurs nous disent bien (p. 93) qu'au début du V^e siècle ap. J.-C., l'écriture dite sacerdotale (*Khoutsouri*) commença à être employée « sous l'impulsion de saint Mesrop », mais ils se gardent bien de nous dire que celui-ci était arménien et qu'il avait déjà donné un alphabet à son peuple. A propos de ce dernier point, il est d'ailleurs juste de préciser que le fait est contesté par K. Salia dans son *Histoire de la nation géorgienne* (p. 68). Quoi qu'il en soit, il n'est pas inopportun de rappeler à ce sujet comment Karst (p. 12) met les choses au point : « Quant à l'influence arménienne « mesropienne » sur la formation du second alphabet ibéro-géorgien, le khoutsouri ou *ecclésiastique*, elle se trouve attestée par les historiens arméniens du V^e siècle, Korioun et Moïse de Khorène, d'après lesquels le même Mesrop Machtots,

qui inventa l'alphabet arménien, fut aussi l'inventeur de l'alphabet géorgien ; et bien que cette dernière expression soit exagérée et qu'il ne puisse être question tout au plus de la part de Mesrop que d'une modification ou d'un remaniement de l'écriture ibérienne pré-existante, ces témoignages restent néanmoins significatifs dans le sens d'une affirmation de l'influence arménienne sur la formation des éléments fondamentaux de la littérature chrétienne ibérique. » Là encore, d'une quelconque influence arménienne, pas un mot chez nos auteurs.

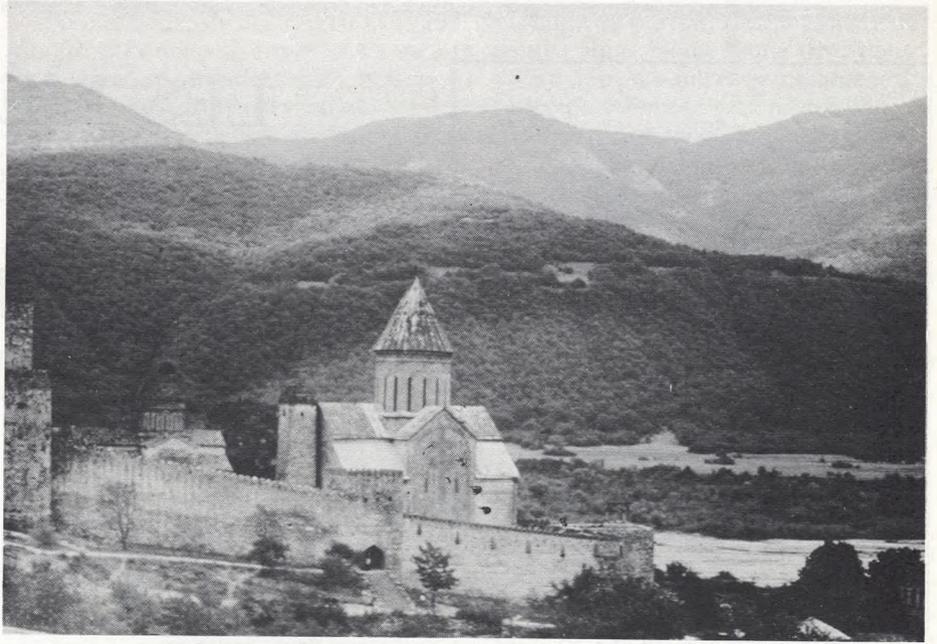
Les Bagratides

Voilà un sujet sur lequel on peut lire dans le petit ouvrage de S. et N. Gougouchvili et D. et G. Zourabichvili un passage bien intéressant (p. 28) : « En Géorgie orientale Achot 1^{er}, premier roi de la dynastie des Bagratides (15) quitte la Karthlie de ses ancêtres pour constituer, en 809, un nouveau royaume de la Géorgie méridionale : le royaume de Tao-Clardjéthie. » Le (15) renvoie à la note suivante : « Les Bagratides se sépareront ensuite en deux

branches : les Bagratides de Géorgie et les Bagratides d'Arménie constitués à partir d'une branche qui résidait à Speri, ville qui sera rattachée à l'Arménie. Les Bagratides de Speri, d'abord soumis à l'autorité des Bagratides géorgiens, deviendront en 855 rois d'Arménie. »

Devant ces deux textes, l'un complétant l'autre, quel est le lecteur français qui ne sera pas convaincu que les Bagratides sont tout simplement une dynastie géorgienne qui, accessoirement et ultérieurement, a donné naissance à une branche arménienne ?

Il faut donc remettre les choses au point mais, pour ce faire, évitons de froisser les susceptibilités en invoquant le témoignage d'auteurs arméniens que tant d'ardeur nationaliste risquerait de récuser. Consultons donc par exemple René Grousset. D'après la généalogie des Bagratides que celui-ci donne en annexe à son *Histoire de l'Arménie*, le premier curopalate de Géor-



Sur la route de Tbilissi à Ordjonikidzé : Anaouri (Photo CRDA)



Sur la route de Tbilissi-Télavi (Photo CRDA)

gie, Achot, (début du IX^e siècle) — lui-même aïeul des rois de Géorgie Bagrat, Gourguen, Giorgi et Davith des X^e, XI^e et XII^e siècles — était le petit-fils de Vassak, prince du Taron, lui-même fils d'Achot l'Aveugle, prince des princes d'Arménie et petit-fils de Sembat, prince du Vaspouraken.

Pourquoi donc nos auteurs ignorent-ils aussi délibérément une filiation attestée — entre autres — par un historien aussi éminent et aussi irrécusable que René Grousset, qu'ils ne peuvent sûrement pas ignorer ?

On pourrait aussi invoquer le témoignage d'un autre historien français, Jacques

de Morgan, lequel, dans son *Histoire du peuple arménien*, dit notamment (p. 289) que les arts des Géorgiens furent « inspirés par les Byzantins et les Arméniens » et que « les autres peuples du Caucase sont demeurés jusqu'aux temps modernes dans la plus complète barbarie, et cette supériorité sur leurs congénères, les Géorgiens la doivent, sans nul doute, à l'influence byzantine et à celle de la dynastie arménienne qui, pendant des siècles, à chez eux occupé le trône. »

Peut-être objectera-t-on qu'il y a là un jugement de valeur auquel nul n'est tenu de souscrire et que Jacques de Morgan, bien que non-arménien, était fortement

arménophile. C'est possible. Mais ce qui est possible aussi, et fortement souhaitable, c'est d'éviter la puérité dans des matières que, les uns et les autres, nous estimons sérieuses.

Pourquoi ces silences pleins de sous-entendus ? Pourquoi occulter ainsi le rôle que les uns ont joué chez les autres quand ce rôle a été bénéfique ? Ce ne sont pas les Arméniens qui menacent l'intégrité de la culture et de l'identité nationale des Géorgiens et ceux-ci, connus pour être justement attentifs à ces questions, savent fort bien que le danger est venu et vient d'ailleurs.

Il est assez navrant de constater que des gens cultivés, mais dont on attendrait qu'ils soient en outre prudents et avertis, donnent parfois l'impression de n'avoir jamais pris la peine de considérer sur une carte la position géopolitique de leur pays et de ce qui reste de l'Arménie, et d'avoir complètement oublié que la solidarité des deux peuples était indispensable.

Il serait temps que ceux des Géorgiens et des Arméniens qui tombent dans des travers de ce genre renoncent à des attitudes dérisoires et à des prétentions puérides. En ce qui nous concerne, il y a chez nous beaucoup de gens qui savent apprécier l'art de vivre, le goût et les aptitudes des Géorgiens et qui auraient été trop heureux d'applaudir à la publication d'un ouvrage évitant les aberrations dues à une hypertrophie du sentiment national. Ce n'est malheureusement pas le cas de celui-ci.

P.T.S.



LES MÉMOIRES D'ARMEN GARO

L'AFFAIRE DE LA BANQUE OTTOMANE

(3)

Traduit du texte original arménien
publié dans Haïrenik Amsaguir (Boston)
en juillet, août et septembre 1923

Mais cela n'a pas dissipé mon doute et je m'adresse à ma gauche à Mekhitar de Mouch :

— Tu connais ce gars-là ?

— Oui, il est venu avec notre ami Haroutioun de Brousse.

— Alors, dis-je en turc à Rouben, je vais aller chercher les autres. Pour l'amour de Dieu, ne bouge pas de ta place jusqu'à ce que je revienne !

— Où veux-tu que j'aille ? fait-il en pointant ses deux pistolets sur le portail. Va à tes affaires et eux, qu'ils essayent donc d'entrer, je vais leur...

Son attitude me reconforte. Je lui tape sur l'épaule en lui disant : "Bravo, mon gars !" et me dirige vers l'intérieur du bâtiment. Que vois-je ? Huit ou dix des nôtres se tiennent dans les coins, l'air déconcerté. Quelques-uns font feu à droite et à gauche, sans raison. La fureur me prend et je gifle ceux qui me tombent sous la main en criant : "Qu'est-ce que tu fais ici, sale peureux ? Tu ne vois pas que nous, devant l'entrée, on est en train de se crever ? Allez, vas-y, va vers la porte ou bien je te descends comme un chien !"

Hébété, l'un des gars me prend pour un employé de la Banque et braque son pistolet sur moi. "Liberté, imbécile ! Sur qui veux-tu tirer ?" Et je lui envoie une gifle. C'était Arakel de Babert qui, plus tard, deviendra un très bon fédai.

Je me suis rendu compte par la suite

que la plupart de ces garçons avaient les armes à la main pour la première fois et qu'ils avaient été complètement déroutés par la violence de la fusillade. Après mes gifles, ils reprisent conscience et se conduisirent très bien.

Donc, je les rassemblai tous et les conduisis vers le portail tandis qu'à l'extérieur, le feu redoublait. Il est difficile d'être précis, mais je dirais qu'une demi-heure s'était écoulée depuis notre entrée. Et moi, aussi novice et désorienté que les autres, je n'avais même pas pensé que nous avions des bombes à notre disposition. Un instant, je songeai à me tuer pour ne pas tomber aux mains des Turcs. Une fois même, je mis le canon de mon revolver dans ma bouche et m'apprêtai à tirer, mais au dernier moment, je me dis que ce geste allait décourager encore davantage les autres et je décidai de rester vivant jusqu'à l'entrée des soldats dans le bâtiment.

J'étais dans ces réflexions, rempli d'amertume à cause de nos camarades qui n'avaient pas tenu parole, quand tout à coup, derrière moi, une terrible explosion ébranla l'édifice. Je suis projeté contre la colonne d'en face. Je me retourne et que vois-je ? Un de nos camarades est étendu à terre complètement nu, le corps déchiqueté, les entrailles répandues à l'entour. A trois pas de lui, deux autres camarades sont à terre, blessés aux jambes. Je comprends que

les bombes pendues à sa ceinture ont explosé lorsque l'homme a reçu une balle et est tombé à terre. Rouben a reçu quelques menus éclats par derrière. "Qu'est-ce que c'est ? fait-il. Ça me chauffe dans le dos". Et il porte la main à ses reins. Alors je me rappelle nos bombes et j'ordonne : "Otez les bombes que vous avez sur vous, les gars, et mettez-les là, sur la table". Aussitôt, une vingtaine de bombes sont sur la table. J'appelle Mekhitar et je lui en mets cinq dans les bras, puis nous allons tous les deux vers la fenêtre qui se trouve au-dessus du portail. Les volets sont clos. D'un coup de poing, je les ouvre, puis je me mets à lancer des bombes, devant la porte. Une, deux, trois, quatre, elles explosent l'une après l'autre avec un bruit effrayant et on entend hurler les blessés. Je prends la cinquième dans la main de Mekhitar et je la lance, mais au même instant, je remarque qu'un des volets de la fenêtre est sur le point de se rabattre. Aussitôt, je crie : "Mekhitar, couche-toi !" et en même temps, je me jette à terre. J'ai deviné juste : la bombe touche le coin du volet et éclate dans la fenêtre. Mekhitar est très légèrement blessé, moi je n'ai rien.

Dehors, la fusillade a cessé. Je m'approche de la fenêtre pour regarder. La fumée bleue s'est déjà un peu dissipée et la rue est complètement vide de soldats. Il n'y a plus que quelques cada-

vres et des blessés qui essayent de s'éloigner en rampant. Les soldats et leurs officiers ont battu en retraite et, leurs armes pointées vers le portail et les fenêtres, ils attendent. Ils ont dû voir ma tête car une salve éclate, mais je me suis reculé à temps.

La terreur produite par mes cinq bombes me soulage énormément, comme si un poids écrasant tombait de sur ma poitrine. J'ordonne aussitôt de ranger sur une table toutes les bombes qui sont dans les sacs et je désigne quatre hommes pour y mettre les capsules. Je place aussi près de chaque fenêtre un homme à qui je donne quatre ou cinq bombes prêtes en lui recommandant de ne pas les lancer avant mon coup de sifflet.

Je suis en train de prendre ces dispositions quand la fusillade reprend de plus belle. Les injures des officiers turcs se rapprochent sensiblement. Je retourne près de la fenêtre et les vois qui, sabre au poing, conduisent leurs soldats, baïonnette au canon, tandis que ceux restés au loin arrosent le bâtiment d'une grêle de balles. Le portail est toujours ouvert. J'en confie la garde à Ruben et, de la fenêtre, continue à observer la rue. Quand je vois les soldats près de l'entrée, je lance mon coup de sifflet et, de chaque fenêtre, deux bombes tombent parmi eux : nouvelle débandade et la rue est vide en un instant.

Après l'intervention des bombes, la troupe n'essaya qu'à trois reprises de se lancer à l'assaut de la Banque, et chaque fois, elle battit en retraite avec de lourdes pertes. Finalement, elle se retira vers l'entrée des rues donnant sur le grand boulevard et, de là, les soldats dirigèrent leur feu sur le portail et les fenêtres, mais, étant de biais, leur tir était devenu inoffensif.

Je me tenais toujours près de la fenêtre au-dessus du portail et surveillais la rue. Tout à coup, je vois sur le trottoir d'en face un gendarme et l'Albanais qui avait fui. Le dos courbé, le fusil à la main, ils s'avancent à pas prudents vers le portail. Visiblement, ils veulent faire une tentative héroïque pour pénétrer dans la Banque. Je pointe aussitôt mon revolver sur eux. Au premier coup de feu, l'Albanais s'enfuit. Le gendarme, lui, tire dans ma direction et se met à genoux. Je tire encore et le gendarme riposte de nouveau. Sa troisième ou quatrième balle m'arrache mon chapeau de paille. Quant à ma cinquième balle, elle l'étend sur le trottoir, le visage contre terre.

Pour économiser nos munitions, j'ordonne qu'on ne tire que si l'ennemi avance vers le portail. Bientôt, la troupe cesse elle aussi un feu devenu sans objet, et les soldats ne lâchent quelques balles que quand ils croient apercevoir la tête de l'un d'entre nous.

Pendant cette trêve spontanée, Ruben et quatre camarades descendirent vers l'entrée et se mirent prudemment, d'abord à tirer les cadavres de côté, puis à déblayer les tas de morceaux de verre qui encombraient le sol pour pouvoir fermer les battants du portail. Ils ne trouvèrent que deux cadavres des nôtres : Hovhannès de Babert et Babken, qui gisaient devant l'entrée. Ils les tirèrent à l'intérieur avec assez de mal et flanquèrent dehors les douze cadavres turcs. Pendant cette opération, les Turcs



H. Tiriakian

tiraient de loin sur eux, mais inutilement, les balles arrivant beaucoup trop de côté pour porter. Finalement, ils purent rabattre les deux battants et fermer le portail. Mais je ne voyais aucun moyen de le bloquer de l'intérieur.

Ce jour-là, les portefaix de la Banque étaient sur le point de transporter à l'extérieur huit ou dix sacs pleins de *médjidiés* (monnaie d'argent), et cela juste au moment où notre attaque s'était produite. L'un des pauvres portefaix était tombé sur l'escalier, tué par nos balles ; les autres, abandonnant leurs fardeaux, s'étaient réfugiés à l'intérieur.

Je dis aux garçons de ranger ces sacs derrière le portail. De la trésorerie, dont la porte était ouverte, je fis monter d'autres sacs de numéraire grâce auxquels nous pûmes arriver à bloquer les

battants du portail. Il était alors quatre heures cinq. Nous étions désormais à l'abri d'un assaut et je commençai à réfléchir à l'organisation intérieure.

Le corps de mon cher Babken gisait sous nos yeux. Mais où donc était Heratch ? S'il avait été tué à l'entrée, nous aurions dû le trouver aussi. Je me mis à questionner les gars l'un après l'autre. Deux d'entre eux dirent qu'ils l'avaient vu entrer dans le bâtiment, mais qu'ensuite, ils ne l'avaient pas revu. J'envoyai tout de suite quelqu'un aux étages supérieurs. Le garçon monta, regarda partout et revint sans résultat.

Mon Dieu, me disais-je, pourvu que Heratch au moins soit vivant ! Et puis de toutes façons, désormais, tout reposait sur moi. La Banque était conquise, le portail fermé, bien, mais ensuite ? Il était quatre heures passées et rien encore n'annonçait qu'ils allaient donner l'assaut. Et Vardo, si malin, qui prétendait qu'il suffisait que nous soyons dans la Banque pour qu'en moins d'une heure les forces européennes débarquent !

Le fait est qu'à quatre heures nous avions trois tués, six blessés graves, deux blessés légers et seulement douze hommes indemnes, dont moi. Où donc étaient les autres ? N'avions-nous pas compté trente-et-un hommes quand nous étions dans l'école ?

J'étais exaspéré. Mais que faire ? Au cours de ces trois heures infernales, j'avais tant crié, commandé, que ma voix était complètement éteinte. A peine si on m'entendait à deux pas. Et j'avais tant transpiré que mes vêtements étaient trempés. Mais enfin, je me dis que la colère n'avancerait à rien. Je décidai de monter aux étages supérieurs, de rassembler le personnel de la Banque et de lui expliquer nos revendications. Peut-être pouvais-je par leur entremise hâter l'intervention des ambassadeurs. Les clameurs de la populace turque nous arrivaient, venant du côté de Galata ; il était évident que le massacre d'innocents Arméniens avait commencé.

Après avoir assigné à chacun son poste et pris avec moi un seul homme comme garde du corps, tous deux armés de bombes et de pistolets, nous montons l'escalier menant au deuxième. J'aperçois une flaque de sang sur les degrés de marche et, à côté, le sac jaune plein de dynamite de Heratch. Je reste un instant stupéfait. Cela signifie qu'il est monté jusqu'ici et que c'est là qu'il a été tué. Il est probable que les employés ont jeté son corps par la fenêtre pour qu'on perde sa trace. Mes yeux se remplissent

de larmes. Je dis à mon garde de prendre le sac et nous montons.

Le second étage a un balcon circulaire sur lequel donnent plusieurs pièces de diverses dimensions. Quand nous y arrivons, je remarque que les portes de ces pièces sont entrouvertes et que des visages effrayés nous observent. De ma voix aphone, je me mets à leur expliquer en français qu'ils ne doivent pas avoir peur de nous, que nous sommes des révolutionnaires arméniens venus occuper la Banque pour contraindre les ambassadeurs européens à intervenir afin que cessent les massacres de nos compatriotes. Et j'ajoute : "Entendez-vous ces vociférations ? C'est la foule turque qui, une fois de plus, s'est mise à massacrer les Arméniens".

Ils m'écoutaient à travers les portes entrebaillées, l'air effaré et tous répétaient : "Prenez tout ce que vous voulez mais ne nous tuez pas". Et quand j'essayais d'approcher d'eux, ils se sauvaient à l'intérieur et fermaient tout de suite les portes.

Enfin, je me fâchai et leur parlai plus brutalement, car j'avais affirmé à quatre ou cinq reprises que nous n'étions pas des bandits mais des révolutionnaires arméniens et ils ne savaient que répéter : "Prenez tout mais épargnez-nous !" "Misérables peureux ! leur dis-je, votre intérêt même exige que vous coopériez avec nous, sinon nous serons obligés de faire sauter la bâtisse et nous y resterons tous".

En entendant cette menace, leur terreur redoubla : d'un coup, toutes les portes se refermèrent et on entendit un concert de lamentations. Soudain, d'une des portes, à ma gauche, un homme roux, de haute taille, s'avance en repoussant les autres en leur disant : "Imbéciles ! Vous ne voyez pas que vous avez devant vous un homme courtou ? Pourquoi avez-vous peur ?" Il s'approche de moi d'un pas décidé et me tend la main : "Monsieur, je suis irlandais et je vous comprends très bien. En quoi puis-je vous être utile ?"

Après avoir chaleureusement serré la main de ce jeune homme sympathique, je lui explique notre situation et notre projet. Je le prie d'abord de tranquilliser ses collègues et, pour nous faciliter leur surveillance, de les rassembler tous dans une grande salle. Puis je lui demande aussi de réunir trois ou quatre de leurs supérieurs en un endroit particulier où on pourrait leur parler. "Avec plaisir", répond-il, et il va vers les portes entrouvertes, les exhortant

tous à sortir. L'une après l'autre, les portes s'ouvrent et, de chaque pièce, dix à quinze hommes surgissent, le visage pâle, les yeux écarquillés. Ils m'entourent, certains s'agenouillent, d'autres me baisent les mains, étreignent mes jambes, et tous avec les mêmes mots à la bouche : "Épargnez-nous, faites ce que vous voulez, mais ne nous tuez pas".

D'une part, j'avais de la compassion envers ces gens pitoyables, et d'autre part, j'étais irrité qu'ils nous prennent pour des tueurs. Je tâchai de calmer tout le monde : "N'ayez pas peur, nous ne sommes ni des assassins ni des bandits. Nous sommes arméniens et c'est pour soutenir la cause de notre peuple que nous sommes ici. Calmez-vous et rassemblez-vous dans cette grande salle, j'ai quelque chose à vous dire".

Peu à peu, ils reprirent leurs esprits et tout le monde se réunit dans la grande salle du deuxième qui donnait sur la Corne d'Or. Je fis le tour de toutes les pièces avec le jeune Irlandais pour m'assurer qu'il n'y était resté personne, puis je revins dans la grande salle, à la porte de laquelle je laissai mon garde, et où étaient maintenant réunies près de cent-cinquante personnes.

Très poliment, j'exposai notre but. Je leur dis que tant que nous n'avions pas reçu d'assurances formelles sur l'arrêt des massacres et l'application des réformes promises, nous ne sortirions pas de la Banque. Si on essayait de prendre le bâtiment d'assaut, nous résisterions jusqu'à notre dernière balle et finalement, pour ne pas nous rendre, nous ferions sauter l'édifice à la dynamite. Leur intérêt était donc d'exiger que l'intervention européenne ait lieu le plus rapidement possible, tant que nos munitions n'étaient pas épuisées.

Tous se regardaient avec des yeux terrifiés. Leur épouvante du début se transformait en une espèce d'effroi plus précis, et ils me demandèrent comment ils pouvaient nous aider à provoquer cette rapide intervention européenne.

Je répondis que je proposais d'envoyer l'un d'eux auprès des ambassadeurs pour les informer de nos exigences. Ils acceptèrent tout de suite et le directeur-adjoint, M. Auboyneau, s'avança pour se présenter et dire qu'il était prêt à partir.

Je le priai de prendre avec lui six jeunes secrétaires ainsi que deux ou trois fonctionnaires supérieurs pour nous isoler dans son bureau, ce qui fut fait rapidement. Bientôt, nous étions tous assis

dans le cabinet du directeur, autour d'un vaste bureau, mon garde du corps devant la porte. Dehors, on n'entendait que quelques tirs sporadiques.

Je leur exposai nos revendications, je dis aussi que nos exigences avaient déjà été présentées par écrit aux ambassadeurs des six grandes puissances, qu'il leur appartenait maintenant de faire hâter l'intervention des représentants européens s'ils voulaient éviter le risque de sauter avec la Banque. Je dictai en français la lettre suivante, adressée aux ambassadeurs et qu'écrivirent les six secrétaires rangés devant moi :

La Banque ottomane est entre nos mains et nous n'en sortirons que lorsque les conditions suivantes auront été remplies :

1. Faire immédiatement cesser le massacre commencé à Constantinople.

2. Arrêter l'assaut contre la Banque, sinon, lorsque nos munitions auront été épuisées, nous la ferons sauter à la dynamite.

3. Nous donner des garanties écrites sur l'exécution des réformes arméniennes avec la modification que le comité central de la F.R.A. a proposé par écrit spécial.

Faire libérer tous les révolutionnaires arméniens emprisonnés pendant ces événements.

Si toutes ces demandes ne sont pas satisfaites, nous serons contraints de faire sauter la Banque avec tout ce qu'elle contient.

Le représentant du comité central de la F.R.A.

Je commençai à apposer ma signature au bas des six lettres. Pour cela, j'avais mis mon pistolet devant moi sur la table. A peine avais-je signé deux ou trois fois que quelqu'un derrière moi étendit la main vers le pistolet et le saisit en posant son autre main sur mon épaule.

Je me dressai d'un bond, et que vis-je ? Heratch, debout devant moi, le visage en feu, qui me reproche d'avoir laissé mon arme sur la table... La peur et la joie se mêlent.

— Bon Dieu ! dis-je en l'étreignant, où étais-tu donc ?

(à suivre)



LA LANGUE ARMENIENNE PRESENTE A BRUXELLES

A l'occasion d'Expolangues de janvier 1984 qui s'est déroulée à Paris, l'organisation de la bourse des langues de Bruxelles a fait appel au CRDA pour représenter la langue arménienne.

Des contacts furent pris avec le Comité des Arméniens de Belgique et notamment M. Edouard Emeizian. L'intérêt porté à cet événement par les deux parties présentes (CRDA et Comité des Arméniens de Belgique) permit très rapidement de mettre en place une étroite collaboration dans laquelle le premier proposait de reproduire le stand présenté à Expolangues, et le second prenait en charge le financement de l'exposition et l'accueil des membres du CRDA. Cette septième bourse aux langues s'est déroulée dans le cadre du Heysel le 17 mars 1984. Malgré la durée limitée à une journée, le stand arménien a reçu la visite de très nombreux Belges et étrangers. Nos compatriotes de Belgique avaient fait appel à un traducteur, ce qui permit outre le texte néerlandais, de pouvoir s'adresser au public non francophone.



Le lendemain, l'exposition a été renouvelée à la Maison des Arméniens de Belgique avec dans l'après-midi un diasporama d'une présentation sur le rôle des Arméniens dans l'introduction de la photographie dans l'Empire Ottoman.

Les deux journées ont été l'occasion de mieux faire connaître notre langue et donc nous-mêmes auprès d'une population confrontée elle aussi au problème du bilinguisme.

Cette manifestation apporte aussi la preuve que ce type de collaboration, entre Arméniens de diverses communautés est souhaitable et ne peut que renforcer nos liens.



présentation et débat

A.T.

LES JEUNES TURCS FACE AU TRIBUNAL DE L'HISTOIRE

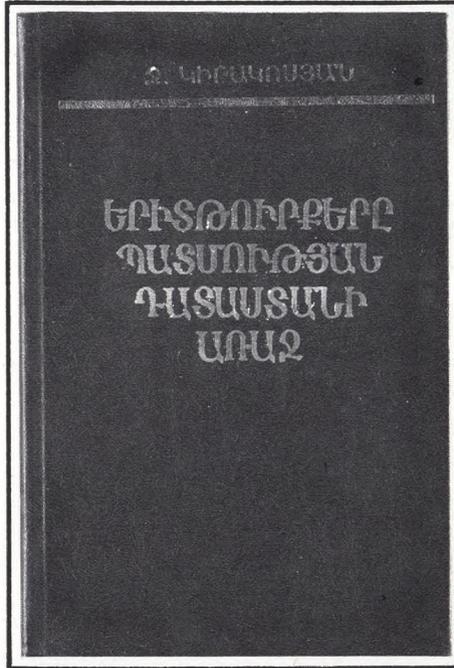
de John Kirakossian

Ministre des Affaires étrangères de la République Socialiste Soviétique d'Arménie, John Kirakossian n'étonne plus par ses prises de position. Récemment encore, les Arméniens de Marseille ont pu l'entendre lors d'une représentation artistique au cours de laquelle il a pris la parole.

L'Arménie soviétique, il est vrai, ne s'était jusqu'ici guère prononcée sur les événements qui ont secoué le peuple arménien pendant la Première Guerre Mondiale. Héritière de la République indépendante de 1918-1921, seul îlot ayant échappé au génocide, territoire réduit et amputé de tous les côtés, l'Arménie soviétique a longtemps pensé d'abord à se relever avant d'exprimer un avis sur la page la plus tragique et la plus douloureuse de l'histoire de notre peuple.

Cependant, depuis 1965, date du cinquantième anniversaire du génocide, la population de la RSSA a commencé à être mieux informée des réalités du passé, et notamment en ce qui concerne la politique menée par le sultan Abdul Hamid et les Jeunes-Turcs, à la fin du XIX^e siècle, envers les Arméniens de l'Empire ottoman.

Voici donc le premier tome de *Les Jeunes Turcs face au Tribunal de l'His-*



toire, étude très poussée publiée en arménien. Le volume couvre la période qui s'étend du milieu du XIX^e siècle au point de développement maximum du mouvement jeune-turc, en 1914, à la veille de la Première Guerre mondiale.

Afin de mieux éclairer l'atmosphère dans laquelle se sont créés et dévelop-

pés les mouvements nationalistes, l'auteur se livre à une analyse pénétrante de la politique intérieure et extérieure ottomane à la fin du siècle dernier. Il met entre autre en évidence la politique chauviniste et pan-turquiste qui écrasait les droits les plus élémentaires des peuples non-turcs de l'Empire.

Parallèlement, deux thèmes sont étudiés avec beaucoup de soin ; d'une part l'attitude des puissances occidentales face au problème arménien avec la rivalité anglo-russe, les sombres côtés de la politique britannique au Moyen Orient, la politique d'aide à la Turquie menée par la France, l'alliance germanoturque ; d'autre part, le mouvement des divers partis arméniens au cours des décennies qui ont précédé le premier conflit mondial.

L'ouvrage, qui comporte de nombreuses références arméniennes, russes et françaises, contribue à une meilleure compréhension du problème arménien tel qu'il se présente actuellement et complète les travaux publiés dans la diaspora au cours de ces dernières années.

John Kirakossian, *Les Jeunes Turcs face au tribunal de l'Histoire (Yerit Tourkere patmoutian datasdani aradj)*.

H.H.

Monsieur, Madame, chers amis,
Nous avons le plaisir de vous annoncer la prochaine arrivée du Quatuor Komitas, Ensemble d'Etat de la R.S.S. d'Arménie.

Cet ensemble, dont vous connaissez tous la qualité artistique, sera à Paris le 23 mai pour une tournée dans les principales villes de France, avec un programme de choix :

Beethoven, Mozart, Haendel, Chostakovitch, Komitas, Babadjanian, Mirzozian et Spentiarian.

PARIS : 24 mai 1984 - Eglise Saint-Germain l'Auxerrois.
6 juin 1984 - Eglise des Invalides.

**CENTRE CULTUREL
ET ARTISTIQUE
ARMENIEN
U.C.F.A.F. - J.A.F.**

Nous serions heureux de vous compter parmi nous à l'occasion de ces concerts et nous nous tenons à votre disposition pour vous fournir le nombre de billets que vous voudrez bien nous commander.

Prix des places : 100 F - 70 F - 50 F

Un prix spécial de 40 F est consenti aux étudiants et membres des JMF (délivrance des billets à l'entrée sur présentation de leur carte).

Dans l'attente de vous lire, nous vous prions de croire à nos sentiments les meilleurs.

Le Comité d'Organisation

Concerts dont on est sûr :
Vendredi 25 mai : Lyon - salle de l'Eglise Apostolique arménienne
Samedi 26 mai : Valence - Théâtre municipal.

LETTRE OUVERTE A LA PRESSE FRANÇAISE

L'ENGAGEMENT DES VOLONTAIRES, RESISTANTS
ET COMBATTANTS ARMÉNIENS AU SERVICE DE LA FRANCE :
UN SACRIFICE OUBLIÉ ?

Les Organisations arméniennes de France, les délégations d'Arménie et d'Europe, les Anciens Combattants et Résistants Arméniens et Madame Méliné Manouchian ont commémoré le dimanche 26 février 1984 à l'Ecole Militaire et au Mont-Valérien le 40^e anniversaire de l'exécution de Missak Manouchian et des 22 fusillés de l'Affiche Rouge en présence des Ministres Roland Dumas, délégué du Président de la République, Jean Laurain et Jean Gatel au nom du gouvernement français, avec la participation d'invités d'honneur des Communautés juive et musulmane de Paris, et des représentants des quatre grands courants politiques français.

Ce fût un grand événement et il a touché le cœur de la communauté arménienne dont la participation courageuse dans l'effort de libération nationale a été particulièrement mis à l'honneur.

Les mass-medias avaient tous été conviés à ces cérémonies.

Certains journalistes ont ouvert, peu ou prou, leurs colonnes et ont répondu à nos invitations : qu'ils en soient ici remerciés et nous les en félicitons.

D'autres ont cru bon de ne rien remarquer et ont ainsi perpétué le silence dont on drape volontiers le pro-

blème arménien, dès lors que l'événement n'a plus un caractère diabolique et sanguinaire.

Cela fait partie de la liberté de la presse d'être ou de ne pas être témoin, de suivre le chemin de croix des Arméniens ou de l'ignorer, encore qu'une telle absence prenne, en une occasion unique comme celle-ci, une douloureuse signification d'indifférence — de mépris pensent certains — à l'égard d'une communauté entière.

Et pourtant celle-ci n'a jamais démerité de la France et ces rares rescapés d'un peuple anéanti sont venus offrir ici, lors des deux grands conflits, le seul bien qu'il leur restait : la vie.

Ils ont mené un dur combat, loin de leur terre natale et ils croyaient en la France, sans en être les citoyens. « Non habilité à recevoir la nationalité française » voilà la mention des papiers de séjour de Missak Manouchian et de milliers d'autres Arméniens.

En se portant au secours de la France, ils espéraient aussi que celle-ci, libérée, saurait sûrement les défendre à son tour. Fut-ce le cas ? Les Arméniens ont-ils obtenu de leur indéfectibles alliés de l'Occident une quelconque assistance dans la condamnation d'une injustice

historique qu'ils traînent depuis 1915 ? Nous vous laissons seuls juges. En votre âme et conscience.

Et quand vous aurez à juger, Messieurs les journalistes, toute une communauté, à travers certains faits de l'actualité récente, pensez à Missak Manouchian, votre confrère journaliste, exécuté il y a quarante ans. Il a écrit en lettre de sang votre liberté d'aujourd'hui.

Lui et les milliers d'autres victimes arméniennes au service de la France, et dont le souvenir s'égrenne entre les stèles des villes arméniennes de Van et de Sis, de l'ossuaire de Douaumont et le Carré des Fusillés du cimetière d'Ivry, permettent encore à notre Communauté d'espérer que ce sacrifice n'a pas été vain dans cette France amie de toujours.

Nous poursuivrons, dans leur souvenir, la longue reconquête de notre dignité.

Association des Anciens Combattants Arméniens volontaires de l'Armée Française 1914-1918-1920, Anciens Combattants de la guerre 1939-1945 F.F.I. et Résistants
32, rue de Trévise, 75009 Paris - Tél. : (1) 246.14.94

●● Nos lecteurs nous écrivent ●●

Messieurs,

Je reçois trois revues arméniennes :

- Arménie (Lyon)
- Armenia (Marseille)
- C.G.A. Informations (Grenoble)

et toutes les trois me donnent entière satisfaction, car elles sont très intéressantes. Ce que j'apprécie moins, c'est le fait de payer trois abonnements.

Ne vous serait-il pas possible de vous regrouper et de publier une revue globale avec un abonnement également global ? Je pense que tout le monde y trouverait son compte et pourrait ainsi être informé de tout ce qui se passe dans les divers coins de France.

D'avance, je vous remercie de vouloir bien étudier cette suggestion.

A. ICHANIAN
42100 Saint-Etienne

J'habite une région dépourvue (à ma connaissance) d'association regroupant une communauté arménienne. Ce qui m'a amenée à orienter mes investigations sur la région Rhône-Alpes et Marseille.

Le drame de notre communauté est qu'elle est trop disséminée à travers la France et qu'elle souffre de beaucoup de dissensions d'ordre politique et autres. Nous ne ferons rien de stable dans notre situation actuelle.

Je crois néanmoins à la conscience de ma génération concernant son arménité.

Je pense qu'il est nécessaire (sans entrer dans le débat politique ou religieux) de faire comprendre cela à vos lecteurs.

D'autre part, je pense que les responsables des différentes associations arméniennes oublient un peu trop le « potentiel » de Français d'origine arménienne qui existe dans toute la France, qui sont prêts à participer mais qui sont également parfois touchés de façon négative par certains attentats. Nous devons renouer le dialogue.

Bernadette MARDIROSSIAN
63300 Thiers

LA PARTICIPATION ACTIVE DES ARMÉNIENS A LA VIE POLITIQUE FRANÇAISE

L'une des plus éminentes personnalités du R.P.R., Claude Labbé, président du groupe gaulliste à l'Assemblée nationale, m'a accordé un entretien sur les rapports franco-arméniens. Claude Labbé, qui est considéré comme le bras droit de Jacques Chirac et qui est destiné à un brillant avenir politique, ne cache pas son amitié et sa sympathie à l'égard de notre peuple. Déjà en 1978, quand je lui avais envoyé mon livre *Les Arméniens connus et inconnus*, il m'avait répondu textuellement : « Mon cher ami, j'ai lu votre livre avec un grand intérêt. Je pense qu'il était nécessaire que vous l'écriviez, car beaucoup sont encore mal informés du martyre qu'à subi la nation arménienne, et je vous félicite d'avoir pris l'initiative de ce témoignage.

Le mouvement gaulliste, qui est proche de l'Association Arménienne Démocrate Libérale par son idéologie, a, dans ses rangs, un certain nombre de membres d'origine arménienne qui jouent un rôle important dans la vie politique de la France. Par conséquent, j'ai proposé à Claude Labbé d'entreprendre une

action en faveur de l'élection de trois députés arméniens lors des élections législatives qui se dérouleront dans deux ans et demi. Les communautés arméniennes des trois grandes villes de France : Paris, Marseille et Lyon, étant très importantes par leur nombre, leurs activités commerciales, culturelles et autres, il serait logique que le mouvement gaulliste prenne la tête du mouvement pour l'élection de trois députés arméniens. La France compte aujourd'hui plus de trois cent mille Arméniens et il est temps qu'ils soient enfin représentés directement à l'Assemblée Nationale.

Claude Labbé est favorable à ma suggestion qu'il a trouvée logique et légitime, et il m'a répondu qu'il a déjà reçu une délégation de notre communauté et qu'ils ont abordé cette question.

Espérons qu'enfin les Arméniens seront représentés par leurs propres députés à l'Assemblée Nationale française.

Paris, le 20 mars 1984

HAGOP-KRIKOR

suite de la page 43

“politologue, parfois même futurologue”.

E. Khayadjian fait “le portrait d'un intellectuel arménien occidental, de Constantinople et d'ailleurs, parlant d'égal à égal avec des académiciens français et des hommes politiques de renommée internationale”.

G. Dedeyan qui envisage “l'intérêt d'une édition permettant de diffuser ce travail auprès d'un large public”, émet quelques suggestions :

- élargir le cadre historique,
- présenter plus abondamment ces arménophiles qui ne sont pas forcément connus,
- établir un parallèle entre les souffrances du peuple arménien et les souffrances des peuples opprimés : Polonais, Belges (amitié avec E. Verhaeren et A. France).

“Cette thèse présente à la fois un intérêt historique et littéraire :

- *Sur le plan historique* : elle montre l'impact des premiers massacres (1894-96), mieux perçus par l'opinion française que le génocide de 1915 ; le travail de fond de Tchobanian porte ses fruits sur les médias de l'époque : (les massacres hamidiens sont “le plus grand massacre des temps modernes” - Péguy) ; il montre que les Arméniens ne sont pas seulement un peuple asservi victime de massacres, mais aussi un peuple combattant (croisades, Zeïtoun, Sassoun, Andranik) qui a connu huit siècles d'indépendance dans son histoire. Autant que la Pologne actuelle. Enfin, le poète arménien n'avait aucune confiance dans les Jeunes Turcs.

- *Sur le plan littéraire* : on découvre que Tchobanian est parfaitement intégré à la vie culturelle française car bilingue (il s'autotraduit). Il propage la poésie arménienne dans le monde et fait preuve d'un formidable optimisme malgré toutes ses désillusions. C'est un véritable prophète.

“Cet ouvrage témoigne de la Question Arménienne de 1894 à 1923 comme elle se posait à l'époque. C'est une vision renouvelée, rafraîchie de ces tragiques événements ; une contribution importante dans le domaine historique”.

Notes et transcription de
Yves ARTINIAN et
Patrick ARTINIAN

Pour la première fois à Paris

L'ASSOCIATION AUDIOVISUELLE ARMÉNIENNE ET LES
CINEMAS OLYMPIC PRESENTENT

UN FESTIVAL DU CINEMA ARMÉNIEN « DU MUET AU PARLANT »

DU 30 MAI AU 13 JUIN

au cinéma Olympic Entrepot, 10, rue Boyer Barret, 75014 Paris

S. AVEDIKIAN
S. BABAYAN
H. BEK-NAZARIAN
N. BEZDJIAN
F. DOVLATIAN
A. HAIRATIAN
B. HOVANESSIONIAN
J. KEBADIAN

H. MALIAN
R. NAMOULIAN
A. MANARIAN
G. MELKONIAN
A. OVANESSIONIAN
S. PARADJANOV
A. PELECHIAN
W. SAROYAN

Avec la participation du ministère de la Culture et le C.N.C.

Renseignements : Association Audiovisuelle Arménienne
Tél. : 523.51.50 entre 14 h et 18 h



Raki DUZE

Le plus réputé
depuis 1933

DALAKUPEIAN Fils Aîné

2, rue Scaramelli 13012 MARSEILLE

MAHIKIAN Henri

votre agent général

Vous propose
un tarif préférentiel pour bon conducteur

Habitation bien protégée

Assurance de personnes

Qualité du service et de la garantie

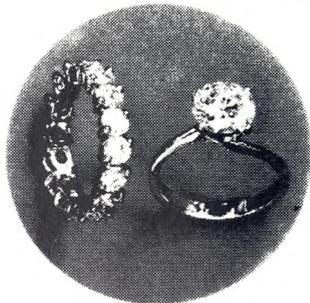
205, AVENUE DU 24-AVRIL-1915
13012 MARSEILLE TÉL. (91) 93.50.85



Centre Bonneveine
MARSEILLE. ☎ (91) 72.41.32

Grégoire

Joillier - Horloger



MARSEILLE
5, rue de la République - 13002 - Tél. (91) 91.12.16
LE LAVANDOU
Av. Général-de-Gaulle - 83980 - Tél. (94) 71.00.16

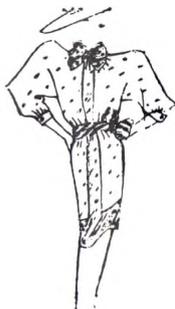
*la Maison
où l'on retrouve l'Art de Vivre*

Liste de mariage

Cadeaux

L'ART 
ET LA TABLE

Remise exceptionnelle pour les lecteurs d'ARMÉNIA
39, rue Paradis. MARSEILLE. (91) 33.81.89



Rose-Marie

— COUTURE —

Caroline Rohmer - Devernois
Serge Nancel

Les Griffes de l'Élégance

15, rue Fontange. 13006 MARSEILLE. ☎ (91) 42.78.80

LE CAUCASE

restaurant arménien



Tous les vendredis soir : **SOU-BEUREK**

62, cours Julien - Marseille (6^e) - Tél. (91) 48.36.30

Audi

CONCESSIONNAIRE DES MARQUES VOLKSWAGEN ET AUDI

Audi



La solution de vos problèmes

LA LOCATION



BUDGET

*Pas de caution.
Pas de rachat.
Prélèvement mensuel
seulement.*



LE CHOIX

*24 modèles
avec 214 différents
types.*



AUDI QUATTRO

LA DURÉE

*12, 24
ou 36 mois
selon vos
besoins.*



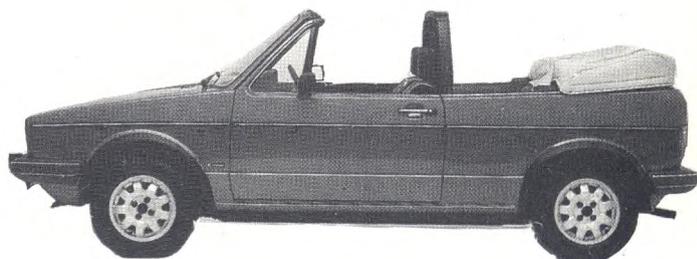
CRÉDIT

*après
acceptation
du
dossier.*

*vous la
restituez à votre
Concessionnaire*

FIN LOCATION

*elle vous attend
pour
un essai*



ALLO ! (42) 20.14.08

OUF... FINI LE CASSE-TÊTE !

Fonds A.R.A.M

